4R

The University of Toronto
Chemical Library

Presented
to
The University of Toronto Library
by
William Lash Miller, B.A., Ph.D., C.B.E.
Professor Emeritus of Physical Chemistry
for
A Departmental Library to be under
the control of the Professor of
Chemistry according to the conditions
set out in a letter from the Librarian
of the University dated March 21st.
1938.

7010
37249

[Antoine Fizes]

LECONS DE CHYMIE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER;

Où l'on explique les Préparations avec la meilleure Physique, & l'usage de chaque Reméde, fondé sur la meilleure Pratique de Médecine.

364886
4. 39.
11.

A PARIS,

Chez GUILLAUME CAVELIER, Pere, rue S. Jacques, près la Fontaine S. Severin, au Lys d'or.

M. DCC. L.

Avec Approbation, & Privilége du Roy.

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/leconsdechymie00fize

J'AVERTIS le Lecteur qu'il n'y a rien du mien dans cet Ouvrage ; que pour le faire je n'ai consulté ni Livres, ni Manuscrits. Ce n'est qu'un amas des véritables sentimens sur les opérations & les remédes chymiques d'un des plus éclairés Médecins de notre siécle ; ce sont des oracles sortis de sa bouche, que j'ai donné tous mes soins à recueillir pendant sept ans que j'ai eu l'avantage d'assister à ses Discours de Chymie. Tous ceux qui ont étudié sous lui se font un plaisir d'avouer que ce qu'ils sçavent ils ne le tiennent presque que de ce fameux Génie ; je fais le même aveu. Nous lui devons trop pour ne pas lui donner du moins cette marque de reconnoissance.

On trouvera quelques termes qui ne plairont pas à tout le monde ; mais je les ai crus plus expreſſifs que d'autres qui auroient été plus François.

Liſte des Opérations du Cours Public de Chymie de Montpellier.

* *Esprit de Nitre.* Pag. 6
Esprit de Sel. 11
Esprit de Vitriol. 14
* *Esprit de Soufre.* 18
Esprit de Sel Ammoniac. 19
Eau Régale. 21
* *Eau-de-vie.* ibid.
Eau tempérée de B. Valentin. 26
Esprit de Vinaigre. 27
* *Huile de tartre par défaillance.* 28
Eau distillée d'une plante. 30
Esprit & huile de térébenthine. 34
* *Résine de Jalap.* 39
Extrait de Genièvre. 41
Laudanum. ibid.
* *Elyxir de propriété de Paracelse.* 48
Fleurs de Benjoin. 52
Eau vulnéraire. ibid.
* *Esprit, Huile & Sel volatil de corne de Cerf.* 54
Sel volatil huileux. 57
Sel admirable de Glauber. 58
* *Syrop de Glauber.* 60
Kermès minéral. 62

Lilium de Paracelſe. 64

* *Du Mercure.*

Sublimé corroſif. 88
Sublimé doux. 90
Ethiops minéral. 91
* *Précipité blanc.* ibid.
Précipité rouge. 94
Précipité jaune. ibid.

* *De l'Antimoine.*

Régule d'Antimoine. 98
Crocus Metallorum. 100
Soufre doré d'Antimoine. 104
* *Verre d'Antimoine.* 105
Antimoine Diaphorétique. 107
Fleurs d'Antimoine. 111
* *Beurre d'Antimoine.* 112
Cinabre d'Antimoine. 117
Poudre d'Algaroth. 118
Bezoard Minéral. 119

* *Du Fer.*

Safran de Mars apéritif. 125
Safran de Mars aſtringent. 128
Teinture de Mars. 130

* *Tartre Chalibé.* ibid.
Fleurs Martiales. 132
Mars volatil. 134

* *Du Plomb.*

Calcination du Plomb. 135
Liqueur de Saturne. 139
Magistere de Saturne. 140
Nutritum de Saturne. 141

* *De l'Etain.*

Dissolution d'Etain. ibid.
Antihectique de Poterius. 146

Du Cuivre.

Dissolution du Cuivre. 149
Ens veneris. 150

* *De l'Argent.* 151

Cristaux d'Argent. 155
Pierre Infernale. 155

De l'Or.

Dissolution de l'Or. ibid.

Crocus Solis. 159

* *Du Nitre.*

Sel prunelle. 161
Sel polychreſte. 162
Nitre fixe. 166
Liqueur de Nitre fixe. 168

Du Vitriol.

Roſée de Vitriol. 168

Du Soufre.

Fleurs de Soufre. 170
Magiſtere de Soufre. 172
Baume de Soufre. 173

* *Du Tartre.*

Cryſtal de Tartre. 177
Sel de Tartre. 180
Tartre Soluble. 181
* *Teinture de Sel de Tartre.* ibid.
Tartre Vitriolé. 183
Tartre Emétique. 186
Eau Styptique de M. Mathe. 187

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le Livre qui a pour titre, *Leçons de Chymie de l'Univerſité de Montpellier*, *&c.* je juge qu'on en peut permettre l'impreſſion. Fait à Paris ce trois Avril mil ſept cent quarante-neuf.

MALOUIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos Amés & Féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il apartiendra, Salut. Notre Amé GUILLAUME CAVELIER, Pere, Libraire à Paris, Syndic de sa Communauté, & ancien Consul, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre : *Elemens de la Jeunesse par de Blegny. Leçons de Chymie de l'Université de Montpellier*; S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer lesdits Ouvrages en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à tous Libraires & Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Regiſtre

de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, & attachée pour modele sous le contre-scel desdites Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725; qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits & Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Aprobation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, & un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro,

Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le troiſiéme jour du mois de Mai, l'an de grace mil ſept cent quarante neuf, & de notre Regne le trente-quatriéme. Par le Roi en ſon Conſeil. SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 146. fol. 140. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 5. Mai 1749.

G. CAVELIER, Syndic.

COURS

COURS DE CHYMIE.

LA Chymie eſt l'Art de compoſer & de décompoſer les corps. Par la décompoſition on retire des mixtes cinq ſubſtances, que l'on appelle principes : le flegme ou l'eau, l'eſprit ou mercure, l'huile ou ſoufre, le ſel, & la terre.

L'eau eſt une ſubſtance liquide, tranſparente, ſans odeur, ni ſaveur.

Les Chymiſtes appellent terre ce qui reſte après leurs opérations. C'eſt une ſubſtance friable, poreuſe, inſipide, ſans odeur. Dans les corps elle n'eſt pas telle qu'elle ſe preſente après les opérations, le feu lui a fait prendre cette forme.

Le ſel eſt un corps ſolide, diſſoluble dans l'eau, capable de ſe mettre en

fusion sur le feu. Il y a deux sortes de sels primitifs dont tous les autres se forment, un naturel, c'est l'acide ; l'autre artificiel, qui est l'alkali. Du mélange de ces deux sels naît le sel salé.

Le sel acide bouillonne avec les alkalis, il teint en rouge le sirop violat. Ces marques ne peuvent pourtant pas le caractériser, puisqu'il y a des acides qui font effervescence avec des acides, & des alkalis qui donnent la couleur rouge au sirop violat. Ce que l'on peut dire de plus positif, c'est que l'acide est un sel qui est de la nature de l'esprit de nitre, de l'esprit de sel, & de celui du vitriol.

Les sels alkalis bouillonnent avec les acides ; ils ont une saveur brulante & corrosive, & se fondent aisément à l'humidité de l'air. Le nom d'alkali vient d'une plante nommée Kali qui donne beaucoup de ce sel. Il y en a de deux sortes ; l'un fixe, comme le nitre fixe, le sel fixe de tartre, & les sels lixiviels ; l'autre volatil, comme le sel volatil d'urine, & celui de corne de cerf.

L'esprit, ou mercure, est une substance liquide, subtile, pénétrante, legere ;

mais elle ne fait pas un principe, puiſqu'elle eſt un compoſé d'autres principes : le ſel acide étendu dans du flegme donne l'eſprit acide ; tel eſt l'eſprit de ſel, de vitriol, de vinaigre, &c. Les ſels alkalis diſſouts dans du flegme forment ce qu'on appelle eſprits volatils, comme celui de ſang humain, & celui de corne de cerf. Les eſprits inflammables ne ſont qu'une huile éthérée exaltée.

L'huile ou le ſoufre eſt une ſubſtance liquide, onctueuſe, qui ſort après l'eſprit. Elle eſt compoſée d'un acide & du principe inflammable intimement unis enſemble. Ces deux principes ſelon leurs différens mélanges avec différentes terres, avec l'eau, & ſelon qu'ils ſont plus ou moins ſubtiliſés, forment tantôt des concrétions bitumineuſes, réſineuſes, les différens métaux, tantôt des matieres huileuſes coulantes, les huiles eſſentielles, les eſprits ardents inflammables, &c.

Tout ce qu'on peut dire de plus ſur les principes chymiques en général n'eſt pas d'une grande utilité pour la Médecine. Nous allons donc entrer dans le détail des opérations, & nous ne don-

nerons que celles qui sont le plus en usage, & qui fournissent à la Medecine de meilleurs remédes.

Le Nitre.

Le Nitre, ou salpêtre, est un sel fossile salé, composé d'un sel acide, & d'une terre alkaline. On le tire des platras, des vieilles masures, des écuries, des latrines, des décombres de vieux bâtimens. On lessive ces platras dans des cuviers jusqu'à ce que l'eau en soit bien chargée. Cette eau en se refroidissant donne des cryſtaux grisatres que l'on dissout, & qu'on cryſtallise encore trois ou quatre fois; c'est ce qu'on appelle nitre purifié de la troisiéme ou quatriéme eau, & c'est celui dont on se sert, quoiqu'il y ait des Apoticaires qui le faisent encore dissoudre & cryſtalliser pour le rendre encore plus pur.

Ce n'est pas un atténuant; il ne dissout pas le sang, comme le prétendent les Allemands; il est démontré au contraire qu'il agit en coagulant; puisque si l'on le mêle avec le sang chaud dans une palette, il le coagule, & qu'il caille la sérosité du sang: il est pourtant vrai qu'il

ne coagule pas le lait. D'ailleurs la pratique fait voir que c'eſt un vrai rafraîchiſſant, & un diurétique froid, qui convient dans les cas de grande raréfaction du ſang, de fievre ardente, de chaleur d'entrailles, d'ardeur d'urine, de ſoif immodérée, de phlogoſe aux reins, à la veſſie, de rétention d'urine cauſée par l'inflammation des reins, d'inflammation au goſier, toutes les fois en un mot qu'il faut tempérer, excepté dans la gonorrhée virulente, parce qu'en épaiſſiſſant la lymphe & les liquamens purulents infectés du virus vérolique, les ſymptômes de la gonorrhée ceſſent à la vérité, mais ces liquamens ſe remêlent dans le ſang, & donnent la vérole. Il eſt nuiſible encore dans la phthiſie avec ulcere aux poumons, & dans la toux ſéche. En général il eſt ennemi de la poitrine. On le donne le plus ſouvent en forme de ptiſane depuis drag. j. juſqu'à drag. j. ſ. dans deux pintes d'eau. On l'ajoute aux juleps, aux potions rafraîchiſſantes depuis gr. viij. juſqu'à xij. On le mêle auſſi avec le ſirop de mûres, & avec les purgatifs pour modifier leur action.

L'eau mere du nitre eſt la leſſive des

terres nitreuſes, lorſqu'elle eſt aſſez chargée pour donner des cryſtaux. Lorſque pour la premiere fois l'on fait diſſoudre ces cryſtaux pour en former des nouveaux, le ſel marin qu'ils contiennent ſe cryſtalliſe le premier, & par-là on le ſépare du nitre. L'eau mere eſt donc chargée de nitre & de ſel marin. Elle eſt bonne pour les dartres.

L'Eſprit de Nitre.

L'Eſprit de nitre eſt le ſel acide du nitre étendu dans du flegme, ſéparé de ſa terre alkaline par l'action du feu & par le moyen de l'argile ou du bol, dont l'acide, ayant plus d'affinité avec la terre du nitre, ſe joint à elle, & celle-ci laiſſe échapper l'eſprit acide nitreux qui s'éleve dans le récipient.

On appelle cet acide, eau forte, lorſqu'on s'eſt ſervi dans l'opération de l'alun ou du vitriol.

Prenez une partie de ſalpêtre, & trois parties d'argile ſéchée; mettez le mélange dans une cornuë de grais ou de verre luttée; placez-la au fourneau de reverbere clos avec un grand balon; faites un petit feu pour faire ſortir le

flegme goutte-à-goutte ; dès qu'il ne sortira plus rien, jettez ce flegme, radaptez le récipient, poussez le feu jusqu'à ce qu'il sorte des nuages blancs, continuez le dans la même violence pendant deux heures, augmentez-le alors jusqu'à ce que les vapeurs soient rouges, & qu'il n'en sorte plus.

L'Esprit de nitre est un très-bon menstruë pour dissoudre les métaux. Il est trop corrosif pour s'en servir intérieurement ; on ne s'en sert pas non plus extérieurement, parce qu'on en a de meilleurs : on pourroit pourtant s'en servir pour ronger des chairs baveuses. On peut le dulcifier, en le mêlant avec l'esprit de vin, pour l'employer intérieurement en qualité de diurétique froid pour faciliter la sortie des matieres glaireuses, tartareuses, qui engorgent les vaisseaux des reins ; pour les coliques bilieuses dans lesquelles on fait des matieres glaireuses, visqueuses ; lorsqu'une bile amere abondante en se raréfiant gonfle l'estomac ; pour la colique venteuse ; en donnant le mélange depuis gout. vj. jusqu'a xxx. dans un julep, ou dans des eaux appropriées de roses, de pourpier, de plantain, &c.

Arcanum duplicatum ou *Sal de duobus.*

Si l'on s'eſt ſervi dans l'opération précédente du vitriol, ou de l'huile de vitriol, au lieu du bol ou de l'argile, on trouve au fond du vaiſſeau une maſſe qui eſt un compoſé de la terre alkaline du nitre, de l'acide, & de la terre du vitriol. On la dépure en la faiſant calciner & cryſtalliſer, & par-là vous avez ce que l'on appelle *Arcanum duplicatum*, *Sal de duobus*, ou *Sel de Colkothar.*

C'eſt un ſel ſalé ſemblable au tartre vitriolé, qui eſt un diurétique chaud, apéritif & purgatif. Sa doſe eſt en qualité de diurétique depuis ſcrup. j. juſqu'à ij; comme apéritif, depuis ſcrup. j. *ſ.* juſqu'à drag. j; & comme purgatif, depuis drag. j. juſqu'à iv.

Le Sel commun.

Le ſel commun eſt de trois eſpeces: le ſel gemme qui ſe trouve dans des mines, le ſel des fontaines, & le ſel marin. C'eſt un ſel ſalé, c'eſt-à-dire, compoſé d'un acide & d'un alkali.

Il réſiſte à la pourriture. Les chairs, qui ſe pourriſſent ſi facilement, les plantes fraîches, ſont conſervées ſans altération par le ſel; c'eſt une raiſon par laquelle il réſiſte à la gangréne; mais outre cela, pénétrant juſqu'au vif, il agace, il irrite les vaiſſeaux vivans, qui par-là ſe contractent avec plus de force, & par ces fortes & fréquentes contractions, non ſeulement ils ſe dégagent des liqueurs viſqueuſes, épaiſſes, qui ne pouvoient pas circuler, mais encore ils font ſéparer la partie morte d'avec la vivante, ils deviennent plus libres, la circulation preſque éteinte ſe rétablit avec la vie.

C'eſt de cette façon qu'agiſſent les autres remédes qu'on employe contre la gangréne; mais l'action du ſel eſt plus forte, & ſubſiſte plus long tems, quoiqu'elle ne ſoit pas ſi ſubtile. Il convient donc extérieurement dans la gangréne en général, dans des cas d'excoriations gangréneuſes, de dartres au ſcrotum. Il arrive quelquefois qu'on ſent de fortes démangeaiſons dans cette partie, enſuite elle perd le ſentiment, ſe gonfle, devient livide, en un mot gangréneuſe; on l'enveloppe dans des

linges imbibés d'une eau saoulée de sel marin, de même que les autres parties affectées, ou bien on les baſſine avec cette eau.

Le sel pris avec les alimens a de grands avantages, pourvû qu'on en uſe avec modération. 1°. Il aide à la digeſtion en empêchant les alimens de commencer de pourrir dans l'eſtomac. Il n'y a jamais dans les bonnes digeſtions ni commencement de putrefaction, ni fermentation. 2°. Paſſé dans le ſang il le travaille, empêche ſon épaiſſiſſement, qui arrive dans certains cas, où l'on avoit été privé pendant quelque tems de ſon uſage, & entretient nos humeurs dans une fluidité convenable; mais ſi l'on en uſe ſans meſure, il les fond & les rend trop fluides.

Outre cela il eſt diurétique chaud, apéritif, & purgatif. Si on le donne à grande doſe, il irrite par ſes parties dures, maſſives, la tunique nerveuſe des inteſtins, qui par là ſe contractent avec plus de force, & plus fréquemment, & expriment une plus grande quantité de fluide inteſtinal dont la ſécrétion s'augmente à proportion. Mais à petite doſe, ſes parties, trop diſperſées &

en trop petit nombre pour produire cet effet, passent dans le sang, divisent les fluides visqueux, les atténuent, & les rendent plus propres à circuler librement, leurs molécules devenant proportionnées aux calibres des vaisseaux. On doit donc le regarder comme un bon incisif & atténuant, qui s'ordonne comme diurétique chaud depuis gr. x. jusqu'à xx. comme apéritif depuis gr. xx. jusqu'à xxx. & comme purgatif depuis drag. j. jusqu'à iij. On le mêle encore dans les lavemens pour les rendre plus efficaces.

La dissolution du sel en gargarisme est excellente pour la puanteur de la bouche qui vient d'une salive croupissante dans ses vaisseaux relâchés; lorsque les gencives sont gonflées, mollasses, les amygdales gonflées par une humeur épaisse ralentie, & non par phlogose, ce qu'on connoît par la douleur & la chaleur; il est clair qu'alors on augmenteroit le mal.

L'Esprit de Sel.

L'Esprit de sel est l'acide du sel séparé de sa terre alkaline par l'action du feu,

& par le moyen de l'argille, & étendu dans du flegme.

Prenez une partie de sel marin décrépité, & trois parties d'argille ; donnez un feu doux, l'esprit de sel montera.

L'Esprit de sel donné seul est un poison, mais on le dulcifie en le mêlant avec l'esprit de vin, qu'on donne ensuite comme un raffraîchissant jusqu'à ix. ou xij. gouttes. Extérieurement l'esprit de sel est excellent contre la gangréne, le sphacele ; pour ronger des chairs baveuses, corrompues ; pour les ulceres, principalement scorbutiques, &c. Il faut remarquer que l'esprit de sel résiste mieux à la gangréne que l'esprit de nitre, & qu'il ne s'oppose pas comme lui à la réunion des chairs.

Le Vitriol.

Le vitriol est un minéral composé d'un acide & d'une matiere métallique. Les différens métaux auxquels cet acide se trouve uni, font les différentes especes de vitriol. Dans le vitriol verd le sel est uni avec le fer ; dans le bleu avec le cuivre ; dans le blanc avec la pierre

calaminaire, ou avec une matiere ferrugineuse mêlée de plomb ou d'étain.

On appelle encore vitriol blanc, le vitriol verd calciné à blancheur par une legere calcination. Par une plus forte il devient rouge; c'eſt ce qu'on appelle vitriol rouge, ou colkothar. On en trouve de naturel, qui eſt un vitriol calciné par les feux ſouterrains.

Le vitriol, étant corroſif, n'eſt pas en uſage intérieurement; cependant lorſqu'on ſe trouve dépourvu d'autres remédes, comme dans les armées, ou à la campagne pour des gens robuſtes, on peut le ſervir du vitriol blanc en qualité de vomitif depuis ſcrup. j. juſqu'à drag. j. pour la dyſenterie.

Extérieurement on ſe ſert du vitriol blanc pour arrêter les hémorrhagies: on le fait diſſoudre dans l'eau dont on fomente la partie: il agit en froncant & collant les vaiſſeaux ouverts.

La poudre de ſympathie n'eſt que le vitriol blanc expoſé au ſoleil durant le mois de juillet pour le deſſécher. On ſe ſert du vitriol bleu calciné pour ronger les aphthes; mais quelquefois, quoiqu'il ſoit calciné, il y reſte beaucoup d'acide, & il peut par-là procurer des

cancers. Etant bien calciné il eſt ſtyptique. Le vitriol bleu eſt le plus corroſif de tous, & le moins aſtringent; le verd eſt plus corroſif, & moins aſtringent que le blanc; & enfin le rouge eſt le moins corroſif & le plus aſtringent de tous.

On fait fondre du vitriol verd dans un pot ſur le feu, on fait évaporer l'humidité juſqu'à ce que la maſſe ſoit blanche, & c'eſt le vitriol calciné à blancheur.

L'Eſprit de Vitriol.

Le ſel acide de vitriol plus ou moins concentré, étendu dans plus ou moins grande quantité d'eau, la rend plus ou moins acide, & lui a fait donner différens noms. La *roſée de vitriol* n'en eſt que le flegme, qui ne contient que très-peu d'acides. L'*eſprit ſulphureux* en contient un peu plus. Dans *l'eſprit acide* le ſel eſt plus concentré, & encore plus dans *l'huile;* & ſi l'on ôte encore à cette huile par la diſtillation une partie de ſon humidité, les acides ſe rapprocheront encore davantage, & l'on aura *l'huile glaciale*, qui eſt un puiſſant cauſtique.

Prenez du vitriol verd calciné à

blancheur, rempliſſez en la moitié d'une cornuë de verre luttée, placez-la au fourneau de reverbere clos, adaptez-y un grand balon, faites diſtiller goutte à goutte l'humidité par un très-petit feu, dès qu'il ne ſortira plus rien, vuidez le récipient, c'eſt le *flegme* ou la *roſée* de vitriol. Remettez le balon, & luttez les jointures, augmentez le feu peu à peu juſqu'à ce que vous voyez des nuages blancs, laiſſez-le alors au même dégré juſqu'à ce que le récipient s'éclairciſſe & ſe refroidiſſe. Donnez un feu très-violent pendant trois ou quatre jours; laiſſez refroidir les vaiſſeaux & les déluttez; verſez la liqueur dans une cucurbite de verre que vous placerez ſur le ſable avec ſon chapiteau & ſon récipient pour faire diſtiller environ $\frac{1}{7}$ de l'humidité; c'eſt *l'eſprit ſulphureux*. Changez le récipient, pouſſez le feu pour faire diſtiller la moitié de l'humidité qui reſte; c'eſt *l'eſprit acide*. Ce qui reſte eſt *l'huile*. Si l'on pouſſe cette huile au feu pendant trois ou quatre jours pour lui enlever une partie de ſon humidité, il ſortira enſuite une liqueur, qui ſe condenſe, c'eſt *l'huile congelée*.

L'eſprit de vitriol eſt un bon menſtrue : l'huile en eſt encore un meilleur. On ſe ſert de l'un ou de l'autre pour tirer l'eſprit de nitre, parce que l'acide vitriolique, étant le plus peſant de tous, chaſſe aiſément l'acide nitreux de ſa terre, & prend ſa place.

L'eſprit de vitriol eſt un raffraîchiſſant pour les fiévres ardentes, chaleurs d'entrailles, ardeurs d'urine : ſa doſe eſt depuis vj. gouttes, juſqu'a xij ou xiij ; ou bien on en met dans trois ou quatre verres d'eau juſqu'à une agréable acidité, ou dans un julep juſqu'à v. gouttes. Il eſt encore employé utilement en gargariſme pour le ſcorbut.

L'huile de vitriol expoſée à l'air ſe charge d'une quantité de ſon humidité égale à ſon poids. On ne s'en ſert pas en Médecine.

Après la diſtillation du vitriol on trouve au fond de la cornue une matiere rouge qui eſt un fort bon colkothar.

Le colkothar eſt une terre ferrugineuſe aſtringente. On le met en poudre ſur la partie avec de la charpie pour arrêter les hémorrhagies externes. On le donne quelquefois intérieurement de-

puis ſcrup. j. juſqu'à drag. j. pour arrêter des hémorrhagies internes, mais rarement; on préfère l'alun.

Le Soufre.

Le ſoufre eſt un minéral compoſé d'un acide vitriolique, & d'une terre bitumineuſe qui contient beaucoup de phlogiſtique.

Le ſoufre pris intérieurement briſe le ſang par ſes parties intégrantes, il diviſe ſes parties groſſieres, augmente le mouvement des ſolides & des fluides, ce qui fait ſéparer les parties ſéreuſes par les couloirs de la peau; il eſt donc ſudorifique & diaphorétique. Il fond les crachats épais, & aide à l'expectoration; il eſt béchique, fondant. Extérieurement il eſt réſolutif pour les maladies de la peau, comme galles, dartres, &c. mêlé avec de la graiſſe, du beurre, ou en décoction. On le donne intérieurement avec un jaune d'œuf, après l'avoir mis en poudre, & l'avoir lavé, en qualité de ſudorifique depuis drag. j. juſqu'à ij; comme béchique depuis ſcrup. j. juſqu'à drag. j. dans certains cas de pthiſie, d'aſthme humide, &c.

L'Esprit de Soufre.

L'esprit de soufre est un sel acide étendu dans du flegme. Cet esprit est le même que dans le vitriol ; cependant l'esprit de soufre est moins fort que celui de vitriol : cela ne vient que de ce que ce sel en égal volume est étendu dans une plus grande quantité de flegme.

On fait bruler du soufre dans une écuelle sous une campane de verre, l'esprit se condense contre les parois de la campane, & tombe dans un vase placé au-dessous.

Cet esprit est un excellent rafraîchissant dans les chaleurs d'entrailles, fiévres ardentes, soifs immodérées, & fait couler les urines dans les ardeurs des reins, de la vessie. On le donne dans des juleps, ou autres liqueurs jusqu'à une agréable acidité. Ces liqueurs se donnent à un verre, deux, ou plus.

Le Sel ammoniac.

Le sel ammoniac est un sel salé à demi volatil, composé d'un acide de sel ma-

rin, & d'un sel alkali volatil urineux. On le tire en Egypte des excrémens des chameaux qu'on brûle; la fumée de ces excrémens forme une suye laquelle mise dans des matras sur des fourneaux, donne par la sublimation le sel ammoniac. On lui a donné ce nom parcequ'on le trouvoit autrefois près du temple de Jupiter Ammon dans la Lybie.

C'est un apéritif délié dont on se sert pour lever les obstructions qui entretiennent les fiévres tierces, quartes; on le met principalement dans les opiates apéritives depuis gr. vj. jusqu'à x. par prise; ou bien pour emporter les fiévres intermittentes jusqu'à gr. xv. dans chaque prise de quinquina,

Extérieurement il est résolutif. On le dissout dans l'eau pour les squirrhes œdémateux, comme aussi pour les gangrénes, mais alors il faut que la dissolution soit plus forte: que si la gangréne panche vers le sphacele, il faut le dissoudre dans l'eau de vie simple, ou camphrée.

L'Esprit volatil de sel ammoniac.

L'esprit volatil urineux de sel ammoniac est l'alkali de ce sel séparé de

son acide par l'action du feu, & par le moyen de la chaux, dont l'alkali fixe, ayant plus d'affinité avec l'acide du sel ammoniac que son esprit volatil, chasse celui-ci en se joignant avec l'acide.

Au contraire on retire l'acide marin du sel ammoniac de la même façon que l'on retire celui du nitre & du sel marin, avec l'argile, le bol, l'huile de vitriol.

Il faut remarquer que cet esprit volatil n'est qu'un flegme chargé de sel alkali volatil, de même que tous les esprits volatils, qu'ils ont tous les mêmes vertus, & qu'ils s'ordonnent à la même dose.

C'est un cardiaque très-vif, qui se mêle subitement dans le sang par les pores de la bouche; d'un prompt secours dans les syncopes produites par l'épaississement du sang; pour animer vîte un sang qui commence de s'engourdir. On le donne depuis x. gouttes jusqu'à xxx. dans une potion cordiale.

Sel Alkali volatil de Sel Ammoniac.

Pour retirer ce sel, il faut un intermede qui non-seulement se charge de

l'acide, comme la chaux, mais qui retienne encore l'humidité afin que ce sel volatil se sépare en forme séche. On se sert pour cela du sel alkali fixe de tartre.

On met parties égales de ce sel & de sel ammoniac dans une cucurbite de verre, y adaptant un chapiteau & un récipient pour recevoir les esprits qui se séparent à un feu lent, & par un feu plus fort le sel volatil se sublime en forme de farine & s'attache au bas du chapiteau.

C'est un cordial sudorifique, de même que les autres alkalis volatils, qui s'ordonnent tous à la même dose.

Eau Régale.

On appelle Eau Régale toute liqueur qui dissout l'or : c'est ou l'esprit de nitre impregné d'une dissolution de sel ammoniac, ou l'esprit de sel concentré.

L'Eau-de-vie.

On appelle Eau-de-vie toute liqueur inflammable tirée des végétaux qui ont fermenté, comme des raisins, des pommes, des graines, du bled, &c.

On entendoit autrefois, même il n'y a pas long-tems, par fermentation, toute sorte de mouvement dans un mixte, ou dans plusieurs mêlés ensemble, dont la cause n'étoit pas connue. Ainsi la fermentation du vin, de la pâte, les effervescences, les ébullitions qui arrivent dans le mélange de deux ou de plusieurs mixtes, le feu, la flamme, l'explosion de la poudre à canon, la putréfaction, en un mot, tout étoit fermentation, & l'on trouvoit par tout de l'acide & de l'alkali pour l'expliquer. A présent l'on n'entend par fermentation qu'un mouvement intestin avec, ou quelquefois sans chaleur, duquel il résulte un esprit ardent, inflammable; & l'on en admet deux espeçes, l'une vineuse, comme celle du vin, du cidre, de la biere, &c. l'autre acéteuse, comme celle du vinaigre, &c. Nous laissons la cause de la fermentation aux Cartésiens & aux Newtoniens, dont les hypothèses ne sont pas mieux fondées les unes que les autres, & qui ne font rien au fait. L'effet de la fermentation est de produire, ou de développer, cet esprit ardent, de séparer des mixtes les parties grossieres, qui par ce

mouvement ſont pouſſées du centre à la circonférence, ſçavoir les unes au fond du vaiſſeau, les autres aux parois, & celles qui ſont les plus legeres, au-deſſus de la liqueur, leſquelles y forment comme une toile.

Le vin eſt cordial, déterſif, réſolutif, pour les tumeurs lymphatiques, &c. pour la brûlure. On l'applique chaud. L'eau-de-vie a les mêmes vertus, mais avec plus de force.

L'eau-de-vie ordinaire eſt un flegme impregné de particules ſpiritueuſes très-fines, tirées du vin par la diſtillation.

L'Eſprit de Vin.

L'Eſprit de vin n'eſt autre choſe que ces parties ſpiritueuſes fines ſéparées totalement du flegme, de façon que par aucune expérience on ne puiſſe point y en trouver : il s'appelle alors alkool. Ce mot eſt arabe, & ſignifie quelque choſe de très-délié. On le donne auſſi aux poudres très fines, mais il eſt plus approprié à l'Eſprit de vin, de façon que quand on dit ſeulement alkool, on entend celui du vin. Pour avoir jadis un tel alkool, on diſtilloit pluſieurs fois l'eau

de-vie à moitié, rejettant à chaque fois la moitié restée comme n'étant que du flegme, jusqu'à ce que la moitié restante ne différât plus de la moitié distillée. Mais cette méthode étant ennuyeuse, on le fait tout à la fois, faisant distiller l'eau de-vie par le serpentin; alors le trajet est trop long pour que le flegme puisse sortir avec l'esprit, sur-tout aiant soin de mettre dans l'alembic du sel marin qui imbibe l'eau & l'empêche de monter. Le sel alkali fixe de tartre fait le même effet, mais plusieurs de ses parties s'élevent avec l'esprit, qui par là n'est pas pur, comme on le demande, ce qui n'arrive point du tout quand on se sert du sel marin. Pour s'assurer si l'esprit de vin est bien rectifié, il y en a qui proposent d'en faire brûler dans une cuillere d'argent : si, étant tout consumé il ne reste aucun vestige d'humidité à la cuillere, c'est une marque qu'il est bien fait ; mais dans ce tems-là la cuillere s'échauffe & les parties aqueuses s'exhalent. Les autres veulent le faire brûler sur de la poudre à canon aussi dans une cuillere, & si étant consumé, la poudre détonne tout-à coup sans fuser, ils disent qu'il n'y a point d'humidité ;

d'humidité ; mais la même chose peut arriver que dans la méthode précédente. La seule méthode certaine est de jetter dans l'esprit de vin du sel alkali fixe de tartre en poudre bien séché au feu, sans lui donner le tems de s'humecter à l'air : que si après avoir versé l'esprit par inclination, le sel reste sec comme auparavant, l'esprit est bien.

L'esprit de vin est une huile éthérée très déliée, composée d'un acide très fin & du phlogistique mêlés exactement avec une petite quantité d'eau ; & quand on dit que l'esprit de vin est entiérement déflegmé, cela ne veut pas dire qu'il n'y ait du tout point d'eau, c'est un liquide : cela veut dire seulement qu'il n'y en a pas au delà de la juste proportion qui doit se trouver entre le principe inflammable, l'acide délié, & le flegme, pour que celui-ci ne donne aucune humidité à la poudre à canon, à l'alkali fixe, &c.

L'esprit de vin est un cordial subtil, qui s'imbibe subitement dans les pores de la bouche, du nez ; d'une odeur agréable, mais qui frappe extrêmement l'odorat ; excellent pour calmer tout-à-coup les symptômes d'un nerf endommagé. Il

produit cet effet en fronçant les fibres rompuës, & caillebotant le fluide nerveux, ce qui fait que ces fibres ne sont plus capables de sentiment. Il arrête les hémorrhagies par le même méchanisme.

Les uns ont soutenu qu'il étoit acide, les autres qu'il étoit alkali; mais il n'est ni l'un ni l'autre, ce qui est démontré par ses effets, il dissout les résines, il ne rougit pas le papier bleu &c. Il coagule le sang, la lymphe, le blanc d'œuf: injecté dans la veine d'un chien vivant, le chien périt aussi-tôt par une coagulation du sang. De-là on voit les effets que l'eau-de-vie, & le vin doivent produire quand on en fait un usage immodéré. Ils produisent ces effets en dissipant le mucilage du sang & ce qu'il y a de plus fin, & en l'épaississant. Cependant ils sont tous cordiaux: c'est qu'ils ne passent pas tout-à-coup dans la masse du sang.

L'Eau tempérée de Basile Valentin.

C'est l'esprit de sel dulcifié par l'esprit de vin. On met parties égales de ces deux esprits dans un matras, on les

fait digérer un peu de tems juſqu'à ce qu'ils ſoient bien mêlés. Ce mélange eſt un peu aigrelet, parce que les acides ne ſont pas détruits, ils ne ſont qu'enveloppés, embarraſſés par cette huile éthérée fine, & cet acide qui étoit un poiſon eſt devenu un remede benin, qui eſt un diurétique froid, fort propre pour les ardeurs d'urine &c. Il fait bien dans le cas des hernies, on le prend alors avec du vin blanc, il donne du reſſort aux fibres relâchées.

On dulcifie encore l'eſprit de nitre par l'alkool, mais il ne faut qu'une partie d'eſprit de nitre ſur trois parties d'eſprit de vin. Il ſe fait une effervescence qui échauffe tout-à-coup le matras à ne pouvoir pas le tenir entre les mains.

L'Eſprit de Vinaigre.

C'eſt un flegme qui vient par la diſtillation du vinaigre, & qui eſt chargé de ſes parties acides, mais les plus groſſiéres, les plus fortes reſtent au fond du vaiſſeau.

Les Allemans diſent que le vinaigre diſſout le ſang, je ne ſçai ſur quel fonde-

ment : il eſt rafraîchiſſant, calme la trop grande effervescence du ſang, deſaltere &c. On s'en ſert en oxycrat.

Il arrête toutes ſortes d hémorragies, mais on ne s'en ſert pas pour celles du poûmon ; il en arrête qui avoient réſiſté a tous les autres remedes, comme celle du nez. On imbibe pour cela d'un oxycrat fait avec parties égales de vinaigre & d'eau des linges, dont on envelope les cuiſſes du malade. Mais ce qui mérite plus d'attention, c'eſt que dans des hémorrhagies, des pertes utérines après l'accouchement, que rien ne peut arrêter, & dont la malade va périr, on l'envelope juſqu'au cou d'un drap imbibé d'un oxycrat fort, ces pertes s'arrêtent ſur le champ & la malade eſt ſauvée. C'eſt ce qui arrive très-ſouvent.

L'Huile de Tartre par défaillance.

C'eſt le ſel alkali fixe de Tartre réſout par l'humidité de l'air, dont il ſe charge d'une quantité égale à ſon poids, de ſorte que ſon poids ſe double par cette humidité.

C'eſt un bon ſtomachique pour fondre des matieres aigres, viſqueuſes de

l'eſtomac, dans les cas de dégoût, & d'engourdiſſement de ce viſcere, ſurtout dans les Gouteux où ces cas ſe rencontrent ordinairement, où les tuyaux excrétoires ſont embarraſſés & engourdis par une lymphe viſqueuſe; il les dégage, il fait exprimer ces glaires, ces vaiſſeaux s'ouvrent, ſe dégagent, reprennent leur reſſort; la digeſtion & l'appétit ſe rétabliſſent. Outre cela il paſſe dans le ſang, & il devient apéritif: il attenue le ſang, la lymphe groſſiere, les floccons de lymphe ſinoviale qui cauſent la goûte, & ſoulage ainſi extrêmement le malade. Mais il faut remarquer qu'on ne doit s'en ſervir que lorſque l'acrimonie ne donne aucun ſigne de ſon exiſtence. Il faut avoir la même attention dans le cas de Cachexie & d'autres ſemblables, où l'on peut le donner intérieurement pour corriger les humeurs. On le mêle ordinairement dans les purgatifs dont il diviſe les parties & les rend plus efficaces, depuis iv. goutes juſqu'à xij.

On l'employe extérieurement pour les dartres, les galles, les puſtules, lorſque ces maladies ſont d'un caractere d'engourdiſſement, ſans douleur, preſque ſans démangeaiſon & acrimonie,

lorſqu'elles ſont encroutées. Ce remède briſe les ſédimens ſalés, les reſout, &, pénétrant dans le tiſſu de la peau, diviſe les matieres qui cauſent ces maladies, qui ſont des matieres groſſieres & viſqueuſes. Il convient auſſi pour les œdêmes qui tirent vers le ſquirrheux.

Analyſe des Plantes.

Les plantes donnent toutes ſortes de Subſtances Chymiques : le flegme, l'eſprit, l'huile, le ſel & la terre. Le flegme n'a que très peu de vertu de la plante ; cependant ſi elle eſt aromatique, il contient des parties de cette nature. L'eſprit eſt ou urineux, c'eſt-à-dire, que ſon odeur approche de celle de l'urine pourrie, c'eſt celui qu'on appelle alkali volatil ; ou ſulphureux, comme celui du vin &c. ou aromatique, qui n'eſt que le flegme qui vient le premier dans la diſtillation des plantes aromatiques chargé des parties ſpiritueuſes odorantes de ces plantes. . . . L'huile s'appelle eſſentielle, quand on la tire par expreſſion. Celle qui vient après l'eſprit s'appelle huile éthérée. On en retire encore de plus épaiſſe & peſante, qu'on nomme huile fétide ; mais la plus

groſſiere reſte aux charbons : c'eſt elle qui leur donne la noirceur, & qui les fait brûler, mais la flamme ne paroît preſque pas, au lieu que dans les bois la flamme s'élevoit haut, parce que l'huile qui les faiſoit brûler, ou qui brûloit, étoit tout-à-fait déliée & légere. Quand celle des charbons eſt brûlée, ils ſe réduiſent en cendres... Ces cendres donnent toutes le ſel qu'on appelle alkali fixe, excepté celles des plantes qui ont pourri, qui n'en donnent point du tout, parce que ces plantes ont donné des eſprits volatils. Sur quoi il faut remarquer que les plantes aigres, ou inſipides qui ont pourri, donnent des eſprits alkali volatils en grande quantité. Il faut encore remarquer avec l'Academie de Paris que toutes les plantes donnent plus de liqueurs acides que d'alkalines.... Outre le ſel alkali fixe, les plantes donnent encore le ſel qu'on appelle eſſentiel, qui eſt acide, & qui ne vient pas par la calcination comme l'alkali; ainſi les ſels eſſentiels ſont tous acides. Ils ſe ſéparent du ſuc des plantes qu'on laiſſe repoſer pendant quelques jours, comme le Tartre ſe ſépare du vin.

Le suc des plantes est plus fort que la décoction, & la décoction plus que l'eau distillée qui n'a que très-peu de force. On l'ordonne seulement pour servir de base à quelque potion de la même vertu : c'est un vehicule qui n'augmente ou ne diminue presque point sa force, ainsi qui ne tire point à conséquence.

La Térébenthine.

Les Térébenthines en général sont des résines liquides, qui coulent de certains arbres ou arbrisseaux *sponte* ou par incision. Les Baumes naturels sont des espéces de Térébenthines, mais plus liquides & d'une odeur plus agréable que les Térébenthines proprement dites. On ne se sert que des Terébenthines de Venise, ou des Melezes, & de celle de Chio ou des Térébints.

La Térébenthine à petite dose est un diurétique chaud, à plus haute dose purgatif. Elle dégage les reins des matieres terreuses, tartareuses. Dans cette vue on la donne depuis drag. *ſ.* jusqu'a drag. ij. Elle déterge les ulceres des voyes urinaires, des reins, de la vessie, de son cou, des intestins & des autres parties inter-

nes. On ne la donne pas pour ceux du poûmon, parce qu'elle échauffe trop. Elle fait merveille pour les ulceres des voyes urinaires des vérolés. Pour déterger on ne la donne pas à si grande dose qu'en qualité de diurétique. Ainsi jusqu'à drag. j. *ſ.* dose ordinaire drag. j. pour les autres ulceres internes depuis scrup. j. jusqu'à drag. j. en qualité de purgatif jusqu'à drag. iij.

Les diurétiques chauds ordinaires se dissipent dans la masse des humeurs, ils les incisent, brisent & dégagent la matiere de l'urine, qui par-là se sépare du sang en plus grande abondance; mais la Térébenthine outre cela, ne se dissipe pas toute, il en vient une partie jusques dans les voyes urinaires, où elle déterge les ulceres : les urines en ont l'odeur. C'est ce qu'on appelle Lithontriptique faux. Sur quoi il faut remarquer qu'il n'y a point de vrai Lithontriptique, parce qu'il n'y a point de remédes capables de briser la pierre déja formée dans les reins ou dans la vessie.

On prend la Térébenthine dissoute dans un ou deux jaunes d'œuf, qui est son dissolvant ordinaire & le plus

prompt, qui la dissout sur le champ en les mêlant ; l'esprit de vin ne le feroit que lentement par la digestion, ce qu'il faut remarquer pour la théorie des dissolvans, qui n'a rien d'assuré. Celle de Chio est plus douce que celle de Venise, ainsi en qualité de diurétique j'aimerois mieux cette derniere, & l'autre pour déterger les ulcéres internes.

Extérieurement on se sert de la Térébenthine pour agglutiner les solutions de continuité. Elle cole les playes ensanglantées sans contusion, elle est détersive, & entre dans beaucoup d'onguents détersifs.

Esprit & Huile de Térébenthine.

L'Esprit de Térébenthine est un Esprit acide qui vient le premier dans la distillation. L'huile éthérée vient après, elle est au commencement claire, ensuite jaune, & enfin rouge. Ce qui reste est la colophone.

L'Esprit est un diurétique chaud depuis vj. gouttes jusqu'a xij, l'huile est aussi un diurétique chaud, mais plus fort, & même cordial, qui anime extrêmement

le ſang. Elle ſe donne à la même dose. Cette huile eſt excellente pour les piqueures des nerfs, elle les cautériſe, en appaiſe tous les ſymptômes : pour les tendons bleſſés ; elle fait ſéparer la partie morte d'avec la vive, ce qui s'appelle exfolier le tendon.

La colophone procure la cicatrice aux playes en abſorbant les humidités. On en ſaupoudre les playes qui ont aſſez ſuppuré ; mais on ſe ſert plûtôt de la Térebenthine cuite, qui reſſemble à la colophone.

Le Jalap.

Le Jalap eſt un purgatif hydragogue, de la claſſe des médiocres, mais des médiocres forts. Ce qui purge dans le Jalap eſt la réſine, puiſqu'étant ſéparée d'avec la partie ligneuſe, celle-ci n'a aucune vertu. Cette réſine dans tous les convolvulus frais paroît ſous forme d'un ſuc blanchâtre, qui étant deſſéché eſt la reſine, comme dans le Tithimale.

Comme il n'y a que l'eſprit de vin qui ſoit le véritable diſſolvant des réſines, les ſucs des premieres voyes,

qui ſont ſavoneux, diſſolvent à la vérité, mais très-lentement, ces mêmes réſines. C'eſt pour cela qu'elles n'agiſſent point dans l'eſtomac, que ſans avoir eu le tems de s'y développer elles paſſent dans les inteſtins, & même elles n'y agiſſent pas tout-a-coup, & qu'une partie a le tems de paſſer dans le ſang avant qu'il y en ait aſſez de fonduë dans les inteſtins pour les agacer. Ce qui a paſſé dans le ſang le dégage de beaucoup de ſéroſités qui ſe déterminent enſuite du côté des inteſtins d'autant plus abondamment que le paſſage eſt devenu plus libre par l'action immédiate de l'autre partie de ces réſines, laquelle en même tems accélére leur contraction, fait exprimer le ſuc inteſtinal, & ouvre les tuyaux excrétoires. Ainſi tous les réſineux ſont hydragogues, parce qu'ils ne ſe diſſolvent que très-difficilement dans les premieres voyes.

Le Jalap fait bien dans les cas d'hydropiſies, de cachexies, pourvu que cela ſoit avec un caractére de relâchement dans les ſolides, de lenteur & d'engourdiſſement dans les fluides par beaucoup de ſéroſités, quoique le ſujet

ne soit pas d'ailleurs bien robuste. Il faut faire attention à cela, parce qu'il y a des hydropisies avec quelque acrimonie, une petite fiévre, & que le Jalap seroit dangereux dans ces cas-là. Il convient aussi dans des corps fort robustes, même hors de ces maladies; mais il seroit très-dangereux pour les corps délicats, secs, mélancholiques. La racine se donne en poudre depuis gr. viij. jusqu'à xxv. dans quelque conserve, quelque liqueur, ou comme l'on veut.

Teinture de Jalap.

La Teinture de Jalap se tire par la digestion dans l'esprit de vin. Si l'on demande la raison pourquoi les particules résineuses sont ainsi suspendues dans l'esprit de vin qui est lui-même si léger, je dis que cela se fait par deux raisons. 1°. Chacune de ces particules renduës très-petites par leur dissolvant acquiert beaucoup de surface; & par conséquent beaucoup plus de contact avec les parties du menstruë, lesquelles par-là soûtiendront cette molécule. 2°. Il y a dans tous les fluides quelque déliés, quelque subtils qu'ils soient,

une viſcoſité entre ſes parties, par laquelle elles réſiſtent à leur mutuelle ſéparation : il faut une certaine force pour la vaincre ; mais cette réſiſtance eſt plus grande que l'excès du poids des particules ſuſpendues, lorſqu'elles ſont extrêmement diviſées. Donc &c.

Cette teinture a les mêmes vertus que le Jalap. Depuis onc. ſ. juſqu'à onc. ij.

Réſine de Jalap.

Pour faire la Réſine, ont fait diſtiller cette teinture juſqu'au quart, ſur lequel on verſe de l'eau ; il ſe forme une liqueur blanche, qui diſparoît peu à peu à meſure que les particules réſineuſes tombent au fond du vaiſſeau. Elles forment la réſine, quand on a verſé la liqueur par inclination, & qu'on a fait ſécher ce qui reſte. C'eſt de cette façon que ſe font toutes les réſines.

La liqueur blanchit, parce que les particules réſineuſes s'approchent & forment des molécules plus conſidérables propres à exciter cette ſenſation. Pourquoi ces particules groſſiſſent-elles ainſi, & tombent-elles enſuite au fond ? L'eſ-

prit de vin eſt extrêmement miſcible avec l'eau : ces molécules nageant dans un liquide qui n'eſt plus leur véritable diſſolvant, ne ſeront plus tenues ſéparées, tomberont les unes ſur les autres, & formeront par là peu à peu des molécules plus peſantes qu'un égal volume de liqueur, &c.

La réſine de Jalap agit plus fortement que la racine (auſſi l'ordonne-t-on à moindre doſe) parce que le Jalap n'agit que par ſes parties réſineuſes. Elles ne ſont pas des parties eſſentielles ou élémentaires du Jalap, puiſqu'on en tire d'autres principes ; elles ne ſont pas non plus des parties intégrantes, puiſqu'un morceau de réſine n'eſt pas totalement ſemblable au reſte de la racine. On peut donc appeller ces parties intégrantes ſecondaires.

Les réſines ne ſe diſſolvent que difficilement dans l'eſtomac, parce que ſes ſucs ne ſont pas aſſez forts (comme eſt l'eſprit de vin) pour les diſſoudre promptement. C'eſt pourquoi la réſine de Jalap agit principalement ſur les inteſtins, & même il faut du tems pour que ſes parties s'y diſſolvent. De-là vient qu'il ſemble quelquefois qu'el-

les ne produiſent rien, quand tout-à-coup il ſurvient des évacuations très-abondantes : tantôt l'évacuation ceſſe, & recommence enſuite ; ce qui vient de ce que les floccons de réſine les uns plus petits ſe développent plûtôt, les autres plus conſidérables ont beſoin de plus de tems pour ſe diſſoudre, & être en état d'agacer les fibres inteſtinales. Quelquefois on ſent des tranchées conſtantes au même endroit, parce que quelque molécule conſidérable s'attachant aux parois des inteſtins, arrêtée par quelque valvule, ne ceſſe de les irriter au même endroit juſqu'à ce qu'elle ſoit entierement fonduë. On l'ordonne pour purger plus puiſſamment qu'avec la racine, dans les mêmes cas, pour remplir les mêmes vuës, & pour briſer les glaires des inteſtins, &c. gr. x. de réſine répondent à xxx. gr. de racine. Doſe ordinaire depuis gr. iij. juſqu'à ix. dans quelque conſerve, &c.

Bayes de Geniévre.

La décoction des Bayes de Geniévre eſt un ſtomachique chaud, à forte doſe

c'eſt un diurétique chaud. On en fait bouillir une pincée dans deux ou trois verres d'eau. Elle eſt réſolutive pour des tumeurs froides, ſéreuſes, les œdémes, pour laver la teigne des petits enfans, &c. On l'employe un peu chaude.

Extrait de Geniévre.

Si l'on fait évaporer juſqu'à conſiſtance de miel une forte décoction de bayes de geniévre, on aura l'Extrait. Ou bien après la diſtillation de ces mêmes bayes, on met le marc à la preſſe, on paſſe la liqueur exprimée, qu'on fait évaporer juſqu'à conſiſtance d'Extrait.

C'eſt un diurétique chaud aſſez doux à la doſe de drag. ij ou iij. On ne s'en ſert pour l'ordinaire qu'en qualité de ſtomachique chaud, qui eſt très en uſage pour ceux qui ont l'eſtomac foible, depuis ſcrup. j. juſqu'à drag. j. ou drag. j. ſ.

Le Laudanum.

Les Turcs appellent *Maſtac* le ſuc qu'ils tirent par inciſion des têtes de

leurs pavots, ils le gardent pour eux, & ne nous envoient qu'une pâte faite de toute la plante, qui pourtant étant dépurée vaut leur Maſtic. On appelle cette pâte *Opium*, & l'opium dépuré eſt nommé *Laudanum* par les Auteurs. Il eſt réſineux & gommeux. Il faut donc tirer ces différentes ſubſtances par des menſtrues différens qui leur ſoient propres, leſquelles ſubſtances forment enſemble ce qu'il y a de médicamenteux; de ſorte que la réſineuſe ſeule tirée par l'eſprit de vin ne feroit pas bien, ni la gommeuſe extraite par le moyen de l'eau.

Pour donc en tirer la teinture, prenez telle quantité qu'il vous plaira; par exemple, demi livre d'opium coupé par morceaux; mettez-le dans un matras verſant par deſſus de l'eau-de-vie rectifiée juſqu'à l'éminence de trois ou quatre travers de doigt. Faites digérer au feu de ſable juſqu'à ce qu'elle ſoit bien teinte en noir. Ayant retiré cette teinture, verſez-y encore de la même eau-de vie que vous retirerez de même lorſqu'elle ſera chargée. Enſuite vous y verſerez de l'eau de pluye pour en tirer une autre teinture. Ayant mêlé

enſemble ces deux teintures, on les fait évaporer juſqu'à conſiſtance d'extrait. C'eſt le Laudanum opiate, ou ſolide.

On ſe ſert du Laudanum ainſi préparé ; cependant comme ſon uſage affadit l'eſtomac, donne des dégoûts, cauſe des indigeſtions, &c. on en fait différentes préparations, & chaque Médecin qui poſſéde la matiere médicale peut en faire ſelon ſes vues ; mais on ſe ſert ordinairement du Laudanum liquide de Sydenham, qui ſe fait ainſi.

Prenez du vin de Canarie, ou du muſcat de Frontignan, qui eſt auſſi bon, onc. xvj. d'opium onc. ij. de ſafran oriental, onc. j. Mais parce qu'on reconnoît que cette doſe eſt trop forte, qu'elle échauffe trop, on n'en met que onc. ſ. de géroſle & de la canelle ăă drag j. Mettez en digeſtion pendant vingt-quatre heures au bain Marie, decantez, filtrez : c'eſt le Laudanum liquide de Sydenham.

Les vertus générales & primitives du Laudanum ſont d'aſſoupir, & d'être diaphorétique, & même ſudorifique. Ses effets ſecondaires ſont de calmer les douleurs, parce que par l'aſſoupiſſe-

ment tout eſt relâché, engourdi, incapable de ſentiment ; de diminuer, d'arrêter les autres ſecrétions ; d'arrêter ou ſuſpendre les pertes, comme les vomiſſemens, les évacuations par les ſelles, &c. Pour expliquer ſon action, il ne faut que faire attention à ſes effets : le poulx en eſt augmenté, il devient plein, la chaleur eſt augmentée ſenſiblement, la diaphoreſe ou la ſueur ſuivent ; il faut donc conclure qu'il raréfie le ſang. Je ne vois pas d'autres effets ; je dois donc déduire de là l'aſſoupiſſement. Voici comment le ſang ainſi raréfié, & preſque ſur le champ, (dans un demi quart ou un quart d'heure je m'apperçois de cet effet) paſſera plus difficilement par les vaiſſeaux capillaires; &, comme les ſecrétoires en partent, la ſécrétion du fluide nerveux en ſera diminuée ; car il eſt certain que les ſécrétions ſont en raiſon du paſſage du ſang par les artéres capillaires ; d'ailleurs les ſécrétoires ſont gênés, comprimés, & leur calibre diminué par les vaiſſeaux ſanguins qui les environnent, & qui ſont comme dans un état d'engorgement. Donc, &c.

Cela eſt d'autant plus vrai que je

vois les autres sécrétions diminuées. Mais pourquoi la sécrétion de la peau est-elle augmentée ? Les vaisseaux sanguins dans la peau n'embrassent pas tant les glandes ; les capillaires & les sécrétoires qui en partent, n'y sont pas gênés, ni soutenus; ils sont moins capables par conséquent de se gorger : donc la matiere des sécrétions abondant dans le sang, parce qu'elle y est produite par l'action du Laudanum, & qu'elle ne peut pas s'échapper par les autres conduits, trouvant moins de résistance du côté de la peau, en sortira d'autant plus abondamment que les sécrétions sont entre elles en raison réciproque ; comme il est constant par les loix de ces mêmes sécrétions. Cette action du Laudanum dure six ou sept heures.

Il convient toutes les fois qu'il s'agit de faire dormir, de calmer des douleurs, d'arrêter des sécrétions trop abondantes : on le donne pourtant quelquefois pour rétablir des sécrétions diminuées ; mais il faut distinguer : Si la douleur, le spasme en est la cause ou les accompagne, comme il arrive quelquefois à l'égard des lochies, il les rétablit : hors de ce cas-là, il les dimi-

nueroit davantage. Pour arrêter les convulsions ; mais non pas celles qui viennent de l'arrêt du sang dans le cerveau, il augmenteroit l'engorgement. On ajoute du Laudanum, sur-tout le soir, aux potions sudorifiques dont l'effet en est beaucoup plus considérable.

Le reste étant égal, plus le malade est fort, plus il peut soûtenir l'action du Laudanum : de même plus il y a de la douleur, plus les évacuations sont copieuses, & plus on doit en augmenter la dose, pourvu que d'ailleurs les forces le permettent. La dose du solide est depuis gr. *ſ.* jusqu'à gr. *iſ.* Dose ordinaire gr. j. On ordonne plûtôt le liquide que l'opiate, sur-tout si l'on doit le continuer quelque tems, parce que celui-ci, comme nous avons dit, gâte l'estomac, ce que le liquide ne fait pas parce qu'il est mêle avec des stomachiques, & qu'il ne séjourne pas tant dans l'estomac. Vingt gouttes du liquide répondent a un gr. du solide. Les doses marquées ne sont que pour ceux qui n'y sont pas accoûtumés ; pour les autres, il faut s'informer de la dose qu'ils ont accoûtumé de prendre ; il y en a qui en prennent des doses extraordinai-

res, juſqu'à 30. 50. même 60. gr.

Cette doſe, toute conſidérable qu'elle eſt, n'eſt pas capable de les faire dormir, au contraire, ils la prennent pour être plus éveillés, plus diſpos d'eſprit & de corps, & pour pouvoir vaquer à leurs affaires. Autrement ils ſont abbattus, aſſoupis, hebêtés. C'eſt qu'à force d'uſer d'opium, le ſang peu à peu s'eſt briſé, s'eſt privé de ſa ſeroſité, il ne réſiſte plus aux vaiſſeaux, qui par-là ſont affaiſſés, relâchés, ralentis, & ainſi tout eſt dans la langueur, ces malades ſont inquiets, hébêtés, & cela les détermine a avoir recours au Laudanum pour leur donner des forces & de la gayeté.

Ainſi bien loin de les aſſoupir, il les éveille; parce qu'alors le ſang n'étant plus capable de cette raréfaction requiſe pour empêcher la ſécrétion du fluide nerveux, ce reméde ne le met en mouvement qu'autant qu'il faut pour tendre les vaiſſeaux affaiſſés, faire ſéparer le fluide nerveux, & l'envoyer vers toutes les parties du corps pour leur donner de la vigueur. La même choſe arrive aux buveurs de vin, qui (au contraire de ceux qui n'y ſont pas ac-

coûtumé, & qui par une petite dose en sont assoupis) ne sont jamais contens & bien éveillés, & n'ont l'esprit bien ouvert, que quand ils ont bû. Mais les uns & les autres périssent à la fin, soit par le dessèchement, soit par l'hydropisie, &c. Il faut cependant remarquer que le Laudanum est d'un grand secours dans la Médecine. Il nous aide à guérir les trois quarts des maladies, & sans son secours on seroit fort embarrassé.

Elixir de propriété de Paracelse.

Elixir est un mot Arabe qui signifie ferment. On appelle Elixir en général une teinture spiritueuse extrêmement chargée. On employe ordinairement, pour tirer ces teintures de l'esprit de vin, quelquefois pourtant on employe des esprits acides. Les matieres dont on tire ces teintures sont résineuses ou approchantes.

L'Elixir de propriété de Paracelse est une teinture de myrrhe, d'aloës, & de safran. Voici la maniere de le faire.

Prenez myrrh. aloes succott. ää. onc. ij. safran orient. onc. j. versez par-dessus

ſus de l'eſprit de vin à l'éminence de trois ou quatre travers de doigt : faites digérer pendant trois ou quatre jours, décantez la liqueur.

On y met encore quelquefois de l'eſprit de ſoufre ou de vitriol, avec cette proportion que ſur chaque livre d'eſprit de vin, on employe onc. *ſ.* d'acide : il s'appelle alors *Elixirium cum acido.* On le fait auſſi d'une autre façon : on met les matieres en digeſtion dans une partie d'huile de tartre par défaillance pendant deux ou trois jours, enſuite on ajoute deux parties d'eſprit de vin ; on fait digérer encore pendant douze heures, on décante l'eſprit de vin, on y en verſe encore à l'éminence de trois travers de doigt, on fait digérer, on décante, & enfin on y en met encore autant pour la troiſiéme fois. Enſuite on diſtille enſemble toutes ces teintures, on a un Elixir de conſiſtance d'huile d'amandes douces : on appelle celui-ci alkaliſé. On pourroit ſe ſervir de l'eau-de-vie rectifiée, mais il ne ſeroit pas ſi fort.

Pour connoître les vertus de cet Elixir, il ne faut que conſidérer la vertu des ingrédiens. La myrrhe eſt une ré-

fine, mais irréguliere, qui se dissout très-difficilement, dont les molécules sont fort fines, mais très-dures, en général atténuante, échauffante, animante, stomachique chaude, emménagogue. L'aloës est un purgatif de la troisiéme classe, mais des foibles; il échauffe beaucoup, quelquefois même il enflamme les hémorroïdes. Le safran est emménagogue, & stomachique chaud. Par-là & par l'expérience on regarde cet Elixir comme un excellent stomachique chaud. Il ranime l'estomac engourdi, relâché par un caractére de viscosité, ou d'aigres-visqueux; (car les aigres de l'estomac sont des aigres visqueux) La dose en qualité de stomachique est depuis goutt. vj. jusqu'à x. ou xv. Il est cordial pénétrant, l'action dure très-long-tems, elle échauffe le sang beaucoup plus long-tems que celle du Lilium qui agit plus promptement.

L'Elixir est emménanogue lorsque le flux utérin ne va pas à cause de l'engourdissement du sang, avec un caractére d'inaction, d'affaissement des vaisseaux: il produit cet effet en atténuant le sang. Il est aussi aristolochique, c'est-

à-dire, qu'il fait couler les lochies arrêtées par les mêmes cauſes. En tous ces derniers cas la doſe eſt depuis x. goutt. juſqu'à xxv. L'Elixir alkaliſé eſt plus pénétrant que les autres.

Le Benjoin.

Le Benjoin eſt une réſine qui ſort d'un grand arbre qui croît aux Indes. On nous l'apporte en maſſe. Quand on le caſſe il y paroît des grains blanchâtres comme de petits morceaux d'amandes briſées irréguliérement, qui ſont une réſine plus pure mêlée dans d'autres matieres auſſi réſineuſes. Il doit être un peu douçâtre, d'une odeur agréable même ſans brûler.

C'eſt un béchique fondant médiocre, dans les cas où la lymphe eſt groſſiere, épaiſſe, ſans caractére de phlogoſe, mais plûtôt avec un caractére de froid, comme dans certains catharres, aſthme humide; il eſt même déterſif pour certaines ſuppurations lymphatiques du poumon. On peut le prendre avec un peu de ſucre candi depuis gr. x. juſqu'à drag. *ſ.*

Fleurs de Benjoin.

On entend par fleurs en Chymie des parties intégrantes des végétaux, ou des minéraux, qui diviſées & renduës ainſi plus légéres par l'action du feu, ſont élevées par cette même force en forme de farine.

Pour avoir les fleurs du Benjoin on le met en poudre groſſiere dans un pot de terre couvert d'un cornet de papier ſur un feu doux. Les fleurs s'élévent, & s'attachent au cornet de papier. Il faut prendre garde de ne pas trop pouſſer le feu, parce que les parties huileuſes s'élevant rendroient les fleurs jaunâtres.

C'eſt un béchique plus fin que le Benjoin, plus actif; on le donne ſeulement dans les aſthmes humides avec beaucoup de lenteur, de relâchement; mais non pas dans les phthiſies, depuis gr. ij. juſqu'à viij. ou ix. dans un peu de conſerve de roſes, ou dans quelque liqueur.

Eau Vulnéraire ou d'Arquebuſade.

L'Eau vulnéraire eſt une Eau-de-vie

chargée des parties de plusieurs plantes dont la plûpart sont actives ; les autres douces ne servent qu'à modifier la force des premieres, & la mettre à un certain point. Elle se fait par la macération de ces plantes dans du vin blanc qu'on fait ensuite distiller.

Elle est résolutive pour les contusions, échymoses, playes faites par armes à feu, lesquelles par-là ont souffert des contusions dans le trajet du plomb, & qui en conséquence sont toujours sujettes plus que toute autre à la gangrêne ; c'est de-là qu'elle tire son nom. Pour les douleurs froides, rhumatisme froid, cas de mortification commençante, de parties ouvertes qui tendent à la gangrêne : pour des playes de ce caractére, les ulcéres, pour animer la suppuration & la vie. On applique sur les parties des compresses bien imbibées de cette eau.

La Corne de Cerf.

La Corne de Cerf est un petit diaphorétique doux pour la petite vérole, rougeole, maladies de la peau, fiévres malignes, lorsque dans ces mala-

dies le sang est épaissi, les solides engourdis, le poulx abbatu. On l'ordonne rapée en décoction qu'on fait prendre comme ptisanne. On met onc. ij. de rapure dans deux pots d'eau qu'on fait bouillir pendant six à sept heures. Il n'y a que les parties médullaires contenuës dans les tuyaux solides qui soient médicamenteuses, quoiqu'elles soient durcies. Cependant si la Corne de Cerf étoit extrêmement vieille, séche, elle n'auroit aucune vertu. On l'ordonne aussi en gelée, soit par nécessité, parce que le Malade refuse le bouillon, soit par indication. Ces gelées ont la vertu des chairs qu'on y a mises, & de la Corne de Cerf; elles font un petit diaphoretique fort doux, & en général elles échauffent moins que les bouillons simples.

Esprit, Huile & Sel volatil de Corne de Cerf.

On met de la Corne de Cerf rapée dans une cornue pour la faire distiller selon l'art. Le flegme vient le premier, qu'on rejette comme inutile,

l'esprit vient après, & ensuite l'huile & le sel qui s'attache aux parois du balon. On mêle ces matieres distillées, on les verse dans une cucurbite à long cou surmontée de son chapiteau aveugle, pour faire sublimer le sel à un petit feu.

Pour séparer l'huile d'avec l'esprit, versez ce qui reste dans la cucurbite, dans un entonnoir garni de papier gris, l'huile fétide restera & l'esprit passera.

Le flegme vient le premier dans la distillation, quoique le sel volatil soit plus léger, parce que les sels volatils ne se forment que par le feu. Avant donc que celui de corne de cerf soit produit, le flegme a le tems de s'élever tout seul; dès qu'il commence de se produire, il s'éleve avec l'eau, qui n'est pas encore toute distillée, ce qui forme l'esprit volatil. Dès qu'il n'y a presque plus de flegme, il vient avec l'huile, & comme celle-ci est plus pesante, elle tombe au fond du récipient, tandis que le sel s'attache aux parois.

Ces trois principes dans les animaux sont les mêmes, ils ont les mêmes vertus, & on les tire de la même façon des parties solides. Pour les fluides,

toute la différence qu'il y a dans l'opération, c'eſt qu'on en retire auparavant le flegme abondant, enſuite on procéde de même.

L'Eſprit volatil de corne de cerf eſt un flegme impregné de ſel alkali volatil & d'huile éthérée. Il a les mêmes vertus que les autres eſprits volatils, pour animer promptement le ſang, dans les cas d'affections ſoporeuſes, fiévres malignes où le mouvement du ſang eſt ralenti, non pas lorſque la douleur ou le ſpaſme cauſe ou accompagne ces maladies; pour les paſſions hyſtériques, la doſe eſt depuis x. gouttes juſqu'à xxx. dans une potion cordiale.

Le ſel volatil a les mêmes vertus que les eſprits alkalins. On fait flairer ces ſortes de ſels qui ébranlent vivement les nerfs de la membrane pituitaire, & parce qu'elle eſt fort près du cerveau, cette action lui eſt communiquée promptement & fortement, de façon que ſur le champ une plus grande quantité de fluide nerveux dont le mouvement étoit ſuſpendu ou ralenti, eſt déterminée au cœur, & cela parce que les voyes du fluide nerveux vers le cœur ſont plus frayées. Outre cela pluſieurs parties de

ces sels passant aussi tôt à travers les pores de la membrane pituitaire se mêlent dans le sang, & le mettent en mouvement. On le donne intérieurement pour produire le même effet depuis gr. iij. jusqu'à xv.

L'huile fétide Son action dure plus longs-tems, de-là elle convient mieux dans les attaques de la passion hystérique, parce qu'il faut du tems pour mettre le sang en mouvement. On la donne depuis goutt. iij. jusqu'à viij. avec une potion cordiale, lorsque la malade semble tomber en syncope, ou bien on la fait seulement flairer. On peut aussi s'en servir dans les affections soporeuses.

La corne de cerf préparée philosophiquement n'est que le *caput mortuum*; ou bien la corne de cerf calcinée. C'est un excellent absorbant pour les aigres de l'estomac, matieres piquantes tirant sur l'aigre, mais non pas lorsqu'elles sont fort tenaces, il ne feroit rien. Sa dose est depuis scrup. j. jusqu'à drag. j.

Sel volatil huileux.

Mêlez neuf parties de sel ammoniac avec trois parties de sel alkali fixe de tartre, & une partie d'huile de canelle,

mettez ce mélange dans une cucurbite de verre pour faire ſublimer le ſel volatil ſelon l'art.

Il a les mêmes vertus que les eſprits alkalis volatils ; cordial vif, il n'eſt pas ſi pénétrant que le ſel volatil ſimple. Dans la paſſion hyſtérique ſa doſe eſt depuis gr. iij. juſqu'à xij. ou xv. & on l'emploie pour ébranler le genre nerveux en le faiſant flairer.

Le Sel admirable de Glauber.

Mettez trois parties de ſel marin décrépité dans un creuſet, verſez deſſus une partie d'huile de vitriol, laiſſez évaporer l'eſprit de ſel, il ne reſte plus que l'acide vitriolique uni à la terre alkaline du ſel marin. Ce qui reſte après l'extraction de l'eſprit de ſel fait à la maniere de Glauber, c'eſt-à-dire, où l'on s'eſt ſervi de l'huile de vitriol, eſt entierement ſemblable.

Prenez donc l'un ou l'autre, faites calciner, pouſſez le feu juſqu'à ce que la matiere ſoit entierement en fuſion. Faites enſuite diſſoudre ce ſel dans l'eau bouillante, filtrez, évaporez juſqu'à pellicule, faites cryſtalliſer ; il ſe formera de beaux cryſtaux Ce ſel doit avoir

les propriétés suivantes. Mis dans du vinaigre, du vin, de la biere, ou dans l'eau, ces liqueurs se glacent aussi-tôt : mais celui qu'on fait ordinairement n'a pas cette qualité, parce qu'on ne l'a pas mis en fusion.

C'est un excellent apéritif principalement dans l'hydropisie, la cachexie, où la sérosité n'est pas bien mêlée avec le sang, & les vaisseaux sont relâchés. Glauber l'ordonnoit depuis drag. ij. jusqu'à onc. j. mais on n'ordonne celui d'aprésent que depuis scrup. j. jusqu'à drag. j. *ſ.* parce qu'on ne l'a pas mis en fusion, & qu'il y est resté beaucoup d'acide vitriolique qui le rend âcre; on doit même avoir beaucoup de ménagement sur son usage, parce que les uns le calcinent plus, les autres moins, & cela change beaucoup sa force. En ayant donné seulement gr. xx. bien indiqués, je mis le malade en feu. Par la même raison on doit être bien circonspect dans l'administration de beaucoup d'autres remédes chymiques dont la force varie selon la façon de les faire des Artistes. On le donne dans des bouillons apéritifs, ou du bouillon simple.

Syrop émétique de Glauber.

Prenez fleurs d'antimoine onc. j. crême de tartre onc ij. sucre candi onc. vj. pulvérisez & mêlez ensemble ces trois matieres, mettez-les dans un matras, versez dessus de l'eau de pluye liv. ij. adaptez un vaisseau de rencontre, & faites-les bouillir pendant douze heures, vous retirerez une teinture rouge, que vous filtrerez toute chaude. Mettez-la dans un alembic, & faites-en distiller l'humidité jusqu'à consistance de miel. Mettez votre matiere dans une cucurbite, & versez dessus de l'esprit de vin liv. j. faites-la digérer au feu de sable pendant sept ou huit heures, ou plus, vous aurez une teinture rouge que vous séparerez, filtrerez, & ferez distiller dans un alembic de verre jusqu'à consistance de syrop. C'est le syrop émétique, ou *extractum vomitivum* de Glauber.

C'est un vomitif fort doux, on n'a qu'à considérer sa composition : la crême de tartre adoucit la vertu émétique de l'antimoine, le sucre candi est aussi adoucissant. C'est un vomitif assuré, au lieu que les autres manquent sou-

vent. Il eſt vrai que celui-ci peut manquer, mais très-rarement. Il convient dans les cas où il ne faut pas tant piquer, comme dans les enfans, les vieillards, dans les oppreſſions de poitrine, les corps délicats ſoit par leur tempérament, ſoit à raiſon de la maladie; quatre gouttes répondent à un grain de tartre émétique. Il agit plus doucement, & le tartre ſtibié, quoique donné à moindre doſe que celle qui répond à la doſe du ſyrop, piqueroit davantage ſans produire pourtant le même effet. Par exemple un grain de tartre échaufferoit plus que ſix ou ſept gouttes de ſyrop. La doſe eſt depuis goutt. iv. juſqu'à xxx. pour les petits enfans depuis goutt. j. ij. iij. ou iv. &c. dans un peu d'eau ou quelque liqueur convenable. Il eſt très en uſage. Il devient purgatif mêlé avec les purgatifs, il les aiguiſe, & les rend plus efficaces, ce qui eſt commun aux autres émétiques.

Kermès minéral.

Prenez d'antimoine concaſſé en petits morceaux liv. iv. de liqueur alkaeſt, qui eſt la liqueur de nitre fixe liv. j.

d'eau commune liv. viij. Faites bouillir le tout pendant deux heures : il se fera une teinture rouge. Vous la décanterez & filtrerez, vous la laisserez reposer, & il se précipitera une poudre rouge : vous décanterez la liqueur, vous mettrez la poudre sur un filtre, versant dessus de l'eau chaude, pour la rendre insipide, vous la sécherez : Vous la mettrez dans une écuelle y faisant brûler de l'esprit de vin deux ou trois fois. C'est le Kermès minéral, ou poudre d'or des Chartreux, ou soufre d'antimoine.

Par l'opération on voit qu'il ne différe pas du soufre doré d'antimoine, mais il n'est pas si émétique. Les alkalis & le feu ont divisé extrêmement les parties régulines qui restent avec le soufre, qui étant de même bien divisé devient rouge. L'Esprit de vin qu'on brûle dessus fait le même effet : il se forme par là un émétique fort doux. Ses effets varient beaucoup, non-seulement par rapport aux doses différentes auxquelles on le donne, mais encore par rapport aux dispositions des malades. Ainsi quoiqu'on l'ait donné à la dose qui convient pour faire vo-

mir, s'il n'y a pas des matieres dans l'eſtomac, il devient purgatif, & s'il n'y en a pas en aſſez grande quantité ou point du tout dans les inteſtins, il paſſe dans le ſang & devient diaphorétique. Cela doit s'entendre de preſque tous les émétiques ; mais celui-ci eſt plus variable. A grande doſe, vomitif ; à médiocre, purgatif ; à petite doſe, diaphorétique ; à plus petite, il ne fait que diviſer le ſang. Depuis gr. iij. juſqu'à vj. vomitif ordinairement : depuis gr. ij. juſqu'à iv. purgatif : deux ou trois gr. font ſuer : un gr. de quatre en quatre heures, ou demi gr. de deux en deux heures ne fait rien de ſenſible, mais il diviſe le ſang ; de cette maniere il convient dans la ſquinancie, la péripneumonie, où il faut rendre le ſang fluide ſans le mettre trop en mouvement : on en donne un gr. de quatre en quatre heures, trois ou quatre fois dans la journée, continuant deux ou trois jours, il guérit ces maladies. Dans toutes les inflammations, ſi elles n'étoient entretenuës par de mauvais ſucs des inteſtins, il ne faudroit que rendre au ſang ſa fluidité naturelle ; mais le plus ſouvent il faut évacuer ces matieres, après quoi

le kermès fait très-bien dans les maladies proposées. Il est assez en vogue à Paris comme évacuant, il réussit souvent; mais dans ce Païs, à cause des tempérammens faciles à prendre feu & plus âcres, il ne réussit pas ordinairement; ainsi on ne l'ordonne pas comme évacuant; mais je suis fort dans le goût de le donner comme atténuant, m'en trouvant fort bien dans les cas marqués.

Le Lilium de Paracelse.

Prenez liv. j. de pointes de clouds de fer à cheval; mettez-les dans un creuset sur un fourneau, poussez le feu jusqu'à ce qu'ils soient bien rouges, ajoutez alors liv. ij. d'antimoine d'Hongrie, couvrez le creuset & poussez le feu jusqu'à ce que la matiere soit fonduë, jettez-la dans un mortier graissé, laissez-la refroidir, & séparez-en les scories.

Prenez le susdit régule, mettez-le en poudre, mêlez avec onc. ij. de tartre crud. onc. iv. de sel de nitre. Faites rougir un creuset, jettez-y cuillerée à cuillerée toute la susdite poudre, observant à chaque fois de boucher le creuset

& de ne pas mettre la seconde cuillerée que la premiere ne soit fonduë, & continuez de la même maniere jusqu'à la fin de la poudre. Le tout étant bien fondu, jettez le dans un mortier pour séparer le régule comme dessus.

Prenez des rosettes de cuivre liv. *ſ.* mettez-les dans un creuset pour les faire bien rougir, jettez y alors du susdit régule en poudre une livre, couvrez-le creuset, poussez le feu jusqu'à ce que le tout soit en fusion. Jettez la matiere dans un mortier comme dessus.

Prenez du régule violet liv. j. du nitre liv. iij. des charbons éteints drag. iij. pilez & mêlez le tout ensemble. Faites rougir un creuset dans lequel vous aurez mis un petit charbon éteint & vous y mettrez une cuillerée de la susdite poudre, vous couvrirez le creuset pour laisser passer la détonation & la fumée, continuez de même jusqu'à ce que vous ayez employé toute la poudre. Lorsque le tout sera bien fondu & clair, vous le jetterez dans un mortier comme dessus pour avoir le régule, que vous mettrez en poudre dans un matras, versant dessus deux pots d'esprit de vin. Vous le placerez sur un feu de sable, ou sur

le four d'un Boulanger pendant quinze jours, le remuant de tems en tems, après quoi vous filtrerez la liqueur.

C'eſt un cordial très-vif, agiſſant à l'inſtant, mais dont l'action ne dure pas long-tems : il diviſe, attenuë le ſang, & le met en mouvement. Les cordiaux dont les particules fines ſont enveloppées dans de l'huile, agiſſent plus long tems, parce qu'il faut qu'elles ſe développent ; ce n'eſt pas de même de celui-ci, parce que ſes parties ſont dégagées de toute autre matiére.

Il faut bannir les préjugés qu'on a à l'égard du Lilium. La plûpart des Médecins croyent qu'il échauffe trop, & qu'il laiſſe des impreſſions, mais cela eſt abſolument faux, je me ſuis toujours apperçu du contraire, & un cas qui m'eſt arrivé le confirme encore mieux : je fus obligé d'en donner demi once dans l'eſpace d'une heure. Je voyois que le malade alloit périr par une cauſe épaiſſiſſante qu'il avoit priſe, ce qui m'obligea à le donner à ſi haute doſe. Je m'attendois de trouver le lendemain mon malade fort échauffé & je m'étois propoſé de lui faire prendre des émul-

sions, de l'eau de poulet, &c. mais je le trouvai aussi tranquille que s'il n'eût rien pris. Il revint en santé, & il ne sentit dans la suite aucune chaleur, ni soif, en un mot rien; ce qui me parut étrange. Sur quoi il faut remarquer que quand le danger presse, il vaut mieux donner un peu trop de cordiaux que de n'en pas donner assez, on est toujours à tems quand le malade est rétabli & qu'il se sent échauffé, de le rafraîchir par des eaux de poulet, des juleps, des émulsions, &c. au lieu que si l'on n'en donnoit pas assez le malade périroit; mais il faut que le danger de la mort soit pressant.

Autre préjugé : comme on le donne ordinairement pour soutenir un malade, & pour prolonger ses jours quand on n'en attend plus rien, ceux qui ne sont pas de l'Art croyent que toutes les fois qu'on le donne le malade est désespéré. Il est vrai qu'on le donne dans ce dernier cas, mais on ne laisse pas de l'ordonner, & il le faut, toutes les fois que les cordiaux vifs sont indiqués, sur-tout quand le danger presse, quand il faut vîte ranimer un sang épaissi, dans des syncopes, des affections so-

poreuſes. On le donne dans quelque liqueur, comme du vin, de l'eau de fleurs d'oranges, ou dans quelque potion cordiale qu'on fait prendre par cuillerée, ou tout à la fois ſi le cas preſſe. On ne le donne pas ſeul, il paſſeroit tout de ſuite par les pores de bouche. Je puis aſſurer qu'il ne laiſſe pas tant de chaleur qu'un verre de vin. Il eſt vrai qu'il agit plus fort, l'effet eſt plus conſidérable tout à la fois, mais l'action ceſſe bien-tôt, & tout-à-fait. La doſe en eſt depuis dix gouttes juſqu'à cent. Doſe ordinaire xx. xxx. ou xl. gouttes. Dans des cas extraordinaires, les doſes auſſi en peuvent être extraordinaires.

Le Mercure.

Le mercure eſt une ſubſtance métallique, de couleur d'argent, fluide & fort peſante.

Il eſt d'un grand uſage en Médecine & dans les autres Arts. Il tuë les vers en ce qu'il s'inſinuë dans la maſſe des humeurs de ces animaux, il les diviſe, les diſſout, les agite, rompt les vaiſſeaux, &c. Mais ſon plus grand uſage

en Médecine eſt contre la vérole ; c'eſt le ſpécifique le mieux marqué, ou, pour mieux dire, le ſeul ſpécifique que la Médecine connoiſſe. Les autres remédes qu'on appelle ſpécifiques pour pluſieurs maladies, manquent ſouvent, au lieu que le mercure ne manque jamais pour la vérole, *ſaltem ex parte ſuâ.*

Berengarius, né à Carpi Ville du Modenois, Médecin de la même Ville & Profeſſeur à Bologne, découvrit par analogiſme la vertu antivénérienne du mercure. Il fut appellé à l'Armée de Charles VIII. qui aſſiégeoit Naples, elle y périt preſque toute par la vérole, qui ſe déclaroit pour lors principalement par une groſſe galle maligne, de groſſes puſtules. Or ce Médecin ſçavoit que le mercure guériſſoit les galles, les dartres, & autres maladies de la peau : en conſéquence il employa le mercure, voyant qu'il s'étoit déja ſervi en vain de tous les autres remédes. Il y réuſſit ; mais il en périſſoit pluſieurs, parce qu'on ne l'employoit pas avec les mêmes précautions qu'on a depuis inventées peu-à-peu. Cependant il inventa la préparation du Mercure qui eſt la même dont

on se sert à présent, c'est pourquoi on l'appelle onguent Napolitain.

La vérole n'est autre chose qu'une concrétion lymphatique ; c'est-à-dire, que la lymphe est épaissie, soit celle qui roule avec le sang, soit celle qui en est déja séparée dans les vaisseaux lymphatiques. Mais il y a différentes espèces de concrétions lymphatiques. Autre est l'épaississement de la lymphe dans les scorbutiques, autre dans les scrophuleux, autre dans les cachectiques. Ici elle n'est pas épaissie dans sa totalité ; tous les vérolés ne sont pas sujets aux mêmes maladies de la lymphe. Cet épaississement consiste en de petites concrétions fort dures & fort fines qui nagent dans la masse générale de la lymphe, & qui obstruent les plus petits vaisseaux. 1°. Les molécules sont très-fines en ce qu'elles se trouvent dans les vaisseaux nourriciers, dans la substance des os & des nerfs, & dans les plus petits lymphatiques. Elles ont été formées dans ces vaisseaux, ou bien elles ont pû aller jusqu'à eux. 2°. Elles sont très-dures en ce qu'il n'y a que le mercure qui puisse les résoudre, les atténuants, les sudorifiques les plus forts

n'ont aucun pouvoir ſur elles. Si l'on demande comment ſe forment ces concrétions : Je répons, c'eſt le virus qui les forme. Mais comment encore ? D'autres diſent que c'eſt un acide fixe qui coagule ; mais c'eſt dire que c'eſt quelque choſe d'épaiſſiſſant, de façon qu'ils n'en ſçavent pas plus que ceux qui s'en tiennent au premier.

Ce virus n'attaque pas la partie rouge du ſang, & ſi dans la ſuite il paroît des maladies qui dépendent du ſang, & qu'il acquiére lui-même quelque mauvais caractere, tout cela vient en conſéquence des changemens qui ſont ſurvenus à la lymphe, & de ſes maladies, ſans que le ſang ait été infecté par le virus. 1°. Dans un homme qui a la vérole bien marquée, & qui ſe porte bien d'ailleurs, le ſang conſerve ſes bonnes qualités, point de maladies de celles qui dépendent du vice du ſang, du moins de la part du virus ; de ſorte qu'il n'y eſt pas plus ſujet qu'avant qu'il eût la vérole, ou que ceux qui ne l'ont point. 2°. S'il lui arrive quelque maladie ſanguine par d'autres cauſes, elle ſe guérit par des remédes appropriés à ces maladies, il ſeroit même

dangereux d'employer les antivénériens.

Le mercure, comme nous avons dit, eſt le ſpécifique pour guérir la vérole quelle qu'elle ſoit. Il eſt vrai que quand elle eſt tendre, comme dans certaines chaude-piſſes, la décoction des plantes anti-vénériennes peut l'emporter, mais quelquefois elle ne fait qu'en pallier les ſymptômes. Le mercure eſt le ſeul ſpécifique, parce qu'il n'y a point de corps dans la nature qui ait tout enſemble les qualités qu'il a. 1°. C'eſt le corps le plus peſant après l'or. Il peut par-là recevoir d'autant plus de force de mouvement reſpectivement aux autres corps, qu'il a plus de matiere qu'eux ſous une même maſſe, ou bien, (ce qui eſt la même choſe) qu'il a plus de peſanteur. 2°. Il n'y a point de corps qui dans ſa fluidité ait des parties de la même gravité ſpécifique auſſi petites, auſſi déliées. Il peut donc par la fineſſe de ces parties s'inſinuer dans les plus petits vaiſſeaux de notre corps; par le mouvement qu'il a reçu proportionné à ſa peſanteur, il peut détruire les concrétions véroliques de la lymphe, & par-là emporter la vérole. Car, comme nous avons dit, la

lavérole ne consiste qu'en des concrétions lymphatiques très-petites & très-dures qui se trouvent dans les plus petits vaisseaux de toutes les parties de notre corps. On en trouve dans la peau, les chairs, les visceres, les os, les nerfs. Les excroissances font voir qu'elles sont dans les vaisseaux nourriciers ; les éxostoses, qu'elles se trouvent dans les petits vaisseaux qui entrent dans la composition des os ; il s'en trouve dans les nerfs, ce qui est prouvé par la paralysie vérolique. Il ne faut donc qu'emporter ces obstructions pour guérir la vérole. C'est ce que fait le mercure. Tout autre corps qui auroit les qualités susdites du mercure la détruiroit de même. Si par exemple on pouvoit donner à l'or la fluidité du mercure, des parties aussi dégagées l'en porteroient encore plus facilement, étant plus pesantes que celles du mercure ; mais quand on le dissout, il devient un composé d'or & de son menstruë, d'où il résulte des qualités bien différentes. On ne peut point avoir de corps qui, étant tout pur, ait tout à la fois les mêmes qualités que le mercure.

Le mercure pris par la bouche ne peut

détruire les concrétions véroliques de quelque maniere qu'on le prépare ; car outre qu'il ne passe qu'en partie par les veines lactées, & que le reste se rend par le fondement, il ne peut, entraîné par le sang dans les gros vaisseaux, se porter jusques dans les plus petits, où se trouvent les concrétions véroliques, puisqu'il doit passer par les voyes les plus faciles, les plus ouvertes, qui sont celles que suit le sang. Mais on l'employe par les frictions. Alors il commence par s'insinuer par de très-petits vaisseaux, ou, pour mieux dire, par les pores qui se trouvent à l'habitude du corps. Par là il se sépare en particules très fines, il n'est plus ramassé en gouttelettes ; dans son chemin il agit ; de-là il se mêle dans le sang, mais bien plus intimement & sans se réunir en gouttelettes, ayant été bien divisé par les mêmes puissances qui travaillent, qui dissolvent nos humeurs, & avec la même méchanique. Il enfilera donc les vaisseaux sécrétoires de toutes les sortes ; &, comme il s'insinue beaucoup dans les lymphatiques, il ira par son action détruire, briser, fondre la lymphe épaissie dans ses plus petits vaisseaux.

Pour employer le mercure en frictions, il faut qu'il soit purifié de ses parties étrangeres. On l'appelle mercure revivifié du cinabre. On l'éteint avec de la terébenthine, c'est-à-dire qu'il en est absorbé, & on ramollit encore cette masse avec de la graisse pour en former une pomade; par exemple prenez mercure révivifié du cinabre onc. iv. térébenthine drag. iij. sain doux. onc. viij. f. ung. s. a.

Le procédé qu'on tient dans le traitement de la vérole, varie toujours selon les différens sujets. Voici ce qu'il y a de général. Il faut préparer le malade, & cela consiste 1°. à désemplir les vaisseaux par la saignée; parce que le mercure doit beaucoup raréfier le sang: il faut donc lui préparer un espace, pour qu'on ne risque pas de causer des inflammations, ou d'autres désordres. 2°. On le purge ensuite, parce qu'on doit mettre en usage des bains & d'autres adoucissants, & qu'il faut, pour qu'ils réussissent, que les premieres voyes soient nettes. 3°. Après la purgation, on l'humecte, on l'adoucit par des bains, des adoucissants, quand même il ne seroit ni sec ni acrimonieux, mais il n'y

a rien de si humectant que les bains domestiques, rien qui donne si bien la détrempe au sang, qui lui fournisse tant de parties aqueuses, humectantes; ce sont comme une infinité de ruisseaux qui coulent dans le sang, & qui lui donnent la détrempe. Une quantité de tisane humectante infiniment plus considérable que la quantité d'eau qui entre par la peau, ne le détremperoit pas si bien. L'eau que l'on prend par la bouche n'étant pas homogene au sang se mêle difficilement avec lui dans les vaisseaux sanguins, parce qu'elle y arrive comme tout à la fois; & la quantité du sang qui s'y trouve & qu'il faut pénétrer, & sa viscosité qui fait résistance, & qui est proportionnée à sa quantité, sont autant d'obstacles à sa miscibilité avec le sang; de sorte qu'elle parcourt les voyes de la circulation à la surface du sang, & parvient aux reins où elle s'en sépare sans avoir eû, pour ainsi dire, le tems de se mêler avec lui. Mais, par la raison des contraires, l'eau qui entre par les pores de la peau, étant divisée comme en une infinité de filets très-fins qui passent par de très-petits vaisseaux dans de plus grands, s'insinue

d'autant plus aiſément dans le tiſſu des humeurs, que dans les plus petits vaiſſeaux elles ſe trouvent beaucoup mieux diviſées, attenuées, & en fort petite quantité. Les parties aqueuſes qui par là ſe mêlent plus intimement avec les humeurs, les détrempent davantage, les rendent plus douces, plus fluides, & les ſolides plus fléxibles, plus ſouples, afin que tout puiſſe mieux prêter, mieux céder au mouvement & à l'action du mercure, & que les liqueurs ne ſoient pas ſi capables de prendre feu, de ſe deſſécher, & d'acquérir tant d'acrimonie; car il eſt certain que le meilleur ſang eſt rendu âcre par l'agitation, le mouvement, le trouble, que le mercure excite dans le corps.

Après quelque tems de préparation, on ſaigne encore le malade, parce que devant donner dans deux ou trois jours le mercure, il faut déſemplir les vaiſſeaux pour ménager plus d'eſpace au ſang qui va être rarefié, & fortement agité. On purge encore pour nettoyer les premieres voyes, afin qu'il n'y ait rien qui puiſſe déranger les digeſtions, trop faciles d'ailleurs à ſe déranger par le bouleverſement des humeurs quecau-

ſe le mercure, ce qui ne manqueroit pas d'arriver ſi les premieres voyes n'étoient pas bien nettes, & qu'il y eût des cauſes antécédentes de mauvaiſes digeſtions, & occaſionneroit de grands ravages ; car la fievre ſurviendroit, il faudroit ſuſpendre les frictions, & même ce ſeroit un obſtacle à la curation de la maladie ; car le ſang étant ainſi dans un grand bouleverſement, ſe diſtribuant inégalement, les ſécrétions par-là étant arrêtées, ou diminuées, & inégales, le mercure ne ſe porteroit pas par tout dans les plus petits vaiſſeaux, ou il s'y porteroit inégalement, &c.

Pendant la préparation on nourrit le malade avec du boüilli, du rôti, point de ragoût, il boit de l'eau avec tant ſoit peu de vin.

Après cette préparation on procéde aux frictions. Il n'y a point de régle ſure pour la quantité de mercure qu'il faut employer pour guérir la vérole. Tel qui paroît en pouvoir ſupporter beaucoup par ſon tempérament robuſte, ne peut pourtant en ſupporter que très-peu ; au contraire un autre qui eſt d'un tempérament foible, en ſupporte quelquefois beaucoup plus. Il eſt pourtant néceſſai-

re de faire attention au tempérament, & aux autres circonſtances, pour commencer de donner les frictions. Pour ne rien hazarder il faut au commencement donner de légeres frictions, & emploïer peu d'onguent à la fois, & garder un, deux ou trois jours d'intervalle entre chaque friction, pourvû qu'alors on les continuë plus long tems, afin qu'il entre dans le corps une quantité de mercure ſuffiſante pour emporter le virus.

Car il faut éviter deux inconvéniens contraires : 1°. Si l'on employoit trop de mercure tout à la fois, ou qu'on preſſât trop les frictions, en un mot ſi l'on jettoit en peu de tems trop de mercure dans le ſang, l'on mettroit le malade en feu : la fievre, les inflammations de la gorge, la ſalivation abondante, la ſueur, la diarrhée abondante ſurviendroient ; il faudroit ôter le malade des linges, ou le voir périr, ou l'un & l'autre; ſans compter que, quand il ne périroit pas, cela nuit à la curation de la vérole par les raiſons que nous avons déja dites. Il faut donc ne lui en donner qu'une petite quantité à la fois, mais continuer les frictions pendant un tems ſuffiſant pour qu'il entre aſſez de mercure. Car il n'agit pas

moins quoiqu'il n'entre dans le corps qu'en petite quantité à la fois, pourvû qu'on soutienne son action en en ajoutant de tems en tems; il ne se détruit point dans le corps, & tant qu'il y est présent il agit. Si l'on s'écartoit de cette régle, & qu'on craignît la quantité absolue du mercure, l'on tomberoit dans un autre inconvénient. En effet si les frictions étoient trop légéres, & trop peu continuées, en un mot, qu'on ne donnât pas assez de mercure, l'on risqueroit de ne point emporter la vérole : c'est ce qui arrive très souvent à ceux qui par crainte, ou pour ménager le malade, donnent de si légeres frictions que le malade ne souffre aucune incommodité, pas plus que s'il ne faisoit point de remède.

Il faut donc marcher entre ces deux inconvéniens, sans tomber dans l'un ni dans l'autre; & c'est là la seule régle qui peut nous guider dans le traitement de la vérole, sçavoir qu'il faut que le malade souffre un peu, c'est-a-dire qu'il faut voir des effets du mercure, comme quelque peu de salivation, ou une moiteur à la peau, ou une légere diarrhée, (quoique ce symptôme soit or-

dinairement très-facheux) ou les urines augmentées. De tout cela la salivation vaut le mieux, & c'est d'ailleurs l'évacuation la plus ordinaire. Il ne faut pourtant pas que le malade soit réduit aux abois par des salivations fortes, des gonflemens extraordinaires des glandes salivaires, de la langue, qui le mettent à deux doigts de la mort, comme on faisoit anciennement ; il suffit qu'on voye des effets du mercure, qui se montrent par les signes susdits.

Ces évacuations ne sont pas la cause de la destruction du virus, elles ne l'entraînent pas avec elles. Un malade pourroit n'en avoir point, & néanmoins être guéri, puisqu'il ne faut, pour guérir la vérole, que détruire les concrétions lymphatiques, donner à la lymphe sa fluidité naturelle pour qu'elle circule librement. Mais comme on ne peut être sûr de cet effet que par des signes qui paroissent, il est bon de voir de ces effets manifestes; car les symptômes véroliques pourroient disparoître & revenir quelque tems, quelques années après. Ces évacuations ne sont donc que des marques que le mercure a données qu'il agit ; & par là elles indiquent seulement

l'action du mercure qui détruit le virus.

Que si la salivation étoit trop abondante, ce qui fait craindre des inflammations à la bouche, au gosier, capables de tuer le malade, on suspend les frictions, jusqu'à ce que ces symptômes ayent disparu. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que quelquefois à la quatriéme ou cinquiéme friction, il survient une salivation abondante, la bouche, le gosier s'enflamment, on suspend les frictions, on laisse passer ces symptômes; ensuite, quoique l'on employe le mercure en grande quantité tout à la fois, il ne survient plus aucun symptôme fâcheux; c'est que le sang a été dissous, divisé au point qu'il n'est plus capable de se rarefier assez pour les produire de nouveau.

Il y a des gens qui disent que le virus vérolique sort avec la salive, quand elle est tres puante; ce qui fait qu'ils prennent ce caractére de la salive, & le donnent, pour une bonne marque Mais qu'on passe un homme bien sain par les frictions, il donnera une salive puante; parce que la salive poussée dans les glandes de la bouche en grande quantité les

distend, s'y ramasse en abondance, & y demeure quelque tems : de-là vient sa puanteur ; car la salive est l'humeur qui se corrompt, & qui sent le plus, & le plûtôt mauvais, si elle est en repos dans un lieu un peu chaud. D'ailleurs, comme nous avons dit, il n'est pas question d'évacuer aucun virus, il suffit qu'on rende à la lymphe sa fluidité naturelle ; sans salivation la vérole peut être emportée.

La raison pourquoi l'évacuation se fait plûtôt par la salivation, & qu'elle est si abondante dans le traitement de la vérole, tandis que les autres excrétions sont comme abolies, c'est que les liqueurs par l'action du mercure sont dans un grand bouleversement, de grandes agitations, elles sont dissoutes, elles se portent vers les voyes les plus faciles, qui sont les voyes salivaires. L'humeur qui vient les dilate aussi-tôt davantage ; elles sont alors encore plus faciles à laisser passer celle qui suit, & ainsi successivement les humeurs, trouvant toujours moins de résistance de ce côté, s'y portent en plus grande quantité.

Pendant le traitement, le malade ne mange point de chairs : elles ne se digé-

reroient que difficilement ; & cela joint avec l'état du malade, exciteroit sans doute de mauvaises digestions, qui seroient funestes. D'ailleurs les chairs & leurs bouillons fournissent un suc qui anime fort le sang, ce qu'on ne demande pas On lui fait boire d'une tisane rafraîchissante, ordinairement d'orge, ou de l'eau pure, bannissant entierement le vin. On le nourrit avec de la panade, de la soûpe, des œufs frais: on lui fait prendre du lait une fois par jour, même plus; mais il faut bien prendre garde de n'en pas abuser, comme font quelques-uns; cela nuit, empêche même la guérison radicale de la vérole, parce qu'il engourdit trop le sang, qui par là ne peut pas être assez agité, & cela empêche l'action du mercure ; car il faut que les humeurs soient agitées, qu'il y ait du mouvement augmenté, enfin que le mercure soit poussé avec une certaine force pour pouvoir détruire les concrétions.

Il faut remarquer par rapport à l'administration des frictions, qu'il faut avoir plûtôt égard à l'étenduë de la partie que l'on frotte, qu'à la quantité de mercure que l'on employe ; car la quantité qui entre dans le corps est d'autant

plus considérable que l'étenduë de la partie est plus grande, parce qu'il entre par une plus grande quantité de pores. Il entre mêlé avec la graisse & la térébenthine : ce n'est que dans les vaisseaux qu'il se dégage de ces corps : la graisse est bientôt fonduë aussi bien que la térébenthine ; il se trouve à nud & en très-petites molécules séparées les unes des autres, qui peuvent ainsi s'insinuer très-aisément dans les plus petits vaisseaux, & sapper les concrétions à plein, les emporter, & les briser par leur force, qui est d'autant plus grande qu'elles ont plus de pesanteur.

Il faut remarquer encore que je me suis servi des pilules mercurielles pour guérir un ictere vérolique bien marqué de sept à huit ans, qui fut guéri en deux ou trois jours par l'usage de ces pilules ; mais ce sont des cas particuliers, qui ne doivent pas servir de régle contre ce que l'expérience fait voir tous les jours.

Pour se servir du mercure contre les vers, on ne le donne pas tout crud, il passe trop vîte, il ne demeure pas plus d'un quart d'heure ou demi heure dans les premieres voyes ; mais on éteint par exemple une partie de mercure avec deux parties de sucre.

Prenez mercure crud révivifié du cinabre drag. j. ſucre fin drag. ij. broyez le tout dans un mortier de verre juſqu'à ce qu'il ſoit éteint. On peut, pour qu'il s'éteigne mieux, y ajouter ſix ou ſept gouttes d'huile d'amandes douces. On donne cette poudre depuis grains viij. juſqu'à xx. ou xxv. On donne auſſi dans les mêmes cas les autres préparations de mercure, comme le mercure doux, l'éthiops minéral, la panacée. Autrefois on faiſoit une eau mercurielle en ſuſpendant un nouet de mercure dans de l'eau ; mais il eſt certain que cette eau n'a aucune vertu du mercure. L'eau ne ſçauroit le diſſoudre, ni le tenir ſuſpendu, il eſt trop peſant.

Le mercure en général eſt un atténuant pour la lymphe épaiſſie, mais pour s'en ſervir il ne faut pas qu'il y ait de l'acrimonie. Pour fondre des loupes, des glandes, on l'amalgame avec des lames de plomb qu'on applique ſur la tumeur.

Réduction du Mercure en Cinabre.

Faites tomber goutte à goutte à travers le chamois trois parties de mercure ſur

une partie de ſouffre fondu en remuant avec une ſpatule pour éteindre le mercure. Faites ſublimer le mélange dans des vaiſſeaux à feu gradué. C'eſt le cinabre.

Révivification du Mercure.

Prenez une partie de cinabre pulvériſé, que vous mêlerez éxactement avec trois parties de chaux éteinte à l'air. Mettez le mélange dans une cornuë au fourneau de reverbere ; adaptez y un récipient rempli d'eau ; donnez un feu lent juſqu'à ce qu'il ſorte des nuages blancs, pouſſez alors le feu juſqu'à rougir la matiere. Le mercure paſſe dans le récipient : on le lave pluſieurs fois juſqu'à ce que l'eau ſoit claire.

Le mercure ainſi revivifié eſt très-pur. Lorſqu'il s'eſt ſublimé en cinabre, les parties étrangeres ſont reſtées au fond du vaiſſeau, il n'y a eu que le mercure & le ſoufre qui ſe ſoient élevés. Les parties du ſoufre s'uniſſent intimement au mercure, ainſi il ne ſe diſſipe pas par le feu comme quand on l'y expoſe tout ſeul, mais le ſoufre le retient toujours, & ſe ſublime avec lui. Les aiguilles qui paroiſſent au cinabre

viennent de l'arrangement des parties ; & la rougeur, du soufre raréfié. Pour séparer le mercure d'avec le soufre, il faut un interméde qui ait plus d'affinité avec ce dernier. La chaux en fournit un par son alkali ; le fer a aussi beaucoup d'affinité avec le soufre ; les alkalis fixes en ont encore plus. S'il reste encore quelques impuretés avec le mercure dans le cinabre, elles sont retenues par le fer ou les alkalis, & le mercure vient tout pur ; que s'il y reste encore quelques parties étrangeres, elles sont emportées par les différentes lotions par lesquelles on le fait passer.

Sublimé Corrosif.

Faites dissoudre dans un matras sur le sable du mercure dans autant d'esprit de nitre. Laissez ensuite évaporer l'humidité jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une masse blanche. Pulvérisez la & la mêlez avec environ deux tiers de vitriol calciné à blancheur, & autant de sel marin décrépité. Mettez ce mélange dans un vaisseau sublimatoire, &c.

Dans cette opération l'acide vitriolique, ayant plus d'affinité avec la terre

absorbante du sel marin qu'avec sa terre martiale, se joint a elle ; l'acide nitreux ayant plus d'affinité avec la terre martiale qu'avec le mercure, s'y joint aussi, & laisse le mercure, avec lequel enfin l'acide marin doit se joindre. Le sublimé corrosif n'est donc que le mercure dissous par l'esprit de nitre, & uni avec l'esprit de sel. Cela est prouvé parce que l'esprit de nitre, ni l'esprit de vitriol, sans l'esprit de sel, ne sçauroient faire sublimer le mercure ; mais l'esprit de sel peut le faire sublimer, sans l'esprit de vitriol, pourvû qu'il ait été dissous par l'esprit de nitre, parce que cet acide, & celui du vitriol le dissolvent beaucoup mieux que l'acide marin ; mais il n'y a que celui-ci, qui est lui-même à demi volatil, qui puisse le faire sublimer.

Pour faire le sublimé avec le seul sel marin.

Prenez une partie de mercure dissout dans l'esprit de nitre, quatre parties de sel marin décrépité, mettez dans un matras &c.

Le sublimé corrosif intérieurement est

un poison, extérieurement un excellent corrosif pour ronger des glandes scrophuleuses. On fait des trochisques avec du sublimé corrosif, du laudanum en poudre, & de la mie de pain, qu'on applique sur ces tumeurs : on les arrache ensuite quand il ne reste plus que la partie saine, qu'on traite après comme une playe simple. L'eau phagédénique, c'est-à-dire rongeante, se fait en mettant drag. *ſ.* ou drag. j de sublimé dans liv. j. d'eau de chaux. On s'en sert pour laver, pour nettoyer les ulceres gangréneux, baveux.

Sublimé doux, ou Aquila alba.

Prenez quatre parties de sublimé corrosif, trois parties de mercure crud, broïez jusqu'à extinction du mercure.

On le fait sublimer trois fois. Il doit être absolument insipide, même après avoir demeuré long-tems sur la langue, autrement il faudroit le faire sublimer encore. La raison par laquelle le sublimé corrosif est devenu insipide, c'est que l'acide est étendu dans une plus grande quantité de mercure, & que même cet acide dans les différentes sublimations s'exhale beaucoup.

Le ſublimé doux eſt un petit purgatif ; il tuë les vers ; paſſant dans le ſang il peut pallier la vérole. Il s'ordonne depuis xij. grains juſqu'à xxv. en bolus, dans de la panade. Il a *in remiſſiori gradu* la vertu du mercure. S'il eſt de la ſeconde ſublimation, c'eſt un purgatif très fort, & ſuſpect, & étant mêlé avec de la pomade, il eſt bon pour les dartres croureuſes. drag. j. pour onc. j. de pomade.

Ethiops minéral.

Ce n'eſt que le mercure éteint avec les fleurs de ſoufre. Il ſe reſſent des vertus du mercure, mais avec moins de force. Il eſt ſudorifique depuis grains x. juſqu'à xxv. en bolus dans quelque conſerve. Il pallie la vérole.

Précipité blanc.

Diſſolvez d'un côté onc. ij. de mercure dans onc. iij. d'eſprit de nitre. Diſſolvez d'un autre côté onc. *ſ.* de ſel marin dans onc. vj. d'eau de fontaine ; mêlez ces diſſolutions, il ſe précipitera une poudre blanche ; ayant verſé l'eau

par inc l nation, lavez la poudre plusieurs fois jusqu'à insipidité.

Par l'addition de l'esprit de nitre & du sel marin il se fait une eau régale, mais l'eau régale ne peut point dissoudre le mercure, elle ne pourra pas par conséquent dans cette opération le tenir suspendu, mais étant rongé par les parties du véhicule, il se précipitera. Ce ne sont que des parties intégrantes du mercure, où il reste des parties d'esprit de nitre & de sel marin.

C'est un poison à forte dose; à petite dose mêlé avec du sucre il est tantôt vomitif, tantôt purgatif, toujours fort suspect, & que je bannis entierement de l'usage interne. Si l'on vouloit le donner dans des cas de chancres, chaudepisse, ou vérole, il faudroit que le sujet fût robuste. Extérieurement drag. j. incorporée avec onc. j. de sain doux guérit les dartres crouteuses, les galles & les dartres véroliques.

Il y en a qui se flatent de guérir la vérole par l'usage de ce précipité, mais il est certain, & confirmé par l'expérience, qu'il n'y a aucune préparation de mercure, soit douce, soit violente, qui guérisse radicalement cette maladie. Il

est vrai que quelquefois les symptômes véroliques disparoissent, même pendant long-tems, mais ils reviennent ensuite plus violents, & le virus ordinairement ne peut plus s'emporter, parce que par ces remédes palliatifs on n'a enlevé que le plus fluide, le plus délié des concrétions véroliques, les plus dures sont restées nichées dans les plus petits vaisseaux où les parties du remède n'ont pas bien pu pénétrer, ni bien agir. Ces concrétions ne sont plus en assez grande quantité pour produire les symptômes véroliques, mais dans la suite du tems elles s'augmentent & se multiplient, & deviennent si dures & si enracinées que, lorsqu'elles viennent à reproduire les symptômes, on ne scauroit plus les emporter par les grands remédes. C'est pour cela qu'on ne peut pas promettre guérison à des personnes qui ont été ainsi traitées, & nous laissons ces remédes palliatifs aux Charlatans, non-seulement parce que leur usage actuel est fort dangereux & violent, mais encore parce que la vérole ne manque pas de revenir avec des symptômes plus cruels, & qu'on ne peut plus l'emporter.

Précipité rouge.

Faites dissoudre du mercure dans l'esprit de nitre, mettez la dissolution dans un matras, faites évaporer jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une poudre blanche, qui devient ensuite jaunâtre, & enfin poussant le feu elle devient rouge.

Il est encore plus suspect que le précipité blanc, & véritable poison intérieurement On s'en sert extérieurement pour ronger les chairs baveuses des ulceres quels qu'ils soient; mais surtout véroliques, les bords calleux des chancres. Ordinairement drag. j. avec onc. j. d'onguent basilicum. On l'employe quelque fois tout seul, mais il est très vif.

Précipité jaune, ou Turbith minéral.

Dissolvez onc. iv. de mercure dans onc. xvj. d'huile de vitriol. Faites distiller la liqueur jusqu'à ce qu'il ne vous reste au fond qu'une poudre blanche, versez y de l'eau tiéde, édulcorez-la par plusieurs lotions, faites-la sécher, elle devient jaune.

Il faut remarquer que l'esprit de nitre, & l'acide du vitriol, soit l'huile ou l'esprit concentré, fixent le mercure, de façon qu'étant dissout par ces acides il souffre un feu violent sans pouvoir se dissiper, mais étant dissout par l'esprit de sel marin, il est rendu volatil : sans être dissout même il se dissipe facilement par le feu.

Le Turbith minéral est pour l'ordinaire un émétique violent depuis grains ij. jusqu'à vj. Les robustes ne vomissent point, mais ils sont purgés violemment. Donné à la dose susdite à des tempéramens robustes, de trois ou de quatre en quatre jours, il fait cesser les symptômes de la vérole, mais ils reviennent ensuite très-opiniâtres, & on ne les emporte que très-difficilement. Il tueroit les tempéramens délicats. D'autres le donnent à deux ou trois grains pendant quelques jours pour procurer la salivation, & par là ils prétendent (mais à faux) qu'il guérit la vérole.

L'Antimoine.

L'Antimoine est une substance demi métallique, qui se fond au feu, qui n'est point ductile, composée en gros

d'un soufre grossier semblable en tout au commun, & d'une partie réguline. On en retire quelquefois autant de soufre commun que de régule. Le régule est la substance métallique de l'Antimoine. Ce régule est encore composé, comme tous les métaux, d'un soufre délié ou principe inflammable ou phlogistique, & d'une terre vitrescible. Ce principe inflammable lui donne la forme de métal de même qu'aux autres métaux: en le leur enlevant par l'action du feu, ils se réduisent en une terre viterscible; & en le rendant par addition à cette terre, elle reprend la forme de métal qu'elle avoit auparavant. Ce phlogistique peut se tirer du reigne végétal animal, & minéral, du charbon, de la graisse, & du soufre ordinaire.

L'Antimoine est le dévorant des métaux, excepté de l'or; c'est-à-dire qu'en le faisant fondre avec les métaux, il les dévore; c'est-à-dire encore, qu'ils se dissipent en partie en fumée, & en partie ils se réduisent en chaux; il ne reste plus aucune forme de ces métaux, excepté l'or auquel il ne touche pas. De là l'on voit qu'il est le seul qui sert à purifier l'or, puisqu'il peut détruire tous les

les alliages des métaux qui pourroient se trouver avec lui ; c'est une propriété particuliere à l'Antimoine, que l'on doit bien remarquer.

L'Antimoine crud.

L'Antimoine crud en poudre est apéritif & diaphorétique : apéritif étant pris en substance depuis scrup j. jusqu'a drag. j. mais il pése fort sur l'estomac : s'il y trouve des matieres aigres, il fait vomir, & passant dans le sang il le divise, l'attenuë, &c. En qualité de sudorifique on le suspend dans un noüet dans une tisane sudorifique, mais cette tisane ne tire pas beaucoup de vertu de l'Antimoine, quoiqu'on le fasse bouillir pendant vingt-quatre heures. On en fait un remède qui a fait beaucoup de bruit.

Prenez Antimoine crud. croc. mart. apéritif ää gr xxv. diagred. gr. j. m. f. pulv.

C'est un remède violent.

Extérieurement l'Antimoine en poudre sert pour dessécher & déterger les ulceres. La vertu de dessécher dans l'Antimoine, comme dans bien d'autres, est dite improprement : ils produisent

cet effet en agaçant les extrémités des vaiſſeaux ; ils ſe contractent, font ſortir l'humidité, ils ſe dégagent des liquamens purulens, ils prennent du reſſort, ſe deſſéchent eux-mêmes.

Régule d'Antimoine.

Prenez égales parties d'Antimoine crud, de tartre crud, & de ſalpêtre rafiné : mettez le tout en poudre, & le mêlez : faites vos projections par cuillerées dans un creuſet rougi entre les charbons, couvrant à chaque fois le creuſet avec ſon couvercle pour laiſſer paſſer la détonation. Pouſſez enſuite le feu. La matiere étant en fuſion verſez-la dans un mortier de fer graiſſé & chauffé, frappez les côtés, le régule ſe précipitera. Etant froid vous le ſéparerez des ſcories, le mettrez en poudre, & le ferez refondre dans un creuſet : jettez y un peu de ſalpêtre ; verſez-le enſuite dans un mortier de fer graiſſé, laiſſez refroidir : c'eſt le régule.

Dans cette opération il ſe forme une poudre à canon par le mélange du ſoufre, du tartre & du nitre. Le tartre s'alkaliſe par l'action du feu, le ſalpê-

tre eſt changé en ſel ſalé tirant ſur l'alkali, en ſel polychreſte. Tous ces alkalis diviſent, écharpiſſent, atténuent le ſoufre, & le ſéparent de la partie réguline qui par-là devient émétique.

Ce qu'il y a d'émétique dans le régule en ſont les parties intégrantes demi métalliques, dures, groſſieres, qui ſe ſéparent facilement les unes des autres par le fluide ſavoneux de l'eſtomac. Elles agiſſent toutes comme celles des autres émétiques, ſoit en heurtant contre les fibres, ſoit que celles-ci heurtent contre ces parties, puiſque nos fibres ſont dans des battemens continuels. On ne s'en ſert pas ordinairement parce qu'il n'eſt pas ſi fort que les autres antimoniaux, & parce qu'on s'eſt accoutumé à ſe ſervir de ces derniers. On pourroit faire le tartre émétique avec le régule, mais il ne ſeroit pas auſſi fort que celui qui eſt fait avec le foye d'antimoine, de même que celui-ci ne l'eſt pas tant que celui qui eſt fait avec le verre. On donneroit ce tartre émétique fait avec le régule depuis gr. ij. juſqu'à x on pourroit en faire un vin émétique de la même force reſpective avec onc. ij. ou iij. dans un pot de

vin. Autrement on en fait des tasses comme on en feroit d'autres métaux, dans lesquelles on met du vin ordinairement blanc, du soir au matin. Ce vin détache des parties régulines qui le rendent émétique. On ne s'en sert pas ordinairement, on pourroit pourtant l'employer si l'on n'en avoit pas d'autres. On en fait encore ce qu'on appelle les pilules perpétuelles, qui sont comme des balés de plomb, qui servent plusieurs fois pour purger par le bas. Il s'en détache des parties dans les boiaux, qui excitent la purgation. Quand elles ont servi quelque tems, & que leur surface est enduite du suc intestinal qui empêche qu'il ne s'en détache en assez grande quantité, on les fait refondre. On ne s'en sert que quand on n'a pas la commodité d'avoir d'autres remédes.

Crocus metallorum ou *Foye d'Antimoine.*

Prenez parties égales d'antimoine crud, & de salpêtre, pulvérisez-les & les mêlez: mettez le mélange dans un mortier de fer que vous couvrirez d'une terrine percée: introduisez par le trou un charbon allumé: après la détonation frappez

sur les côtés, laissez refroidir le mortier; séparez les scories, pulvérisez la partie réguline, lavez la plusieurs fois dans l'eau tiéde pour l'édulcorer : c'est le safran des métaux.

Il y a une plus grande quantité de salpêtre qui agit sur l'antimoine que quand on fait le régule. Il se forme de même une poudre à canon avec le nitre & le soufre. Le nitre s'alkalise presque, & devient un sel polychreste; il écharpit, divise le soufre plus que dans le régule. Il agit aussi sur le principe inflammable, & en enleve une bonne partie. De là vient que c'est un régule à demi vitrifié. Ce qui prouve qu'il lui en enleve, c'est qu'en le lui ajoutant il se change en régule. Pour le réduire tout à fait en verre, on n'a qu'à le faire bruler encore pour achever d'enlever le reste du phlogistique. Ce régule ressemble à du foye cuit, de là vient le nom de foye d'antimoine; étant mis en poudre, cette poudre est jaune, & est appellée par cette raison *Crocus Metallorum*. Il est plus émétique que le régule depuis gr. ij. jusqu'à vj. cependant on ne s'en sert gueres; mais on en fait le vin émétique stibié, & le tartre émétique, qui sont les émé-

t[illegible]s antimoniaux dont on se sert pour l'[illegible]ne.

Vin émétique Antimonial ou stibié.

On prend pour l'ordinaire onc. ij. ou iij. de Crocus metallorum & liv. iij. de bon vin blanc : on mélange bien la poudre avec un peu de vin, ensuite on la met à infuser à froid dans tout le vin, on l'y laisse tant qu'il dure, & on ne se sert que du vin clair qui surnage, excepte dans certains cas. Quelque quantité que l'on mette de Crocus, le vin n'en prend qu'autant qu'il peut s'en charger, ainsi il n'en devient pas plus émétique. Ce qui le rend émétique sont les parties demi métalliques intégrantes flottantes dans le vin. Elles sont plus émétiques que celles du régule, parce qu'elles sont plus dépouillées de soufre.

C'est un émétique d'un grand usage, un émétique présent, comme assuré, qui convient parfaitement dans l'apoplexie, les affections soporeuses, engourdissemens, paralysies, dans lesquels cas il faut agir fortement, & comme tout à coup, pour secouer fortement la ma-

chine. Ces secousses, quoique fortes par elles-mêmes, ne sont pourtant pas considérables eû égard à l'état du malade, où tout est engourdi, insensible; c'est pourquoi on ne craint pas de trop agir : ou bien dans des cas où l'estomac est farci, comme dans des fievres malignes &c. On se sert au contraire du tartre émétique quand le cas ne presse pas & qu'il faut vuider par repriſes. La dose du vin est depuis onc. j. jusqu'à ij. ij. ſ. & même iij. ordinairement onc. ij. dans un adulte pour les affections soporeuses. C'est un émétique plus fort, plus prompt que le tartre : le vin même est cordial, il anime, & l'émétique en agit mieux. Il vaut mieux que le tartre, quand le cas presse. On l'employe aussi en lavement clair, ou trouble depuis onc. j. ſ. jusqu'à ij. on l'appelle trouble quand on a remué la bouteille pour mêler avec le vin le crocus qui est au fonds. On le donne aussi trouble par la bouche, quand le clair n'a pas réussi, à la même dose, ou plus selon le cas.

Soufre doré d'Antimoine.

Pour faire le soufre doré d'antimoine on fait bouillir dans de l'eau les scories qu'on a séparées du régule. Ces scories sont un composé du soufre grossier de l'antimoine, & des alkalis susdits. Ces alkalis en bouillant divisent encore mieux le soufre. On filtre la liqueur, on y verse du vinaigre, ou quelque autre acide foible, comme de l'esprit de vitriol foible &c. Par cet acide & les alkalis il se forme un sel salé ; mais un sel salé ne peut tenir le soufre divisé & suspendu dans l'eau, c'est pourquoi il se précipite.

La base de ce soufre est bien du soufre commun, mais ce n'est pas un soufre pur, car il est émétique depuis gr. ij. jusqu'à vj. il l'est un peu plus que le Kermès ; & son éméticité vient des parties régulines qui y restent. Car quand le régule s'est formé & refroidi, toutes les parties régulines n'ont pas eu le tems de se séparer du soufre, il y en est resté d'engagées, mais elles sont fort divisées, subtilisées par l'action du feu, & par les alkalis : on peut retirer

la partie réguline des scories par la lessive ou autrement. On ne se sert gueres du soufre doré d'antimoine.

Verre d'Antimoine.

On fait calciner l'antimoine en poudre à un petit feu, il se réduit en chaux, en se dépouillant de son soufre grossier & de son phlogistique qui s'est brûlé peu à peu, consumé & enlevé. Ensuite on fait éprouver à cette chaux un feu de fonte qui acheve de brûler, & d'enlever le phlogistique & par lequel cette chaux se fond & se met en verre de couleur d'hyacinte. Pour preuve que le principe inflammable s'est dissipé, on n'a qu'à faire refondre le verre, & y jetter un phlogistique de quelque reigne que ce soit, principalement du reigne minéral, il devient régule. On peut faire le verre avec le régule, l'opération est même plus courte, parce qu'on n'a pas tant de soufre à enlever.

Le verre est plus émétique que le crocus, ou foye d'antimoine, parce que celui-ci n'est qu'à demi vitrifié. Ce n'est pas que le verre ne pût être encore

mieux vitrifié, car on en pourroit encore retirer du phlogistique. Il est émétique par ses parties roides, dures, massives, & non pas par son soufre, comme quelques-uns le croyent. Au contraire il est plus émétique parce qu'il est plus dépouillé de soufre, puisque le foye qui en contient plus, est moins émétique. On peut donner le verre depuis gr. j. jusqu'à iv.

Le vin émétique se fait avec le verre de la même façon qu'avec le foye, & tout ce qui est dit de ce dernier doit s'entendre de l'autre, excepté que celui du verre est plus fort par les raisons que nous avons dites. On s'en sert à Paris, mais à moindre dose que de celui du foye : ici on ne se sert pour l'ordinaire que de ce dernier. Celui du verre s'ordonne à un tiers de moins. La même différence se trouve entre le tartre émétique fait avec le foye & celui qui est fait avec le verre.

Antimoine Diaphorétique.

ou

Calx Antimonii, ou *Diaphoreticum Minerale.*

On le fait avec une partie d'antimoine, & trois parties de salpêtre raffiné, le tout pulvérisé & mêlé, qu'on jette par cuillerées dans un creuset rougi entre les charbons après chaque détonation. Ayant ensuite poussé le feu durant deux ou trois heures, on fait tremper la matiere dans l'eau chaude pendant un jour, on décante, on lave la poudre blanche dans l'eau tiéde jusqu'à insipidité, & l'on la fait sécher.

Il faut remarquer qu'on employe beaucoup plus de salpêtre que dans les autres préparations, qu'il se change en sel polychreste; & ce sel salé âcre devient encore plus alkalisé par l'action du feu que l'on pousse après les projections, & qui est beaucoup plus fort que dans les autres préparations, lequel avec ce sel consume & dissipe le soufre qui s'exhale, & qui, par les acides vitrioliques qu'il contient, donne une fumée désagréable, & fort nuisible au poul-

mon ; car elle le ronge, cause des toux. Outre cela ce sel & le feu divisent, atténuent la partie réguline qui reste, dont par conséquent les particules seront trop tenues, trop légeres, & par là hors d'état de secouer les houpes nerveuses de l'estomac. Ainsi elles passent dans le sang, le divisent, l'atténuent, & excitent la sueur, lorsqu'il y a les conditions requises ; c'est-à-dire, le remède étant indiqué & donné à dose convenable.

Il faut remarquer encore que M. Boerhaave dit que l'antimoine diaphorétique ne fait rien, qu'il n'entre pas même dans les veines lactées, mais il ne donne aucune raison, ni observation de ce qu'il avance, ce qui peut venir, ou de ce qu'il n'en faisoit pas un assez grand usage, & qu'il n'observoit pas ses effets, n'ordonnant presque jamais que dans son cabinet, ou parce qu'il ne le donnoit pas à assez forte dose, car il ne le donnoit que depuis gr. x. jusqu'à xxx. dose ordinaire xv. Quoi qu'il en soit, il s'est trompé, nous en voyons les effets. Il dit de plus que la vertu diaphorétique ne vient que du nitre, & qu'il n'y a que lui qui passe

dans le sang ; mais nous ne voyons pas qu'il reste du nitre dans l'antimoine diaphorétique dont nous nous servons, qui a été bien lavé jusqu'à insipidité. Il est vrai qu'il se servoit de l'antimoine diaphorétique nitré, c'est-à-dire, qui n'avoit pas été lavé ; mais le nitre qui peut y être, n'est pas en assez grande quantité ; car dans gr. xx. quand il y auroit gr. x. de nitre, il ne seroit pas capable de faire suer, xx. ni xxx. ni même drag. j. ne le feroient pas.

C'est un des plus excellens diaphorétiques. Il brise le sang, l'atténue & cause la diaphorese, ou la sueur. Il n'échauffe pas tant, n'incendie pas tant le sang que les autres, par exemple, que les sels alkalis volatils, les esprits volatils, parce que ses parties ne sont pas si fines, mais son action se soutient plus long-tems. Il convient, & doit être préféré aux autres lorsqu'il faut briser le sang sans le mettre trop en mouvement, sans l'agiter beaucoup ; comme dans les maladies inflammatoires, les catharres pulmoniques, &c. où le sang est coëneux, phlogistique, c'est-à-dire, où la lymphe est épaissie, & le sang susceptible de beaucoup de

mouvement, ayant pourtant besoin d'être brisé. Il s'ordonne alors depuis scrup. j. jusqu'à ij. on peut même le pousser jusqu'a drag. j. Au contraire on préfére les volatils quand le sang est engourdi, tenace &c. L'on peut cependant alors le donner par x. gr. de tems en tems dans les maladies où l'on doit le continuer, & où l'on l'ajoute à d'autres diaphorétiques: la dose en est jusqu'à gr. x. ou xij. On l'ordonne avec bien du succès dans les maladies chroniques, comme les rhûmatismes *à causâ frigidâ*, la cachexie &c. Alors on pousse davantage la dose, car on le donne jusqu'à drag. j. il produit de très bons effets. Les autres diaphorétiques ne sont pas fort assurés, n'excitent pas toujours la sueur, ou la diaphorese, au lieu que celui-ci la produit toujours; il ne laisse point de chaleur, du moins étant donné à une dose convenable.

Ce n'est pas sans raison qu'on a dit que le nitre se change en sel polychreste; car outre qu'il le devient en le faisant bruler tout seul, l'eau dont a bien lavé l'antimoine diaphorétique est salée, & par évaporation on en retire un sel po-

lychreſte. Cela prouve encore que la lotion enléve le nitre à l'antimoine diaphorétique, & c'eſt celui dont nous nous ſervons, qui doit être donné à plus forte doſe que le nitre, par les raiſons que nous avons déja dites: je ne conſeille pas même de ſe ſervir de ce dernier.

Au reſte quand on pouſſe le feu après les projections, ſi l'on intercepte le jour, il paroît au-deſſus une petite flamme bleue provenant du ſoufre qui brule & qui ſe conſume.

Fleurs d'Antimoine.

On prend un pot de terre qui réſiſte au feu, on y fait un trou au ventre pour y jetter par repriſes l'antimoine ſeul pulvériſé après avoir fait rougir ce pot, & y en avoir mis un autre par deſſus renverſé pour recevoir les fleurs. Ce ne ſont que des fleurs de ſoufre qui enlevent avec elles des parties régulines qui leur donnent l'émétícité.

C'eſt un émétique marqué, un peu plus fort & plus vif que le régule d'antimoine, mais pas ſi fort que le foye & le verre, à peu près comme le ſoufre

doré d'antimoine. On ne s'en sert gueres. La dose en est depuis gr. ij. jusqu'à vj. Il sert à faire le sirop de Glauber, qui en tire son émeticité.

Beurre d'Antimoine.

Prenez parties égales d'antimoine & de sublimé corrosif triturés ensemble, remplissez en le tiers d'une cornue à col court & bien ouvert, placez à un feu doux, adaptez y un récipient : il vient d'abord une huile claire qu'on appelle huile glaciale d'antimoine ; poussez ensuite le feu, il viendra une huile blanche plus épaisse qui est le beurre. Dès qu'il vient une matiere rouge, on change le récipient, & l'on pousse le feu encore pendant quelque tems : ce qu'on trouve au haut de la cornue, est le cinabre d'antimoine.

Ici l'acide marin étant dégagé du mercure par l'action du feu, & ayant plus d'affinité avec le régule, s'attache à lui, il le ronge, & le réduit en une matiere coulante, non pas bien liquide faute d'humidité. Ces deux matieres ainsi liquéfiées montent dans le récipient, & c'est 1°. l'huile glaciale, qui

ayant plus d'humidité monte plus aisément. 2°. Le beurre. Le soufre qui a quitté l'antimoine pour se joindre au mercure, reste avec lui à sec, jusqu'à ce que par l'action d'un feu plus fort ils se subliment ensemble sous forme de cinabre. C'est le feu qui produit tous ces différens changemens; mais vouloir entrer dans la maniere dont tout cela se fait, d'où vient que l'esprit de sel quitte le mercure pour se joindre au régule & en chasser le soufre, c'est vouloir expliquer ce qu'on n'expliquera jamais : c'est l'affinité, c'est l'attraction, tout cela ne dit rien.

Ce qui fait voir que le soufre, qui est dans l'antimoine en grande quantité, le quitte & s'unit au mercure, pour former le cinabre, c'est qu'en faisant l'opération avec du régule, le mercure coule ensuite tout seul.

Prenez, par exemple, une partie de régule & trois parties de sublimé corrosif. Procédez comme dessus. Après que le beurre est sorti, en poussant le feu, le mercure pur coule dans le récipient; mais alors il faut beaucoup plus de sublimé, parce qu'il y a beaucoup plus de régule, eû égard à une égale quantité d'antimoine.

Le beurre d'antimoine eſt un poiſon pris intérieurement. Excellent eſcarrotique pour ronger les chairs baveuſes, les ulceres calleux, il agit très promptement, l'eſcarre ſe forme dans l'inſtant, & par là il n'excite pas beaucoup de douleur, c'eſt pourquoi l'on s'en ſert lorſqu'il eſt à craindre d'en cauſer (l'eſcarre eſt argentée.

Sur quoi il eſt à remarquer qu'il faut connoître la maniere d'agir ſpéciale de chaque médicament, pour en faire le choix dans chaque cas, où l'on voit que l'un doit plûtôt convenir qu'un autre quoique de la même vertu. Car, bien que tous les remédes ſoient rangés ſous certaines claſſes, que pluſieurs, par exemple, ſoient diaphorétiques, pluſieurs béchiques, pluſieurs apéritifs, &c. cependant tous les apéritifs, par exemple, ne conviennent pas indifféremment dans tous les cas où il faut briſer le ſang, & lever des obſtructions; il y en a de ſpécifiques pour des cas qui ne le ſont pas dans d'autres. Ainſi par rapport au beurre d'antimoine, on le préfére aux autres corroſifs dans certains cas où l'on ſent que ſa maniere d'agir convient mieux que les autres, par

exemple, quand il faut ronger des chairs baveuſes, ou des calloſités, que le tems preſſe, qu'il faut tenir les parties d'une playe à niveau, où l'on voit qu'en un endroit le grain vient trop vîte ou qu'il y vient de mauvaiſes chairs, tandis qu'en un autre elles ſont bonnes, & qu'elles ne doivent point être touchées.

Quoiqu'il ſoit vrai que certains remédes ſont propres à détruire certaines maladies, que d'autres de même verru générique ne détruiſent point, ce n'eſt pas que les remédes agiſſent par choix ſur une partie du corps plûtôt que ſur une autre ; ils agiſſent dans tout le corps ; mais il ſe trouve entre chacun d'eux & la matiere morbifique plus ou moins de rapport, d'où vient que celui qui en aura plus avec la matiere morbifique donnée, la détruira mieux qu'un autre de la même claſſe ; & comme cette matiere ou cette conſtitution des humeurs donne dans une partie, & y cauſe une maladie plûtôt que dans une autre, par la diſpoſition qui s'y trouve, il ſemble que ces remédes agiſſent plutôt ſur une partie que ſur une autre, quoiqu'en effet ils agiſſent généralement

dans tout le corps. Mais revenons au beurre d'antimoine.

Il ne cauſe preſque pas de douleur. La douleur eſt cauſée par un mouvement imprimé aux fibres nerveuſes, qui tend à la deſtruction, au déchirement de ces mêmes fibres, & qui ſe tranſmet au cerveau. Ce mouvement eſt tel, qu'il allonge la fibre en lui faiſant prendre une figure courbe, c'eſt un tiraillement. Si le corps qui produit ce mouvement, l'imprime avec une extrême rapidité, & qu'il ſoit extrêmement fin, & dur, cette ſecouſſe imprimée aux fibres ſera de courte durée, d'une petite étendue, & la fibre caſſera avant que cette impreſſion ſe ſoit tranſmiſe au cerveau : elle ne pourra plus s'y tranſmettre, parce qu'il faut pour cela une continuité dans la fibre depuis la cauſe mouvante juſqu'au cerveau ; la fibre ceſſe d'être tiraillée, dès qu'elle eſt caſſée. Au contraire ſi le corps qui agit contre la fibre eſt plus gros, il produira une grande ſecouſſe, & ſi avec cela il n'eſt pas bien dur, & qu'il ne ſoit pas pouſſé vivement, cette ſecouſſe ſubſiſtera longtems, & aura par-là le tems de ſe tranſmettre au cerveau avant que la

fibre ſoit caſſée. Faiſons l'application : On obſerve par le microſcope aux inſtrumens tranchans des dents comme aux ſcies, que ces dents ne coupent les fibres qu'en les tiraillant, les déchirant ; ſi l'inſtrument eſt bien aiguiſé, les dents extrêmement fines, les ſecouſſes ſont petites, courtes, le déchirement prompt, peu de douleur ; ſi ces dents ſont groſſieres le contraire arrivera. Les parties des corroſifs agiſſent de même, ſoit qu'elles heurtent contre les fibres, ſurtout s'ils ſont liquides, ſoit que les fibres, qui ſont toujours en mouvement, viennent heurter contre les parties des corroſifs, s'ils ſont en repos. Le beurre d'antimoine doit donc être compoſé de parties extrêmement fines & dures, qui briſent dans l'inſtant les fibrilles ſans donner, pour ainſi dire, le tems aux trémouſſemens de s'achever & de ſe tranſporter au cerveau.

Le cinabre d'antimoine eſt en général diaphorétique & ſudorifique, ſpécialement contre l'épilepſie cauſée par un ſang épais, ralenti ; mais ſi elle dépend d'un ſang fougueux, il eſt contreindiqué. On le donne ſeul depuis

gr. v. jusqu'à xxx. sa dose ordinaire est gr. viij. si l'on le met dans quelque opiate la dose en est depuis gr. vj. jusqu'à viij. par prise. Il est antivénérien. Dans l'usage de la Médecine il est préféré au cinabre naturel parce qu'il est plus pur, qu'il n'est point chargé de parties terreuses étrangeres : il a d'ailleurs les mêmes vertus, étant composé d'un véritable soufre commun uni au mercure.

Poudre d'Algaroth ou Mercure de vie.

Pour faire la poudre d'algaroth, on jette du beurre d'antimoine qu'on a fait fondre en l'approchant du feu, dans de l'eau tiéde, il se précipite une poudre blanche qu'on lave plusieurs fois.

L'eau dissout beaucoup d'acides, & ceux qui restent attachés au régule ne sont plus en état de le tenir divisé & suspendu. Cette poudre n'est que le régule rongé par l'acide marin. Fondez onc. xj. de poudre d'algaroth, il reste onc. x. de régule ; l'once qui manque sont les acides qui se sont dissipés par le feu. Prenez une partie de régule d'antimoine, & quatre parties d'esprit de

sel marin, faites digérer jusqu'a ce que la poudre soit blanche, versez par inclination; la poudre restante, après l'avoir lavée, est une vraie poudre d'algaroth.

C'est un émétique des plus forts, douteux & téméraire, on n'en a jamais vû de bons effets. C'est plûtôt un poison qu'on ne doit employer que dans des cas de désespoir, étant chargé d'eau régale. Si l'on s'en servoit ce ne seroit qu'après avoir mis inutilement en usage les autres émétiques dans les affections soporeuses, l'apoplexie, l'épilepsie, depuis gr. ij jusqu'a viij. Si on le donne sans avoir employé les autres, il cause l'inflammation de l'estomac; & s'il est donné après que les autres n'ont rien opéré, il ne fait pas plus qu'eux. On ne l'ordonne que pour n'avoir rien à se reprocher dans des cas désespérés.

Bezoard Minéral.

Pour faire cette préparation, versez goutte à goutte de l'esprit de nitre sur du beurre d'antimoine jusqu'à ce qu'il soit dissous, faites ensuite évaporer, réitérez cette manœuvre encore deux

fois. Faites ensuite calciner la matiere dans un creuset à un feu violent.

Il se fait ici un véritable antimoine diaphorétique. C'est une chaux d'antimoine. Le diaphorétique minéral se fait à sec & celui-ci à l'humide. Le régule est parfaitement dissous par ces deux acides. Il est vrai que l'esprit de nitre seul ne dissout point le régule, mais il se forme par le mélange de ces deux acides une eau régale, & il n'y a aucun menstrue qui le dissolve si parfaitement. On continue de verser de l'esprit de nitre pour achever de ronger, c'est la calcination humide. Enfin on expose la matiere à un feu de calcination ; alors les parties ignées agitent les acides, & les parties régulines, & celles-ci par l'action du feu & des acides s'atténuent, en un mot, achevent de se calciner parfaitement, & les acides se dissipent totalement par l'action du feu : ces parties sont trop fines alors pour exciter le vomissement, & par-là elles deviennent diaphorétiques. Ainsi en calcinant le régule au sec ou à l'humide, pourvû qu'on lui enleve son dissolvant, il devient diaphorétique.

Ce remède a à peu près les mêmes vertus

vertus que l'antimoine diaphorétique, mais il eſt plus fin, il agit plus promptement, & s'ordonne à moindre doſe : il diviſe le ſang quand il eſt viſqueux ſans beaucoup de chaleur, dans les fiévres malignes par épaiſſiſſement du ſang, au commencement de la petite vérole où l'on reconnoît un ſang viſqueux, dans les cas de malignité, de conſtitution du ſang gluant &c. L'Antimoine diaphorétique vaut mieux dans la peripneumonie, la ſquinancie, par rapport à l'inflammation. La doſe du bezoard eſt depuis gr. vj. juſqu'à xx. ou xxv.

Le Fer.

Tout métal eſt compoſé de deux ſubſtances, d'une terre vitreſcible & du phlogiſtique ou principe inflammable. Un feu violent où l'on expoſe les métaux nous montre cette compoſition. Il n'y en a point d'auſſi violent que celui du ſoleil ramaſſé dans un petit eſpace que l'on appelle foyer, ſoit par le moyen d'un miroir ardent qui le réfléchit, ou par un verre convexe qui, par refraction, produit le même effet. Si l'on expoſe à ce feu quelque métal, il

fume, il se calcine, & enfin il se vitrifie. On met le métal dans un suppot qui résiste à ce feu, & qui est composé de vieux creusets, dont on fait une pâte. Ce qui prouve qu'il y a un phlogistique avec cette terre dans le métal, c'est qu'en le calcinant, il faut qu'il se brule, qu'il s'en exhale quelque chose, puisqu'on le voit fumer; il ne reste qu'une terre; ce qui s'est brulé est appellé phlogistique. Et ce qui le confirme, c'est qu'en y ajoutant le phlogistique que l'on veut, cette terre redevient le même métal qu'elle étoit auparavant. On fait refondre le verre, & on y ajoute ordinairement du charbon en poudre. C'est donc ce phlogistique qui donne la forme aux métaux, la malléabilité; mais vouloir dire comment cela se fait, tous les raisonnemens n'aboutissent qu'à faire voir qu'on n'en sçait rien. Ces terres sont la base des métaux, & en caractérisent l'espece, & chacune se réduit au métal qu'elle formoit auparavant; au lieu que le phlogistique est le même en tous, & qu'un seul, ou quel que ce soit, peut servir pour remétalliser quelque terre que ce soit, & la faire devenir en son métal particulier.

Le fer eſt un métal très-dur, d'un blanc livide, ſonore, & difficile à fondre, il rougit avant la fuſion, il brule au feu. Il contient de l'acide vitriolique & du ſoufre commun. Si l'on met la limaille de fer dans de l'eau, elle ſe rouille, mais cette rouille n'eſt autre choſe que la réduction de ſes parties en plus petites parcelles : ce qui ne peut ſe faire que par une éroſion. Il eſt donc rongé, diſſout ; mais l'eau commune n'a rien qui puiſſe ainſi ronger, elle ne fait que pénétrer dans les pores du fer, & en détacher des parties ſalines vitrioliques, qui rongent les molécules du fer, & les réduiſent en de plus petites. Ainſi le fer porte avec lui ſon diſſolvant, ſon deſtructeur. Ce qui prouve encore cela, c'eſt que le fer ſe laiſſe diſſoudre par toutes ſortes de ſels, excepté par le ſel alkali fixe, & l'alkali volatil ; les acides ſoit fixes, ſoit volatils le diſſolvent. Ce qui prouve qu'il y a du ſoufre commun, c'eſt que ſi l'on fait bruler de la limaille de fer, il ſe forme une flamme comme celle du ſoufre.

Le fer pur, c'eſt-à-dire la limaille ou la rouille, diviſe la lymphe épaiſſie,

surtout dans les obstructions du bas ventre, pourvû qu'elles ne soient ni siphilitiques, ni scorbutiques. La limaille ne s'ordonne gueres, à moins qu'il n'y ait des aigreurs en très-grande quantité dans l'estomac; alors elle s'y dissout, elle divise les glaires des premieres voyes, fermente avec elles, passe en partie dans la masse du sang & le reste sort par le fondement; mais si l'estomac n'étoit pas chargé de ces matieres, la limaille de fer causeroit des inquiétudes. Quoiqu'elle agisse sur les glaires de l'estomac, qu'elle les divise, cependant elle ne cause ni le vomissement, ni l'évacuation par le bas par elle-même; parce que ses parties sont trop grossieres pour pouvoir faire impression sur les houpes nerveuses des premieres voyes, & les irriter: que si elle cause quelquefois des nausées, c'est par l'inquiétude que son poids cause sur l'estomac; elle le fatigue, cela fait que je ne m'en sers point. On l'ordonne depuis gr. vj. jusqu'à xij. On peut se servir de la rouille, parce que ses parties sont plus affinées & qu'elles passent mieux, cependant elles ne passent pas toutes par les veines lactées,

les excremens en sont noircis : elle s'ordonne depuis gr. x. jusqu'a xx.

On fait une eau ferrée en jettant du fer *ad libitum* dans de l'eau : elle dissout les parties salines du fer, lesquelles ensuite le rongent & en détachent des particules fines qui nagent dans l'eau. On la fait prendre pour boisson ordinaire, ou quelques verrées par jour.

Pour ferrer le lait & le rendre un peu apéritif, on fait rougir trois ou quatre clouds de fer qu'on éteint dans le lait entier, ou coupé ; on ferre de même le petit lait pour qu'il passe mieux dans l'estomac, qu'il ne s'y aigrisse pas, & qu'étant dans le sang, les particules de fer en divisent le mucilage, que le petit lait puisse par-là se mêler plus intimement avec lui, & lui mieux donner la détrempe. On peut ferrer de même le vin, ou l'eau.

Safran de Mars apéritif.

C'est une rouille de fer très-fine qui se fait en exposant de la limaille de fer à la rosée durant la nuit dans le printems, ayant soin de la remuer chaque jour pour présenter toutes les surfaces

du fer à la rosée. L'eau le dissout de la maniere que nous avons déja expliquée. Il se réduit en une poudre fine, rouge-orangé, qu'on sépare par le tamis. On l'appelle safran de mars apéritif préparé à la rosée de Mai.

Etant dans l'estomac il aiguise son action ; passant de-là dans le sang il divise la lymphe épaissie &c. On le donne dans du vin ou du bouillon depuis gr. x. jusqu'à xxv. on le suspend dans un nouet dans un bouillon apéritif, un apozême, un vin apéritif, depuis onc. *ſ.* jusqu'à j. qui sert pour trois ou quatre fois. Outre ces indications générales, il convient lorsque dans le cas de délicatesse ou du poulmon, ou autre viscere, on a besoin d'inciser ; mais on le donne à moindre dose ; gr. v. ou vj dans les opiates ; ou gr. x. ou xij. dans de la soupe ; ou l'on en fait une eau ferrée ; par ex. onc. ij. dans deux pots d'eau.

Quand on veut remplir les deux indications d'humecter & de briser, & que l'une de ces vues, si l'on vouloit la remplir seule, seroit contraire à l'autre, l'on marie avec beaucoup de succès le lait avec le safran de mars apéritif, dont l'un sans l'autre seroit contre-indiqué.

Quelquefois on n'a pas le tems de faire à la roſée le ſafran apéritif qui demande un ou deux mois, alors on peut le faire avec le ſoufre.

Prenez parties égales de limaille de fer & de fleurs de ſoufre, arroſez le mélange avec un peu d'eau pour en faire une pâte qui ne ſoit pas trop molle, mettez-la dans une terrine dans un endroit un peu chaud; après cinq ou ſix heures, mettez-la ſur un feu doux au commencement, que vous pouſſez enſuite : la poudre devient noire, enſuite rouſſâtre ; c'eſt une calcination. On l'appelle ſafran de mars apéritif préparé avec le ſoufre.

Dans cette opération, l'acide du ſoufre commence à ronger les parties du fer ; les parties ignées enſuite augmentent ſon action, & concourent avec lui pour briſer, ronger le fer, qui ſe réduit en une poudre, qui n'eſt que les parties intégrantes du fer, mais très diviſées.

Celui-ci s'ordonne à plus grande doſe que celui qui eſt fait à la roſée ; par exemple depuis grains xv. juſqu'à xxxx. On ſe ſert ordinairement de celui qui eſt préparé à la roſée.

On met en terre une maſſe compoſée de mars & de ſoufre, de vingt-cinq li-

vres & demi de chacun, un peu mouillée : il se fit un explosion qui souleva la terre. Ainsi le mars & le soufre mêlés, un peu mouillés, & échaufés explodent. Si cela ne paroît pas dans les manœuvres ordinaires, c'est que ces deux agens n'étant pas en assez grande quantité, cet effet est trop petit pour pouvoir se manifester.

Safran de Mars astringent.

Prenez du safran de mars apéritif, versez dessus du vinaigre fort, faites macérer pendant six ou sept heures, faites évaporer, continuez cette manœuvre cinq ou six fois, séchez cette poure, & la calcinez pendant deux ou trois heures.

Ce sont les parties du crocus apéritif ; mais l'acide, & le feu les ont encore plus divisées & plus ouvertes; elles sont plus poreuses, & par-là absorbantes, mais très-fines, c'est pourquoi elles sont au rang des astringens. Elles produisent leur effet en donnant plus de ressort aux fibres ; mais s'il n'étoit pas bien fait, & qu'il fût encore un peu apéritif, il produiroit un effet contraire.

Il est bon pour le cours de ventre séreux, les hémorrhagies, les fleurs blanches, ou écoulemens de lymphe par l'uterus, & le vagin depuis grains xx. jusqu'à xxxx. On ne s'en sert pas beaucoup, parce qu'il se trouve quelquefois n'être pas bien fait, & pour lors il est encore apéritif, & fait le contraire de ce qu'on avoit intention de faire.

Les astringens n'agissent pas en piquottant, comme prétendent quelques-uns, mais en absorbant, & recevant dans leurs pores les humidités qui relâchoient les fibres. Car il est constant que dès que les fibres se sèchent, elles se racourcissent, se resserrent, & recouvrent leur tonus. Mais d'où vient que les arbsorbans proprement dits ne produisent pas les mêmes effets que les astringens? C'est que les parties poreuses des astringens sont beaucoup plus petites, & par là en état de s'insinuer avant entre les fibres de nos solides, & là de recevoir & pomper les sérosités qui les imbiboient. Le fer rougi est le plus puissant astringent, & il ne produit cet effet qu'en dissipant les humidités qui, relâchant les vaisseaux ouverts, les maintenoient dans cet état. Par cette action les bouts des

vaisseaux se sèchent, se retirent, se racourcissent & se ferment. Il est vrai qu'il y a des astringents qui, outre la vertu d'absorber, agissent encore en coagulant: tels sont les aigres austeres, comme le suc d'hypocistis, les balaustes, &c. mais ils sont encore absorbans.

Teinture de Mars.

Prenez du safran de mars apéritif préparé à la rosée de Mai onc. xij. du tartre blanc onc. xxx. faites bouillir dans l'eau pendant douze ou quinze heures, filtrez, évaporez jusqu'à consistance de sirop.

L'acide du tartre ronge encore le mars, & le réduit en plus petites particules. C'est donc un apéritif plus fin, & moins fort que le safran apéritif. On le donne dans le cas de délicatesse depuis drag. j. jusqu'à onc. *ſ.* dans quelque liqueur, dans un bouillon apéritif, ou ordinaire.

Tartre chalibé.

Prenez une partie de safran de mars apéritif, & trois parties de crême ou cristal de tartre; faites bouillir le mé-

fange dans une suffisante quantité d'eau pendant une heure, filtrez la tout[illegible] sante par une chausse de drap, évaporer le tiers, & ensuite crystal[illegible]. Ayant ôté les crystaux, faites encore évaporer & crystalliser, & ainsi de suite jusqu'à la fin.

Ce sont des parties intégrantes du fer rongées & divisées par l'acide du tartre, & unies avec lui, ce qui le rend un apéritif martial mitigé, qui par conséquent n'est pas si fort que le safran de mars; qui se donne lorsque l'on craint de trop échauffer les entrailles, sur-tout le poulmon, & que l'on n'ose donner le safran de mars. La dose en est depuis grains xv. ou xx. jusqu'à xxx. ou xxxx. dans une cuillerée d'eau ou de bouillon chaud, ne se dissolvant pas dans l'eau froide; ou bien dans l'eau froide, pour lui servir simplement de véhicule. On le mêle dans les bouillons qu'on veut rendre un peu apéritifs.

Tartre chalibé soluble.

Prenez quatre parties de teinture de mars, & une partie de tartre soluble, ou sel végétal. Procédez de la même fa-

çon. Ce sont des parties intégrantes du fer, des acides de la teinture, & des parties du sel végétal. Ce dernier ingrédient, étant soluble dans l'eau froide, rend aussi cette préparation soluble dans l'eau froide.

Ce tartre chalibé est plus fin que l'autre, un peu plus actif, plus prompt, se fondant bien-tôt dans les premieres voyes, ainsi il entre tout dans le sang; au lieu que l'autre vraisemblablement n'y entre pas tout, & sort en partie par le fondement, la chaleur de notre corps n'étant pas assez forte pour le tenir bien dissous, & en état de s'insinuer dans les veines lactées. Il convient dans les mêmes cas que le précédent; cependant on donne celui-ci plus ordinairement, parce qu'il est plus facile à dissoudre, plus aisé à prendre, qu'il agit un peu plus fort. Sa dose est depuis grains x. jusqu'à xxv.

Fleurs martiales, ou de sel ammoniac martiales.

Prenez trois parties de safran de mars apéritif, deux parties de sel ammoniac en poudre; mettez le mélange dans une

cucurbite de grais, pouſſez le feu peu à peu, il s'élevera des Fleurs.

Le ſel ammoniac ronge le fer & diviſe ſes parties, & comme il eſt demi volatil, il s'élevera par l'action du feu avec les parties du fer atténuées. Ce ſont donc des parties intégrantes du fer avec des parties intégrantes de ſel ammoniac.

C'eſt un apéritif fort prompt, de façon que quelques-uns lui donnent le nom de diaphorétique d'une vertu prompte; cependant la vertu apéritive domine. On s'en ſert pour remplir les indications de briſer, d'animer, & en même tems de deſobſtruer dans les hydropiſies de poitrine, dans la leucophlegmatie: on le met dans les bouillons de veau au bain-marie pour les rendre un peu apéritifs, depuis gr. vj. juſqu'à xv. ou xvj. c'eſt la maniere ordinaire dont on s'en ſert dans les cas ſuſdits. On peut le faire entrer dans les opiates apéritives à la doſe de vj. vij. ou viij. grains: il agit fort vîte, mais ſon action n'eſt pas bien forte; il ne conviendroit pourtant pas de le donner tout ſeul.

Mars volatil.

Prenez parties égales d'écailles de fer en poudre & de sel ammoniac, mettez dans un pot de terre avec des aludels, il s'élevera des fleurs, que vous dissoudrez dans de l'eau chaude; ayant filtré vous précipiterez par l'esprit volatil de sel ammoniac.

Les écailles dont on s'est servi, sont un fer calciné à demi, & fort ouvert, il est encore rongé, attenué par le sel ammoniac, il se tient par là dissous & suspendu dans l'eau; mais comme les sels alkalis, ni fixes, ni volatils ne se dissolvent point par l'addition de l'esprit volatil de sel ammoniac, il se précipitera, parce qu'il se formera une liqueur qui ne sera plus son dissolvant.

Le mars volatil a à peu près les mêmes vertus que les fleurs martiales, il paroît porter un peu plus du côté de la peau: On s'en sert pour les fiévres quartes avec un caractére d'épaississement de sang, & d'obstruction.

Le Plomb.

Le plomb eſt un métal peſant, livide, molaſſe, il ſe fond très-facilement ſans ſouffrir ignition. Dans cette fuſion, quoique à un feu léger, il ſe forme à ſa ſurface une croûte, qui n'eſt pas une craſſe, comme quelques-uns l'ont crû, mais du véritable plomb qui ſe calcine, de façon qu'en ôtant cette pellicule à meſure qu'elle ſe préſente, il s'en forme toujours de nouvelles, juſqu'à ce que le plomb ſoit tout calciné. De-là il s'enſuit que ſon phlogiſtique eſt attaché fort légerement à la chaux, puiſqu'il ſe diſſipe ſi facilement, mais auſſi il reprend ſa forme avec la même facilité. Quelque chaux que l'on prenne, ſoit ſéche, ſoit humide, & qu'on mette dans un creuſet avec un peu de phlogiſtique, elle ſe révivifie ſur le champ en plomb. Le plomb ſe laiſſe diſſoudre par le vinaigre, par l'eſprit de vinaigre, par l'eſprit de vitriol, & même par quelque huile que ce ſoit ; mais non pas par l'eſprit de nitre ; ce qu'on ne ſçauroit réſoudre par aucune hypotheſe : car pourquoi ſe laiſſe-t-il diſſoudre par certains

acides, & non pas par d'autres, & ensuite par des huiles d'une nature si différente de celle des acides ?

Le plomb qui entre dans le corps, soit sous forme sensible, ou insensible, de même que ses préparations, cause des engourdissemens, des paralysies. Il faut que ses parties fines s'insinuent jusques dans la substance des nerfs. Il suit de-là qu'il ne doit jamais être pris intérieurement, non plus que ses préparations. On se sert quelquefois du plomb limé en poudre pour saupoudrer des ulcéres cancereux, prurigineux, acrimonieux, mais ses préparations valent mieux. On en fait des plaques & des instrumens de Chirurgie.

Le plomb se calcine, ou par le feu simplement, ou par des menstruës Ces deux agens dans le fond agissent de la même façon : le feu est un dissolvant, un rongeant ; il divise les métaux en petites particules ; les menstruës font le même effet. On appelle l'action des derniers à l'égard du plomb, calcination humide, au lieu qu'étant faite par le feu, on l'appelle calcination séche. Il y en a de plusieurs sortes.

1°. On appelle plomb *Calciné* pro-

prement, ou chaux de plomb, ou cendre, une poudre grise en laquelle le plomb se réduit quand on le fait fondre, en l'agitant avec une spatule.

2°. Si l'on continue le feu, il se forme une poudre jaune qui ne sert que pour la peinture.

3°. Si l'on donne un feu de reverbere il se forme une poudre rouge, qui est le *minium*.

4°. Le plomb brûlé, *plumbum ustum*, se fait en mettant le feu à un mélange de deux parties de plomb & d'une partie de soufre dans un creuset, le plomb se fond, la calcination est noire.

5°. La litharge se fait en purifiant l'argent, ou l'or. Si cette calcination est blanche on l'appelle litharge d'argent; si elle est jaune, litharge d'or; quoiqu'il n'y ait ni or ni argent. Ces différentes couleurs dépendent des différens degrés de feu : quand elle est jaune, c'est qu'on a poussé davantage le feu.

On se sert du plomb pour purifier l'or & l'argent, parce qu'il est le dévorant des métaux impurs ou imparfaits; c'est-à-dire que ces métaux étant fondus avec le plomb s'en vont partie en fumée, & une partie reste en crasses.,

ou scories. Ainsi il purifie l'argent & l'or, auſquels il ne touche pas, & eſt appellé par là *lavacrum auri & argenti.* Il n'eſt pas fixe au feu non plus que le mercure, c'eſt-à-dire qu'il s'en va tout en fumée, au lieu que les autres métaux, ſur-tout l'or & l'argent, ne ſe diſſipent point.

6°. La *céruſe* eſt une calcination humide de plomb. On met de la limaille de plomb dans du vinaigre pendant dix ou douze jours. Ou bien on expoſe des plaques de plomb à la vapeur du vinaigre. La poudre en eſt blanche.

Toutes ces préparations ſont beaucoup en uſage en Chirurgie, dans les cas d'ulcéres cancéreux, ſalins, rongeans, d'où il ſort une ſanie rongeante : on en ſaupoudre ces ſortes d'ulcéres, ou bien on en fait des nutritum, prenant une de ces préparations avec de l'huile d'amandes douces, le ſuc de ſolanum bacciferum, ou morelle. C'eſt un excellent reméde pour les cancers ouverts, pour leſquels cependant on préfére le minium, ou la litharge, parce qu'il n'y a pas de vinaigre, non pas pour les guérir, mais pour en arrêter les progrès & les ſymptômes. De même pour les

autres cas marqués, quoiqu'on puisse indifféremment emploier toutes les préparations, le minium & la litharge sont celles dont on se sert pour l'ordinaire.

Le minium fait encore bien dans les sujets salins, comme scorbutiques, qui sont attaqués de chancres véroliques. Alors les chancres vont trop vîte, & ne donnent pas le tems aux frictions mercurielles, comme je l'ai éprouvé; & j'ai emploié le minium pour arrêter un chancre qui mangeoit le gland à vuë d'œil, & qui l'auroit bien-tôt emporté sans le secours du minium.

Pour la céruse, on en met avec succès sur les excoriations des petits enfans qui proviennent des urines, où il y a toujours de l'acrimonie. Elle fait très-bien lorsque les fesses, les cuisses sont excoriées; par exemple pour avoir trop marché, & cela parce qu'elle est émoussante & un peu rafraîchissante à cause du vinaigre.

Liqueur de Saturne.

Prenez quelque calcination de plomb que ce soit, mettez-la dans un matras à un feu de digestion, versez de l'es-

prit de vinaigre à l'éminence de quatre travers de doigt. Quand la liqueur aura pris un goût douçâtre, filtrez-la. On peut réitérer la digestion avec de nouvel esprit de vinaigre sur le même plomb.

C'est un excellent cosmétique pour les boutons de la face avec un caractére d'acrimonie, lorsqu'il y a des inégalités, *quasi scoriæ*, avec démangeaison, ce qui est formé par une infinité de petits ulcéres imperceptibles; lorsqu'il y a des dartres, toujours avec acrimonie. On mêle cette liqueur avec de l'eau. le mélange devient blanc comme du lait, on l'appelle *lait virginal*, & l'on en lave le visage dans les cas susdits pour embellir la peau. Le plomb est émoussant, & l'esprit de vinaigre est rafraîchissant: de-là paroît la vertu de la liqueur de Saturne. Il y en a qui le conseillent pour les érésipéles; il soulage d'abord, mais il arrête la transpiration, & on en a vu des effets funestes, de même que du vinaigre.

Magistere de Saturne.

Versez sur la liqueur de Saturne de l'huile de tartre par défaillance, les parties du plomb se sépareront du vi-

naigre & se précipiteront. C'est le Magistere.

On s'en sert encore pour embellir la peau du visage ; c'est un bon cosmétique ; cependant, si l'on s'en sert trop long-tems, il rend la peau livide, parce qu'il cause des engourdissemens dans les petites veines de la peau, le sang s'y arrête, &c.

Nutritum de Saturne.

Ce n'est autre chose qu'un mélange de la liqueur de Saturne avec de l'huile d'olive, d'où il résulte un onguent coulant. On s'en sert pour les ulcéres sanieux, cuisants, rongeants, &c.

Sel ou Sucre de Saturne.

Pour faire le sel de Saturne, on fait evaporer la liqueur de Saturne, ensuite on fait crystalliser. Ces crystaux sont des parties intégrantes du plomb & du vinaigre, avec quelque peu d'humidité ; car il n'y a point de crystallisation, point de crystaux où il n'y ait de l'humidité, mais qui n'est pas suffisante pour tenir la matiere en dissolution.

Il a les mêmes propriétés que les autres préparations de plomb. Il n'y a que celle-ci qui puisse se donner intérieurement, & c'est dans des cas d'acrimonie des voyes urinaires, d'ardeur d'urine, dans le priapisme où la fausse semence par son âcreté irrite les glandes de l'urethre, les prostates, & cause une convulsion aux muscles releveurs. Mais il ne faut pas s'en servir long-tems, alors il produiroit un effet tout opposé; sçavoir la paralysie de ces mêmes muscles. La dose est depuis gr. ij. jusqu'à vj. On en mêle avec quelque pomade adoucissante pour en oindre les bourses, la périnée, les parties près des cuisses, quand elles sont affectées par des pruriginosités, des démangeaisons.

Si l'on fait distiller le sucre de Saturne à sec, il sort une liqueur inflammable qui est du véritable esprit de vin, qui vient du vinaigre; donc dans le vinaigre, il y a de l'esprit de vin qui ne s'est pas échappé quand le vin s'est changé en vinaigre. Il est vrai qu'il n'y paroît pas; mais il n'y est pas moins, il n'est que caché & disposé de façon qu'il ne peut pas paroître. De bon muscat par exemple jetté sur le feu s'en-

flamme, & si on le met en vinaigre, lui & son esprit éteignent le feu. L'esprit de vin est si bien dans le vinaigre que c'est cet esprit qui lui donne la force, puisque plus un vin est spiritueux, ardent, plus fort en est le vinaigre, & il est faux qu'un vin grossier, foible, fasse un bon vinaigre. Enfin, quoique cet esprit ne paroisse pas dans le vinaigre, il faut qu'il y soit, puisqu'on l'en retire en le faisant passer par le plomb. Cet esprit ardent au reste n'est pas pur, il se ressent du plomb; de sorte qu'il n'a pas ce doux agréable de l'esprit de vin naturel, il est comme austere, mais il est inflammable.

Baume de Saturne.

Prenez une partie de quelque calcination de plomb que vous voudrez, & huit parties d'huile de térébenthine, faites digérer le tout dans un matras pendant plusieurs heures. L'huile devient rouge, on la verse par inclination, on en remet de nouvelle, & ainsi jusqu'à trois fois. On fait distiller toutes ces huiles dans une cornuë (parce qu'autrement elles seroient trop liqui-

des) jusqu'à ce que ce qui reste soit en consistance de baume.

On se sert pour l'ordinaire dans cette opération du sucre de Saturne. L'huile dans la digestion dissout le plomb, s'en charge, en emporte des parties; elle le dissoudroit tout, si l'on vouloit continuer la digestion par reprises. Toute autre huile peut le dissoudre de même. La couleur que prend cette huile dans la digestion fait voir la fausseté de l'opinion de ceux qui prétendent que les alkalis, qu'ils supposent dans le sang, lui donnent la couleur rouge. On disoit que les alkalis brisoient, écharpissoient le chyle, & lui faisoient par-là acquérir la couleur rouge : c'est ainsi qu'ils expliquoient la sanguification, appuyés sur ce que faisant bouillir des alkalis avec le soufre, la liqueur devient rouge. Mais un acide fait le même effet avec les huiles, car il y a un acide dans le sel de Saturne, la céruse, &c.

Ce Baume est un déterssif doux, leger, pour les ulceres sordides, qui sont en même tems acrimonieux; car s'ils n'etoient point acrimonieux, & que les liquamens fussent seulement épais, l'ulcére deviendroit encore plus sale, parce

parce que les solides & les fluides deviendroient encore plus engourdis. De même, il faut que l'ulcére, quoique acrimonieux, ait besoin d'être détergé; car un cancer qui n'a besoin que d'être adouci, seroit aigri par ce déterfif térébenthineux.

L'Etain.

L'étain est un métal blanc, sonore; pliant. Il se laisse dissoudre parfaitement par l'eau régale : l'esprit de nitre ne le dissout qu'imparfaitement, car il en résulte une liqueur épaisse. L'Esprit de vinaigre le dissout encore, mais il faut qu'il ait été calciné. On peut faire les mêmes préparations d'étain qu'on fait du plomb, excepté la calcination humide avec le vinaigre ou son esprit, puisqu'il faut que l'étain ait été calciné pour se laisser dissoudre par ce menstrue; mais on peut faire la liqueur de Jupiter & le sucre, comme ceux de Saturne. Le magistere de même que celui de Saturne se fait en versant sur la liqueur de Jupiter de l'huile de tartre par défaillance : il se fait une précipitation; cela vient de ce qu'il se forme un sel salé qui n'est plus le dissolvant de ces corps.

L'étain ni ſes préparations ne ſe donnent jamais intérieurement. On ne s'en ſert pas non plus extérieurement. Elles approchent de celles du plomb par leurs vertus, mais elles ne ſont pas ſi bonnes.

Antihectique de Poterius.

Prenez parties égales de régule d'antimoine martial & d'étain fin. Faites fondre ce mélange, verſez dans un autre vaiſſeau ; étant figé, ſéparez les ſcories. Enſuite prenez trois fois autant de nitre rafiné, c'eſt-à-dire, une partie de votre régule, & trois parties de ſalpêtre, pulvériſez le tout enſemble. Mettez-le par projections dans un creuſet rougi, continuez la calcination pendant trois ou quatre heures. Jettez-le enſuite dans l'eau tiéde, changez l'eau juſqu'à ce que la matiere ſoit inſipide.

C'eſt un antimoine diaphorétique, il n'y a que l'étain de plus, qui mitige, qui adoucit la force de l'antimoine calciné ; l'un & l'autre ſont diviſés & atténués par le feu, & par le nitre changé en ſel polychreſte. C'eſt donc un diaphorétique plus doux que l'antimoine diaphorétique. L'on s'en ſert pour

briſer le ſang ſans le rendre fougueux, lorſqu'il s'agit d'inciſer une lymphe pulmonaire épaiſſe qui forme des tubercules, comme dans certains aſthmes, ſans courir riſque de rompre le tiſſu de ces parties, qui eſt délicat ; pour inciſer & rendre coulans les liquamens purulens épais qui viennent des tubercules, lorſque ces liquamens épais ſont en même tems purulens & lymphatiques. Souvent ils ſe trouvent tels dans les phthiſiques. Il eſt très en uſage pour tous ces cas, mais ce n'eſt qu'alors qu'on s'en ſert, quoique en général il ſoit diaphorétique, parce que l'antimoine diaphorétique eſt plus aſſuré dans les cas marqués dans ſon article. Il eſt très-néceſſaire qu'un tel reméde ait précédé les autres, tels que les laitages, parce qu'il nettoye les poûmons, y rétablit une plus libre circulation, &c. On le donne ſans alliage depuis gr. viij. juſqu'à xxv. Quand on en continue l'uſage quelque tems, la doſe eſt viij. ou x. gr.

Le Cuivre.

Le cuivre, ou venus, ſe laiſſe diſſoudre par toutes ſortes de ſels, acides,

forts, foibles, alkalis fixes, volatils, sels salés, même par des huiles. De-là l'on tire des argumens convaincans contre les hypothèses par lesquelles on veut expliquer la dissolution des corps. La proportion qu'on admet entre les parties du dissolvant & les parties, ou les pores du mixte à dissoudre, ne se trouve pas ici, puisque le cuivre se laisse dissoudre par différens corps, dont l'un dissout, par exemple, l'or sans dissoudre l'argent, l'autre l'argent sans toucher à l'or. J'avois mis du verd-de-gris dans une vieille boëte de fer blanc, j'y mis ensuite de l'eau par hazard, le verd-de-gris se dissolvit en une liqueur un peu onctueuse d'un beau jaune doré, ce qui fut occasionné par les particules du fer, l'eau pure ne le dissolvant pas. Le cuivre est incompatible avec l'eau, c'est-à-dire, qu'une goutte d'eau jettée dans le cuivre lorsqu'il est en fusion le fait rejaillir entiérement hors du creuset, il le répand de toutes parts avec impétuosité, il n'en reste point. On ne donne jamais le cuivre intérieurement.

Diſſolution du Cuivre.

On peut faire la diſſolution avec différens menſtruës, comme nous avons dit ; mais on ne s'en ſert pas en Médecine ; il n'y a que celle qui eſt faite avec l'eſprit de ſel ammoniac ; qui eſt recommandée pour les épilepſies. On l'employe par gouttes, commençant par quatre gouttes le premier jour, enſuite en donnant huit le ſecond, le troiſiéme ſeize, & le dernier vingt-quatre. Ce reméde réuſſit quelquefois dans les enfans, mais jamais dans les adultes, où il y a toujours un vice organique.

Pour la faire, mettez de la limaille de cuivre, ou du verd-de gris, dans un vaiſſeau de verre ; verſez-y de l'eſprit de ſel ammoniac qui ſurnage de quatre doigts ; faites digérer ſur le ſable chaud durant vingt-quatre heures ; décantez ; remettez de nouvel eſprit, & continuez juſqu'à ce qu'il ne reſte qu'une matiere terreuſe.

Æs uſtum, ou *Cuivre brulé.*

On met par couches alternatives de

fleurs de soufre, & des lamines de cuivre dans un creuset, de façon que la premiere & la derniere couche soient de soufre : on couvre le creuset d'un couvercle percé au milieu, on l'expose à un feu violent jusqu'à ce qu'il ne sorte plus de fumée. On retire ensuite les lamines qu'on met aisément en poudre ; on la lave plusieurs fois, c'est *l'as ustum*. Si l'on fait rougir ces lamines ainsi calcinées, & qu'on les jette dans de l'huile de lin, réitérant plusieurs fois ; c'est la purification du cuivre.

L'acide du soufre ronge, divise les parties du cuivre, & le feu enleve le phlogistique. C'est donc une chaux absorbante, mais un peu corrosive. Par l'huile de lin on lui rend son phlogistique, & elle reprend sa forme de cuivre.

Le cuivre brulé ronge, & dessèche les chairs baveuses, molasses, & humides. Ses parties s'insinuent dans ces mauvaises chairs, les rongent, & les dessèchent en même tems. On ne s'en sert pas beaucoup.

Ens veneris.

Calcinez du vitriol de Cypre, qui est

composé de cuivre, & le réduisez en colcothar. Prenez une partie de ce colcothar, & trois parties de sel ammoniac; mettez le mélange dans une cucurbite de grais dont il n'occupe que le tiers; adaptez un chapiteau aveugle, & faites sublimer. Le sel ammoniac dissout le cuivre, & étant demi volatil, il en enleve avec lui les parties en forme de fleurs. On reprend ces fleurs avec ce qui reste au fond du vaisseau, on les remêle, & l'on fait sublimer ainsi jusqu'à trois fois.

Ce sont des fleurs ammoniacales cuivreuses. M. Boyle, & d'autres les recommandent fort pour les rachitiques. Elles sont fort en vogue en Angleterre pour cette maladie: ici nous n'en voïons pas de grands effets (point du tout) Ce reméde ne peut détruire cette maladie qu'en inciſant la masse générale de la lymphe. Sa dose depuis gr. ij. jusqu'à viij.

L'Argent.

Les métaux parfaits sont l'or & l'argent. L'argent est un métal blanc qui pese moins que l'or & le plomb, mais plus que les autres métaux. Il résiste ex-

trêmement au feu. Exposé au feu de verrerie pendant deux mois, il ne diminuë que d'un douziéme, *valde fixum in igne.* Il fond presqu'aussi tôt qu'il rougit. Il résiste à tous les métaux excepté l'antimoine. Il se dissout par l'esprit de nitre fort, ou par l'eau forte. L'eau forte est une association d'esprit de nitre & d'esprit de vitriol; mais l'esprit de nitre fort le dissout encore mieux. On purifie l'argent par la coupelle. La coupelle se fait ainsi: on a une matiere qui ait été bien calcinée, c'est ordinairement des cendres d'os, dont on fait une pâte, puis une boule: on fait dans cette boule une cavité, on la fait sécher, on met dans cette cavité cinq ou six fois autant de plomb qu'on veut purifier l'argent, on met cette coupelle entre les charbons, dès que le plomb est fondu on y met l'argent qui se fond bien-tôt. Un peu après qu'il a été fondu on retire la coupelle; quand elle est refroidie l'argent se trouve figé au milieu; le plomb est calciné, & c'est la litharge de différente couleur, selon le dégré de feu; blanche, si le feu n'a pas été beaucoup poussé; jaune, s'il a été poussé davantage. La premiere est

appellée litharge d'argent, l'autre litharge d'or, quoiqu'il n'y ait ni or ni argent. Cet argent ainsi purifié est appellé argent de coupelle. Le plomb, qui ne touche point à l'argent, détruit tous les métaux impurs qui pourroient se trouver alliés avec lui.

L'argent crud n'a point du tout de vertu médicinale ni intérieurement ni extérieurement; il n'y a que sa dissolution qui fournit un excellent escarrotique.

Les Orfévres font un grand secret & un problême de séparer l'or & l'argent d'une masse qui seroit un alliage de toutes sortes de métaux, mais cela n'est qu'une minutie de Chymie. Pour le faire.

1°. Il faut mettre en fusion du plomb à proportion de la masse donnée, mettre ensuite cette masse dans le plomb fondu. Le plomb dévore tous les métaux imparfaits, & laisse l'or & l'argent fondus & mêlés sans y toucher.

2°. On met l'alliage de l'or & de l'argent dans l'esprit de nitre; cet esprit dissout l'argent sans toucher à l'or, qui tombe au fond sous la forme d'une matiere rousâtre. On verse la liqueur qui

contient l'argent, on fait fondre la matiere reſtée, c'eſt l'or.

3°. Pour avoir l'argent diſſout & flottant dans l'eſprit de nitre, mettez dedans quelques lamines de cuivre ; l'eſprit de nitre quitte l'argent pour s'attacher au cuivre & le diſſoudre. L'argent tombe au fond, on verſe la liqueur par inclination, on fait fondre la poudre, c'eſt l'argent. On a donc retiré l'or & l'argent.

4°. Si par curioſité on veut retirer le cuivre de l'eſprit de nitre, on n'a qu'à y ajouter du fer en limaille, ou autrement. L'Eſprit quitte le cuivre qui tombe au fond, pour diſſoudre le fer.

5°. Pour avoir le fer on y met de la pierre calaminaire.

6°. Pour avoir la pierre calaminaire, verſez deſſus de la liqueur alkaeſt, qui eſt la liqueur de nitre fixe. Alors par cet alkali, & l'acide du nitre, il ſe forme un véritable ſalpêtre, qui n'étant plus le diſſolvant de la pierre calaminaire la laiſſe échapper, & elle ſe précipite.

7°. Enfin pour avoir le ſalpêtre, qui s'eſt produit ſous ſa véritable forme, il n'y a qu'à le faire cryſtalliſer.

Cryſtaux de Lune.

Faites diſſoudre de l'argent dans deux ou trois fois autant d'eſprit de nitre, faites enſuite évaporer juſqu'au tiers, & cryſtalliſer. Ce ſont des parties intégrantes d'argent & d'acide nitreux, avec un peu d'humidité, qui donne la forme aux cryſtaux, de même qu'à tous les autres cryſtaux, qui ſe réduiroient en poudre s'il n'y en avoit pas, comme il arrive quand on la leur enleve.

C'eſt un corroſif fort, qui ne ſe donne jamais intérieurement dans quelque maladie que ce ſoit. Quelques-uns pourtant le donnent quelquefois dans l'hydropiſie, &c. depuis gr. ij. juſqu'à iij. d'autres même depuis gr. ij. juſqu'à viij. mais il eſt fort dangereux. On ne s'en ſert pas même extérieurement, parceque la pierre infernale eſt plus commode.

Pierre infernale.

On fait diſſoudre l'argent, comme il a été dit, on fait évaporer enſuite juſqu'à moitié, on met la matiere dans un creuſet ſur un fourneau. Cette liqueur ſe

gonfle, enſuite elle s'abbat, un peu après elle paroît comme de l'huile, on la jette alors dans une lingotiere, où elle ſe fige, & prend une figure longue, tenuë, &c. Ce ſont les mêmes parties intégrantes de l'argent & de l'acide du nitre comme les cryſtaux, il ne manque que l'humidité : ce qui prouve cela, c'eſt qu'on la fait de même avec les cryſtaux, les mettant dans un creuſet, & procédant de la même façon. On pourroit la faire auſſi avec le cuivre, mais elle n'agiroit pas ſi bien, ni ſi vîte, parce que les parties du cuivre ne ſont pas ſi dures ; d'ailleurs le cuivre attire beaucoup plus l'humidité de l'air, laquelle émouſſe la force de la pierre, & met un obſtacle à ſon action. C'eſt pourquoi on ne l'expoſe à l'air que le moins qu'on peut.

On ſe ſert très-ſouvent de la pierre infernale. Elle corrode promptement, l'eſcarre ſe forme plus vîte que par la pierre à cautere, & par-là elle cauſe moins de douleur que la pierre à cautere qui agit plus lentement. On s'en ſert pour les ulcéres où il y a des chairs baveuſes, des bords calleux, & pour tenir la playe à niveau, lorſque les grains ſe

forment les uns plûtôt que les autres, ce qui formeroit une cicatrice très-désagréable, raboteuse, & qui la retarderoit même beaucoup. On la met dans un tuyau en forme de porte-crayon, & l'on en touche les chairs, on ronge de petites excroissances qu'on trouve en différens endroits de ces ulcéres. On ne s'en sert pas pour ronger des abcès profonds, non-seulement parce qu'il en faudroit beaucoup, mais parce que ne pouvant pas la ménager comme il faut, elle s'épancheroit dans les parties voisines & causeroit du ravage; on se sert alors de la pierre à cautere.

L'escarre n'est autre chose que les petits vaisseaux brisés, divisés en petites parcelles, & mêlés avec les liqueurs épanchées, soit sanguines soit lymphatiques. Le tout ensemble forme une pâte, tantôt plus, tantôt moins dure, qu'on appelle escarre. En général elle est l'effet des corrosifs, soit qu'ils heurtent contre les fibres, ou que ces fibres, qui sont toujours tenduës & en mouvement, heurtent contre les corrosifs. D'une & d'autre façon ces fibres se cassent, se brisent, les liqueurs s'épanchent, l'escarre se forme.

L'Or.

L'or est le plus pesant de tous les corps, il est mol, peu sonore, peu élastique, extrêmement ductile, *fixissimum in igne*. Une once mise au feu de verrerie pendant deux mois ne diminua pas tout-à-fait d'un grain. Un Allemand fit d'un grain d'or un fil sans casser, long de cinq cent pieds. Il n'y a que l'esprit de sel concentré, ou l'esprit de nitre uni avec le sel ammoniac, qui sont des eaux régales, qui le dissolvent. Il se conserve toujours pur sans se rouiller. La rouille n'est autre chose que les parties d'un métal rongées qui s'en détachent, mais l'or n'a aucun dissolvant dans la nature, l'eau régale, son seul dissolvant, étant artificielle. Il résiste également à l'antimoine, & au plomb; ainsi on se sert du premier pour le purifier, puisqu'il détruit tous les autres métaux.

Dissolution de l'Or.

Pour en faire la dissolution, on met de l'or en limaille, ou en feuilles minces, dans un matras avec quatre ou cinq

fois autant d'eau régale sur le sable un peu chaud.

Dans les gouttes du Général la Mothe, il y entre de l'or, on l'en retire. Il faut donc que ce soit une eau régale; car il n'y a qu'elle qui puisse le dissoudre; mais il faut en même tems qu'elle soit adoucie par quelque mélange qui ne l'empêche pas de demeurer suspendu. Cependant elles sont un peu corrosives, car elles laissent dans une cuillere d'argent des taches qui ne peuvent s'en aller que par le feu.

Crocus Solis, ou *Or fulminant.*

On verse peu-à-peu sur la dissolution de l'or de l'huile de tartre par défaillance, ou de l'esprit alkali volatil de sel ammoniac. Il se précipite une poudre. Décantez la liqueur, faites sécher la poudre à un feu doux, car s'il étoit fort, elle détonneroit & s'enleveroit: c'est l'or fulminant.

L'or, ni ses préparations ne sont absolument d'aucune utilité en Médecine; elles ne servent qu'à troubler l'imagination des hommes. Ainsi à cet égard l'or est le plus vil de tous les métaux.

Le Crocus Solis pourroit pourtant être un petit diaphorétique, mais cette vertu qu'on lui attribuë, n'eſt ni bonne, ni aſſurée; ainſi on ne s'en ſert point.

Il y en a qui croyent que l'or fulminant peut appaiſer l'action du mercure dans les grands remédes; parce qu'il s'amalgame facilement avec l'or; mais ils ſe trompent : Le Crocus Solis ne peut paſſer qu'en partie par les veines lactées, & quand il y paſſeroit tout, il répugne que ſes parties aillent chercher le mercure dans les plus petits vaiſſeaux de tous les endroits du corps, mais ſur-tout parce que l'expérience fait voir le contraire, & qu'on laiſſe périr le malade bien loin de le ſoulager. On laiſſa périr un Prince Italien dans les grands remédes par l'action trop forte du mercure, penſant l'appaiſer par une calotte d'or, qu'on lui appliqua ſur la tête : on croyoit que l'or attireroit le mercure, & que celui-ci iroit ſe joindre à l'or, conſidérant le corps humain comme un alembic. On voit d'autres procédés auſſi ridicules : comme de raſer la tête, & la frotter d'eau-de-vie dans une forte attaque d'apoplexie : comme ſi tout cela pouvoit pénétrer

dans le cerveau à-travers une boëte auſſi forte que le crane, pour emporter l'engorgement qui s'y trouve. Mais il ſuffit que cela en impoſe au Public, & qu'il attire ſon admiration, qui eſt la marque de ſon ignorance.

Sel prunelle, ou *Cryſtal minéral.*

On fait fondre du Salpêtre la quantité qu'on veut, on y jette peu-a-peu $\frac{1}{30}$ ou $\frac{1}{32}$ de fleurs de ſoufre ; on verſe enſuite la matiere dans une baſſine où elle ſe fige.

Dès que le nitre fondu touche le ſoufre, il s'enflamme, déflagre. Alors il change de nature, il tire vers le ſel polychreſte, c'eſt-à-dire, qu'il devient un ſel ſalé, un peu âcre, un peu alkali. Mais comme il n'y a pas beaucoup de ſoufre, l'acide nitreux domine ; ainſi il eſt encore rafraîchiſſant ; mais moins que le nitre. Quelques-uns prétendent qu'il l'eſt plus, croyant que l'acide vitriolique s'unit avec le nitreux ; non ſeulement l'on ſçait par les effets qu'il l'eſt moins ; mais encore l'on voit que plus on employe de ſoufre, plus le réſultat devient âcre, & échauf-

fant, comme nous verrons dans l'opération suivante.

C'est un rafraîchissant, un peu moins que le nitre purifié, il n'y a pourtant pas beaucoup de différence. Dans des cas où l'on n'a pas des plantes pour faire des tisanes pour la gonorrhée, comme dans les armées, on se contente de faire dissoudre du sel prunelle dans de l'eau; mais cette tisane est quelquefois pernicieuse, en ce que son effet étant de coaguler les fluides, elle coagule de même les liquamens purulens dans les prostates, &c. & les empêche de couler; ils se remêlent donc dans le sang, & donnent la vérole. Mais on s'en sert avec succès pour empêcher les purgatifs de trop échauffer. On l'ordonne depuis drag. *ſ.* jusqu'à drag. j. par verre d'infusion de sené. On en dissout drag. j. dans un pot d'eau, pour faire une tisane rafraîchissante dans les fiévres malignes, ardentes, &c.

Sel Polychreſte.

Prenez parties égales de nitre purifié de la troisiéme cuite, & de fleurs de soufre. Le tout mis en poudre & mêlé,

faites des projections cuillerée par cuillerée dans un creuset rougi. Faites ensuite une feu de calcination pendant une heure. La matiere étant refroidie, pulvérisez-la, dissolvez-la dans beaucoup d'eau tiéde, filtrez, évaporez jusqu'à siccité.

Comme il y a beaucoup plus de soufre que dans l'opération précédente, son action est beaucoup plus forte sur le nitre. Ainsi le nitre se change en un sel salé âcre, échauffant, un sel salé approchant de l'alkali, non pas tout-à-fait alkali, mais ce qu'on appelle *vergens ad naturam alkali*. Tout cela se fait par les déflagrations, & l'action du soufre, & du feu de calcination qu'on a fait ensuite. Par tout cela l'acide du soufre se dissipe; car s'il y demeuroit, il seroit rafraîchissant. On fait passer la matiere par des lotions pour en emporter quelques impuretés qui peuvent s'y trouver.

On l'appelle polychreste comme ayant beaucoup de vertus. A petite dose il est apéritif, & diurétique chaud. A grande dose, purgatif de la classe des médiocres forts. Il convient où il s'agit de pousser les urines, dans les cas de Cachexie,

Leucophlegmatie, Œdêmes, Hydropisies : on l'ajoute alors aux apozêmes, bouillons apéritifs, &c. depuis drag. j. jusqu'à ij. Il n'est pas assez fort pour les obstructions que l'on touche sensiblement, comme du foye, de la rate ; on peut pourtant le mêler avec les autres remédes. C'est un très bon purgatif, il purge principalement les séro sités. On peut le prendre tout seul dans deux verres d'eau, un seul seroit trop salé. Quand les matieres glaireuses sont bien marquées, & qu'elles causent des dérangemens considérables, comme dans les fiévres malignes &c. il ne les emporteroit pas comme les trois purgatifs ordinaires, le Séné, la Rhubarbe, & la Manne, qui sont toujours assurés. On le met infuser avec les purgatifs à drag. j. pour en mieux tirer la teinture. Les parties médicamenteuses des végétaux ne sont que des sucs concrets contenus dans les petits canaux, les utricules, *in eorum ergastulis*, lesquels tiennent ou de la nature gommeuse, ou résineuse. L'eau en les détrempant les en retire à la vérité, mais ces molécules sont encore assez massives, & peuvent par là causer des tranchées ; au lieu que

ce sel dissout, pénétre mieux dans le tissu des végétaux, en tire plus de particules, & outre cela il les divise beaucoup, de façon qu'il y en a plus, & qu'elles sont plus divisées, & par-là elles purgent beaucoup plus efficacement, & ne causent aucune tranchée. J'ai guéri des hydropisies avec le sel polychreste seul, ou mêlé avec d'autres hydragogues; mais comme tout est dans le relâchement, que les intestins nagent dans l'eau, il ne faut pas craindre d'échauffer, & j'en donnois des doses considérables, comme onc. j. ou ij. &c. On s'en sert communément dans l'exhibition des eaux minérales soit froides, ou chaudes; mais il faut que ce soit dans des cas de relâchement, des cas qui tiennent de la nature de la paralysie. On en met dans le premier verre des eaux de Ballaruc pour qu'elles purgent mieux, & qu'elles ne passent pas dans la masse du sang; on en ajoute aussi au dernier verre pour nettoyer la masse du sang, s'il y a passé de ces eaux. On le donne aussi dans le premier, & le dernier verre des eaux acidules par la même raison; & quand ces eaux acidules s'étant arrêtées dans le sang, ont produit des

bouffiſſures en bouchant les vaiſſeaux capillaires, on les guérit par le moyen du ſel polychreſte. La doſe comme purgatif dans une purgation ordinaire eſt depuis drag. ij. juſqu'à drag. vj.

Le ſel polychreſte de M. Seignete de la Rochelle n'échauffe pas tant que le chymique, ainſi il eſt bon pour les délicats depuis onc. ſ. juſqu'à onc. j. mais pour les robuſtes, ou dans les cas de lenteur, le chymique vaut mieux.

Nitre fixé par les Charbons.

C'eſt un alkali fixe fort, il n'y a que l'alkali fixe de tartre qui ſoit plus fort que lui. Faites fondre du nitre dans lequel vous jetterez cuillerée par cuillerée du charbon bien noir mis en poudre, juſqu'à ce qu'il ne faſſe plus de flamme, calcinez enſuite pendant deux ou trois heures. Ayant verſé la matiere dans un autre vaiſſeau pour la faire refroidir, il faut la diſſoudre dans l'eau, filtrer, & évaporer.

C'eſt un alkali pur à haut dégré. Il y a dans le charbon l'huile la plus fine de la plante. Or toutes les fois que l'inflammable touche le nitre fondu, celui-

ci déflagre, & la déflagration & la flamme sont beaucoup plus considérables qu'avec le soufre, à cause du bitume qu'il contient, qui diminue son action; au lieu que dans les charbons l'huile n'est pas bitumineuse. Elle est donc plus vive, plus prompte, & le nitre est changé en alkali, *nitrum alkalisatum.*

C'est un bon stomachique, mais très-chaud, fort incisif, de même que l'alkali fixe de tartre, & les autres alkalis fixes. On ne le donne que quand l'estomac est très engourdi, comme dans les inappétences, pour les glaires, les matieres épaisses aigres, ou insipides qui tapissent l'estomac, ou qui pendent comme de la morve au bout des vaisseaux excrétoires, & qui rendent les digestions aigres, & non lorsque les matieres sont bilieuses, ameres, échauffant l'estomac, ni dans la fougue du sang; alors on donneroit plûtôt des aigres. Il est encore apéritif, diurétique chaud, dont on peut se servir quand tout est engourdi, comme dans des corps sujets aux affections soporeuses &c. Sa dose est depuis grains iv. jusqu'à x. ou xij. On peut en ajouter dans un bouillon viij. ou x. grains. On l'ajoute aussi aux purgatifs.

Liqueur de nitre fixe.

Elle se fait de la même façon que l'huile de tartre par défaillance. C'est un très bon menstruë pour tirer la teinture des sucs des végétaux, & même celle des minéraux, soit matieres gomeuses ou résineuses. Ajouté à l'esprit de vin, il donne une teinture de la couleur & de la vertu du lilium de Paracelse, mais elle ne fait pourtant pas un cordial si subtil. La liqueur de nitre a les mêmes vertus que le nitre fixé par les charbons. Dose xv. xx. ou xxx. gouttes. Extérieurement pour les maladies cutanées, comme l'huile de tartre par défaillance : elle se charge de même de l'humidité de l'air d'une quantité égale à son poids.

Rosée de vitriol.

La rosée de vitriol n'est que le flegme qui vient le premier dans la distillation du vitriol.

Prenez du vitriol verd, rempliſſez-en le tiers d'une cucurbite que vous placerez au feu de sable, ou au bain-marie; distillez

distillez l'humidité, qui est le flegme; c'est une eau aigrelette, ou la rosée de vitriol. L'on fait par là tout d'un coup la rosée de vitriol.

C'est un rafraîchissant, pour des soifs immodérées, ardeurs d'urine, fèvres ardentes &c. mais elle n'est pas d'un grand usage. On se sert plûtôt de l'esprit de vitriol dans de l'eau, dans un julep, jusqu'à une agréable acidité. Elle est bonne pour les ophthalmies d'une constitution âcre, chaude, comme érésipélateuse, où les larmes coulent comme brûlant s sur la face; mais non pas si l'ophthalmie dépend d'un épaississement du sang. On met sur les yeux des linges mouillés avec cette rosée.

Gilla vitrioli.

On fait dissoudre du vitriol blanc dans de l'eau commune; on expose la dissolution sur le feu pour lui faire prendre deux ou trois bouillons; on filtre; on fait évaporer les deux tiers; on fait cristalliser dans un lieu frais. Ayant ôté les cristaux, on réitere l'évaporation & la cristallisation jusqu'à ce que la liqueur ne donne plus rien. Ces cristaux sont appellés *Gilla vitrioli.*

On donne quelquefois ce remède intérieurement, plûtôt que le vitriol blanc, pour faire vomir dans les dyſenteries, parce qu'il reſſerre *in receſſu*. Sa doſe depuis ſcrup. j. juſqu'à drag. j.

Fleurs de Soufre.

On pile du ſoufre que l'on met dans une cucurbite de terre ſur un petit feu, on couvre la cucurbite d'un pot de terre renverſé. Les fleurs ſe ſubliment dans le pot, que l'on ôte de tems en tems pour les ſéparer. Ce ſont les parties intégrantes les plus fines du ſoufre qui s'élevent en forme de farine.

Elles ont les mêmes vertus que le ſoufre, mais elles ſont mieux dans certains cas, en ce que leurs parties ſont plus pures & plus fines. C'eſt un ſudorifique, principalement dans les maladies de la peau, pour déboucher les vaiſſeaux cutanés. C'eſt un béchique fondant pour débarraſſer les poûmons d'une lymphe groſſiére, de crachats épais (car il ne feroit pas cracher, ſi le poûmon étoit net) dans les aſthmes humides, la diſpoſition aux tubercules, & même lorſqu'ils ſont formés. On préfére pourtant ſouvent le

soufre lavé aux fleurs, dans la phthisie, l'asthme, où l'on veut ménager, parce que le soufre lavé est un peu comme dessallé, son acide un peu adouci. On le met en poudre très-fine qu'on lave beaucoup dans l'eau chaude, jusqu'à vingt, quarante fois. Le soufre lavé se donne dans ce cas depuis vj. grains jusqu'à xx. On fait prendre les fleurs dans un jaune d'œuf, ou bien on en forme des tablettes avec le double de sucre, & un peu de gomme adragant. La dose comme sudorifique depuis gr. x. jusqu'à scrup. ij. & même drag. j. comme béchique jusqu'à grains xv. & pour les robustes on les pousse jusqu'à xxx.

Extérieurement pour les dartres en général, pour les dartres crouteuses, lépreuses, les galles &c. où les conduits cutanés sont gorgés. Ce remède agit non-seulement sur la peau, mais encore entrant dans le sang par les pores, il agit sur les fluides, car les malades en sont échauffés &c. C'est principalement par là qu'il guérit la galle. On en fait un onguent en les mêlant avec quelque pomade, ou le cérat de Galien, ou du sain doux j. drag. ou ij. dans onc. j. de pomade, pour faire un onguent qui

ne soit pas si chargé de soufre, ni si désagréable.

℥ pulpar. radic. lapath. acut. & énul. camp. ãã onc. j. axung. onc. ij. flor. sulphur. onc. ſ. vel onc. j. f. ung.

Magistere de Soufre.

Prenez une partie de fleurs de soufre & trois parties de sel alkali fixe de tartre, faites bouillir le tout fortement pendant quelques heures dans de l'eau commune, jusqu'à ce que la liqueur soit rouge comme du sang. On précipite ensuite par l'esprit de vinaigre. On lave bien la poudre pour la dessaler, c'est le magistere.

Les sels alkalis fixes dissolvent le soufre en bouillant avec lui, de même que les autres soufres communs, comme celui de l'antimoine, & la liqueur devient rouge. C'est par là qu'on expliquoit la rougeur du sang. On regardoit le chyle comme un soufre qui étoit écharpi, divisé, étendu par l'alkali du sang qu'il rencontroit. Le soufre ainsi dissout par un alkali se précipite par un acide, parce que l'acide & l'alkali forment ensemble un sel salé; mais les sels salés ne sont

par les dissolvans du soufre, donc &c.

Il a à peu près les mêmes vertus que le soufre lavé, mais il est un peu plus doux, plus fin, il n'échauffe pas tant : il n'est pas assez fort pour faire suer, mais il est bon béchique fondant. Il peut s'ordonner dans les phthisies où les crachats sont grossiers, verdâtres &c. provenans des tubercules suppurans, mais non pas où le pus est simple. Il déterge ces sortes d'ulcéres, depuis grains x. jusqu'à xxv. ou xxx. On se sert plus souvent du soufre lavé à la même dose. Extérieurement drag. j. ou ij. pour onc. j. de sain doux. Mais les maladies cutanées invétérées cédent mieux aux fleurs.

Baume de Soufre.

Prenez du soufre en poudre & cinq ou six fois autant de quelque huile ; mettez au feu de digestion ; après quelques heures cette huile devient rouge comme du sang ; on verse par inclination. On peut mettre de nouvelle huile dessus pour en tirer une autre teinture. On fait ensuite évaporer cette huile, jusqu'au $\frac{1}{3}$. ou $\frac{1}{4}$. à la consistence de baume. On le fait ordinairement avec l'hui-

le de térébenthine, ou l'huile d'anis, ou celle de succin.

Le soufre se laisse diviser par des huiles faites, soit par expression, soit par distillation, de même que par des alkalis. S'il y a quelque sel dans les huiles, c'est un acide, car on le retire de l'huile de térébenthine. Donc l'acide produit le même phénoméne que l'alkali à qui l'on attribuoit la rougeur du sang. Donc cela n'est pas propre à l'alkali.

Le Baume de soufre ordinaire, qui est le térébenthiné, est un excellent déterſif; ce qui lui vient de l'huile de térébenthine, & du soufre qui sont tous deux déterſifs. Ce dernier l'est devenu encore plus en ce qu'il a été bien étendu, diviſé. Pour les vieux ulcéres, d'un mauvais caractére, dont les liquamens sont lents, viſqueux, &c. Il fait bien vuider les bouts des vaiſſeaux, en diviſant les liquamens purulents, les rendant plus coulants: ce qui s'appelle déterger.

Il est fort bon intérieurement pour les ulcéres tuberculeux du poûmon. La plûpart des phthiſies sont de cette nature, ce qui donne des crachats purulents lymphatiques, épais, où la lymphe do-

mine ; mais il faut prendre garde que ce ce ſoit dans ces cas-là ; car ſi les crachats étoient purement purulents clairs, il feroit mal. Là deſſus il faut remarquer que les acides en général ſont ennemis du poûmon, & que l'acide vitriolique qui eſt dans le ſoufre demande quelque attention dans l'uſage que l'on en fait ; de façon, que ſi l'on pouvoit retirer cet acide du ſoufre ſans détruire le bitume, celui-ci fourniroit alors un excellent baume. C'eſt ce que M. Homberg a fait. Sa méthode eſt décrite dans les mémoires de l'Academie de l'an 1703. La doſe pour les poûmons eſt depuis gout. ij. juſqu'à vj. On peut s'en ſervir auſſi pour les autres ulcéres internes, comme des reins &c. depuis goutt. viij. juſqu'à xv. On le donne dans quelque ſyrop, comme celui de lierre terreſtre &c.

Le Baume de ſoufre *aniſé* eſt plus doux que le *térébenthiné*, pour les cas de délicateſſe du poûmon. Le *ſuccin*é fait mieux quand le ſujet eſt comme hypochondriaque, pour des femmes hyſtériques, ou pour les affections de l'uterus.

Le Tartre.

Il faut faire la distinction de la lie du vin d'avec le Tartre, car les propriétés en sont différentes. Le Tartre est composé de deux parties principales, d'une partie terreuse, d'un peu de féculence, & d'une maniere saline acide fixe. Outre cela il contient des parties spiritueuses, qu'on ne retire point de la lie ; mais elle contient au contraire beaucoup plus de parties terreuses féculentes. Dans presque toutes les plantes il y a un acide végétal, on le tire des sucs des plantes par évaporation. Cet acide qui vient de la vigne, & qui est contenu dans le vin, s'en sépare par la fermentation, & en même tems les parties grossieres terreuses que la fermentation ne peut pas changer en vin. Tout cela étant poussé par la fermentation, qui est un mouvement expansif, les parties les plus pesantes tombent au fond, c'est la lie ; celles qui le sont moins, sont poussées vers les côtés, s'y attachent, & c'est le tartre ; enfin celles qui sont les plus légeres restent suspenduës à la surface du vin, com-

me une nubécule. Le tartre n'eſt bon que par ſon acide fixe, c'eſt pour cela qu'on cherche à le retirer, à le ſéparer des parties groſſieres terreuſes. On ſe ſert du blanc qui vient ordinairement du vin blanc, parce qu'il n'eſt pas ſi chargé de ces parties. Il doit être dur, parce qu'il approche moins de la lie, il doit être un peu cryſtallin, c'eſt-à-dire, qu'en le caſſant, on le voye reluire.

Quoiqu'on ne ſe ſerve que de la crême de tartre, parce que ce n'eſt que l'acide fixe, qui eſt ce qu'il y a de médicamenteux, cependant ſi l'on n'en avoit pas, le tartre, a *in remiſſiori gradu*, les mêmes vertus, c'eſt-à-dire, qu'il eſt diurétique froid, rafraîchiſſant. On pourroit en donner drag. j. ou ij. pour tempérer, ou en faire bouillir drag. ij. dans deux verres d'eau qu'on fait prendre chaude, parce qu'il ne ſe diſſout pas dans l'eau froide. Mais il faut remarquer qu'il n'eſt pas en uſage ni en ſubſtance, ni en décoction, & qu'il péſe ſur l'eſtomac.

Cryſtal ou *crême de tartre.*

Pour la crême ou cryſtal de tartre, ou tartre dépuré, on le fait parfaitement

bien à Agnane, & en grande quantité. Je fus député pour aller examiner cette manœuvre, & le mémoire que j'en donnai est contenu dans ceux de l'Académie Royale des Sciences de l'an 1727.

On met dans une grande chaudiere par exemple, 30 liv. de tartre, & trente fois autant (900. liv.) ou environ d'eau, qu'on fait bouillir pendant deux ou trois heures. On passe ensuite cette liqueur toute chaude à travers de gros draps en forme de chausses. Aussitôt qu'elle se refroidit, les crystaux se forment, qui ne sont pourtant pas solides, ils ne forment que comme une pâte. On les met dans une autre chaudiere avec douze fois autant d'eau qu'on fait bouillir, on repasse par les draps, on crystallise, & l'on fait tout cela encore une troisiéme fois.

Ensuite ils remettent ces crystaux avec dix ou douze fois autant d'eau dans une chaudiere avec un petit feu, ils se dissolvent. Alors ils ont une terre blanche maîgre, dont ils prennent deux ou trois livres, qu'ils détrempent dans de l'eau; on la verse sur la surface de la dissolution des crystaux, on retire le feu. Tout cela dure ordinairement jusqu'au

soir. On le laisse jusqu'au lendemain matin qu'on trouve la crême sur l'eau, de l'épaisseur d'un écu de six francs, & les cristaux aux côtés du vaisseau ; on y trouve une matiere roussâtre, n'est que la terre qu'on a versée sur la dissolution, & qui a entraîné avec soi les parties terreuses féculentes du tartre en les absorbant, lesquelles restoient encore avec les cristaux en assez grande quantité, puisqu'ils n'étoient pas beaux, ni solides, ne formant encore qu'une espece de pâte, quoiqu'il s'en fût séparé beaucoup par les différentes dissolutions, filtrations, & cristallisations qui avoient précédé. Ce n'est donc que le sel essentiel du tartre séparé des matiéres féculentes terrestres.

C'est un diurétique froid, un rafraîchissant, pour rafraîchir les entrailles, les reins, depuis drag. j. jusqu'à iij. dans un bouillon chaud. Mêlé avec les purgatifs, il diminuë, mitige la force du séné : drag. j. ou ij suivant la quantité de la purgation. On peut en ajouter aussi aux opiates, poudres purgatives, ou échauffantes, pour en modérer l'action. On pourroit en faire bouillir onc. j. ou ij. dans un ou deux pots

d'eau pour rafraîchir au lieu des eaux acidules.

Sel alkali fixe de tartre.

On met en poudre du tartre & du charbon, on met une couche de l'un & une couche de l'autre dans des cornets de papier, qui ne sont que pour donner la figure, car ils se brulent. On calcine jusqu'à blancheur, on fait fondre dans l'eau tiéde, & évaporer. C'est le plus fort alkali fixe Il forme avec l'eau de chaux un corrosif plus fort que la pierre à cautere.

C'est un apéritif vif approchant du corrosif. Dans des bouillons apéritifs, depuis grains iij. jusqu'à x. ou xij. Dans des apozêmes, grains vij. ou viij. par prise. On en ajoute aux purgatifs vij. ou viij. grains, il en tire mieux la teinture, & outre cela il est purgatif & fort bon pour briser les matieres aigres de l'estomac, telles qu'elles se trouvent dans les gouteux. Il sert bien pour tirer la teinture des végétaux.

On fait l'huile de tartre par défaillance en exposant le sel alkali fixe de tartre à l'humidité de l'air dans un lieu frais, & sur un plan incliné, il se résout

& se charge d'humidité, d'une quantité égale à son poids.

Teinture de sel de Tartre ou *Esprit de vin tartarisé.*

On met du sel alkali fixe de tartre dans un creuset au feu jusqu'à ce qu'il soit fondu, ou presque fondu ; on le verse dans un mortier ; étant refroidi on le pulvérise ; on le met dans un matras ; on verse de l'alkool de vin à l'éminence de trois ou quatre travers de doigt. On fait digérer jusqu'à ce que la couleur soit rouge comme celle du lilium.

Elle est apéritive, cordiale, fait bien dans le scorbut, les cas d'engourdissement de sang, la cachexie tirant vers le scorbut, où il faut animer & désobstruer, depuis gout. vj. jusqu'à xv. ou xx. C'est un très-bon stomachique chaud pour un estomac lent, engourdi, depuis gout. x. jusqu'a xxx. dans des potions stomachiques.

Tartre soluble ou *Sel végétal.*

C'est l'acide du tartre joint à l'alkali

du tartre, d'où il résulte un sel salé, neutre. On l'appelle soluble parce qu'il se dissout dans l'eau froide.

Prenez deux parties de cristal de tartre, que vous ferez dissoudre dans l'eau bouillante, jettez dessus une partie de sel alkali fixe de tartre, lequel dissout, divise, & attenuë la crême : filtrez, évaporez jusqu'à siccité.

C'est un très-bon remède : apéritif moyen, mais sûr, & diurétique chaud, fort en usage, depuis gr. xx. jusqu'à drag. j. Dans des tisannes, apozêmes, bouillons apéritifs, drag. j. par prise. A grande dose purgatif, qui incise les matieres glaireuses : tout seul depuis drag. ij. jusqu'à iv. Il y en a même qui en prennent une once, mais il faut que ce soit en plusieurs verres, & quand tout est relâché comme dans les hydropisies, tempéramens pituiteux, dans les maladies chroniques. Sur quoi il faut remarquer que même dans les maladies chroniques quelquefois le sang est âcre & facile à prendre feu, encore qu'il paroisse des eaux dans le bas ventre, des bouffissures, &c. C'est à quoi il faut faire attention, pour donner ou ne pas donner de tels remédes à grande

dose, &c. Mais la maniere la plus ordinaire de s'en servir, c'est de le mêler avec le séné : par exemple drag. j. pour drag. ij. ou iij. de séné. Il fait très-bien alors, parce qu'il divise parfaitement les molécules purgatives du séné, lesquelles par là agissent plus uniment, & ne causent point de tranchées, purgent plus doucement, quoiqu'elles purgent davantage à raison de l'addition d'un purgatif, & d'une plus grande quantité de teinture qu'il en tire.

Le sel polychreste de M. Seignete ne diffère de celui-ci que parce qu'il se sert de la soude ; autrement l'opération est la même ; ce remède étoit autrefois très en vogue, parce qu'on ne le connoissoit pas.

Tartre vitriolé.

Versez peu à peu de l'esprit de vitriol sur de l'huile de tartre par défaillance jusqu'à ce qu'il ne se fasse plus d'effervescence, que l'alkali soit saoulé d'acides. Evaporez jusqu'à pellicule pour avoir des crystaux, ou jusqu'à siccité pour avoir une poudre. C'est un alkali fixe saoulé d'acides vitrioli-

ques, un sel salé, apéritif plus fort que le tartre soluble, dont les parties sont plus dures, plus roides; parce que l'acide vitriolique est plus fort que l'acide tartareux, pour combattre des obstructions, depuis gr. x. jusqu'à xl. dans des bouillons, des tisannes apéritives.

Tartre émétique.

Prenez quatre parties de cryſtal de tartre, & une partie de foye d'antimoine, le tout en poudre. Faites bouillir dans cinq ou six fois autant d'eau commune pendant deux heures; filtrez la liqueur chaude, faites évaporer & cryſtalliſer.

L'acide ronge le foye, & s'unit avec lui; c'eſt alors un corps saliniforme, réſultant de la crême de tartre & du foye d'antimoine; mais l'acide domine, & diminuë la force du foye; car tous les acides châtrent, arrêtent même quelquefois, la force des émétiques. Celui-ci ne ſe diſſout pas dans l'eau froide.

On l'ordonne depuis gr. ij. juſqu'à viij. On aiguiſe quelquefois les purgatifs avec j. ij. ou iij. gr. de tartre éme-

nique : quelquefois, & sur-tout dans les maladies de la poitrine, on l'associe avec la manne seule ; ainsi ij. ou iij. gr. avec onc. ij. ou iij. de manne, font mieux que ij. ou iij. drag. de séné, parce que les parties du séné passent dans le sang, l'agitent beaucoup, échauffent & nuisent à la poitrine, au lieu que le tartre stibié uni à la manne, est retenu avec elle, & sans passer dans le sang agit encore plus fort dans les premieres voyes que le séné, & fait aller par haut & par bas.

Quelquefois pour purger à plusieurs reprises, ou parce que les malades, comme les enfans, ne veulent pas prendre des remédes, on en dissout par ex. x. ou xij. gr. dans une pinte d'eau, dont on donne de tems en tems quelque verrée, cessant quand on voit que c'est assez. Quelquefois dans les affections soporeuses on en donne x. xij. gr. ou plus.

Ce remède bien indiqué, & appliqué à propos est d'un grand secours, mais si avec les indications, il y a quelque disposition, ou signe de colique, de *cholera morbus*, &c. ou de phlogose dans les visceres du bas ventre, il

ne manque pas de tuer le malade, & cela en peu de tems ; c'eſt pourquoi il faut prendre garde qu'il n'y ait rien qui le contre-indique.

Le vin & le tartre émétiques faits avec le verre ſont plus forts que s'ils étoient faits avec le foye ; de façon qu'il faut ordonner ceux qui ſont faits avec le verre à un quart de moins que ceux qui ſont faits avec le foye.

Tartre émétique ſoluble.

Faites bouillir deux ou trois parties de tartre ſoluble ou ſel végétal, avec une partie de ſafran des métaux, pendant deux ou trois heures, filtrez, faites évaporer & cryſtalliſer. C'eſt un ſel végétal chargé de foye d'antimoine.

Émétique plus vif, plus fort que l'autre ; il faut retrancher $\frac{1}{4}$ ou $\frac{1}{5}$ de celui-ci pour avoir la proportion avec l'autre, de façon que la doſe ſera juſqu'à environ gr. vj. pourvu toutefois qu'il ſoit fait avec le crocus ; car quand il eſt fait avec le verre, comme à Paris, gr. iv. répondent à vij. de celui qui eſt fait avec le foye. Le tartre émétique eſt encore plus ou moins fort ſelon la

maniere de le faire, quoique d'ailleurs les ingrédiens soient les mêmes : par exemple, si l'on fait plus ou moins bouillir, qu'on filtre la liqueur plus ou moins chaude, &c. Car si l'on ne la filtre pas assez chaude, il y aura plus de parties qui s'adossant ne pourront pas passer. Ainsi il est à propos de demander à l'Apoticaire la dose ordinaire de son tartre émétique la premiere fois que l'on veut s'en servir. On se sert plus souvent de celui-ci, parce qu'il est soluble dans l'eau froide.

Eau styptique de M. Mathe.

Cette eau retire sa principale vertu du vitriol.

Prenez vingt-cinq livres de vitriol, faites dissoudre dans suffisante quantité d'eau commune. Ayant passé cette dissolution dans un linge grossier, exposez la au feu dans une chaudiere de cuivre, & après lui avoir fait faire quelques bouillons, ôtez le vaisseau du feu ; versez ensuite sur cette liqueur une livre d'esprit de vinaigre pour faire précipiter la partie terrestre du vitriol ; laissez reposer la liqueur pendant dix

ou douze heures, pour donner le tems à la terre de se rassembler toute en ce lieu; puis versez par inclination la liqueur qui surnagera; & ayant bien lavé, dulcifié & desséché sur les cendres chaudes la poudre restée à fond, mettez en huit onces dans une cornue de verre; versez dessus huit onces d'esprit de vitriol bien déphlegmé; placez la cornue au bain de sable; faites la distillation par un feu gradué, doux au commencement, & enfin fort; continuez toujours de distiller jusqu'à ce qu'il ne sorte plus rien. Ayant laissé réfroidir les vaisseaux, cassez la cornue, pilez bien la masse que vous y trouverez; l'ayant bien broyée, mettez-la dans un matras; versez y dessus de l'esprit de vin rectifié avec le sel de tartre jusqu'à ce qu'il la surnage de cinq ou six travers de doigt; couvrez le matras d'un vaisseau de rencontre soigneusement lutté; mettez-le au bain de digestion pendant vingt-quatre heures, après quoi l'esprit de vin étant devenu fort rouge, filtrez-le chaudement par le papier gris, puis l'ayant retiré par l'alembic de verre, faites évaporer jusqu'à sécheresse de la résidence.

Vous trouverez au fond une poudre blanchâtre, ſur une once de laquelle verſez quatre onces d'eau de pluye; expoſez ce mélange au ſoleil pendant quelques jours, filtrez la liqueur, & vous aurez l'Eau ſtyptique de M. Mathe Lafaveur, Diſtillateur de Montpellier.

C'eſt un grand ſtyptique, qui arrête des hemorrhagies très-fortes où l'on peut appliquer les ſtyptiques. Il produit cet effet en caillant le ſang, qui ſert alors de bouchon, & pénétrant dans le tiſſu des vaiſſeaux, abſorbant les humidités, & fronçant par-là les bouts des vaiſſeaux. On en imbibe des linges, des plumaceaux.

Pour arrêter les hémorrhagies, c'eſt-à-dire pour fermer les bouts des vaiſſeaux ouverts, on ſe ſert des ſtyptiques, pourvu que ces vaiſſeaux ſoient petits; car s'ils ſont grands, il n'y a que la ligature qui puiſſe arrêter le ſang. Quoiqu'on mît ſur le bout d'un vaiſſeau ouvert un peu grand, ſur-tout d'une artere, même d'une veine un peu grande, quoiqu'on y mît, dis-je, de poudre ſtyptique, pour ainſi dire, un bouchon, elle ne peut reſter toujours, quand même

le sang n'auroit pas la force de l'ôter ; mais étant ôtée, la cicatrice n'est pas assez forte pour résister à l'impulsion du sang, qui est proportionnée à sa masse & à sa vîtesse : mais sa masse est grande, puisqu'il remplit un grand vaisseau ; sa vîtesse l'est aussi, puisque elle n'est pas encore diminuée par l'anfractuosité des petits vaisseaux ; elle doit donc forcer une petite résistance.

On persuade d'y appliquer le feu, mais la même chose arrive peu de tems après, le sang réjaillit, parce que la cicatrice est trop foible. Le feu n'a fait que froncer le bout du vaisseau qui ne peut gueres resister à la force du sang. Cependant on doit appliquer le feu toutes les fois que la situation de la partie ne permet pas de faire la ligature. Mais quand la ligature est possible, il n'y a rien de mieux ; alors par ce moyen les parois du vaisseau s'approchent non-seulement au dessous de la ligature, mais encore au-dessus, & quoique le bout, de même que la ligature, doivent se détacher, cela n'arrive pas si-tôt. De sorte qu'au commencement elle résiste à la force, au choc du sang, qui, ne pouvant pas

passer par-là, se fait un chemin par les vaisseaux collatéraux; ceux-ci peu à peu s'aggrandissent davantage jusqu'a ce qu'ils soient capables de donner passage à tout le sang qui devoit passer par le vaisseau lié ; de façon que ce sang n'agit plus contre la ligature, & permet par conséquent aux parois du vaisseau, qui se touchent par le moyen de la ligature, de se coller les uns contre les autres. Cette union commence avant que la ligature se sépare, & comme le sang n'agit plus contr'elle, elle a le tems de se former davantage, & dans la suite elle avance du côté du vaisseau sain jusqu'au point que l'on a trouvé dans des cadavres de ceux qui avoient souffert une amputation que cette union des parois des grands vaisseaux avançoit un ou deux travers de doigt au-dessus de l'endroit où l'on avoit fait la ligature.

Pour l'hémorrhagie des petits vaisseaux, elle est arrêtée par l'application des styptiques.

FIN.